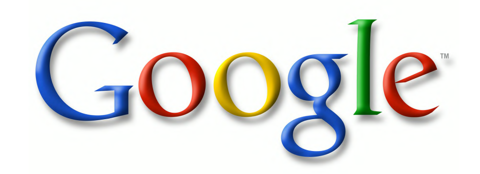








MÉMOIRES
DU MARÉCHAL
DE BERWICK,
ÉCRITS PAR LUI-MÊME;

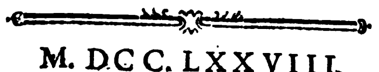
Avec une suite abrégée depuis 1716, jusqu'à sa mort en 1734; précédés de son Portrait, par Milord BOLINGBROKE, & d'une ébauche d'Eloge historique, par le Président de MONTESQUIEU; terminés par des Notes & des Lettres servant de pieces justificatives pour la campagne de 1708.

TOME SECOND.

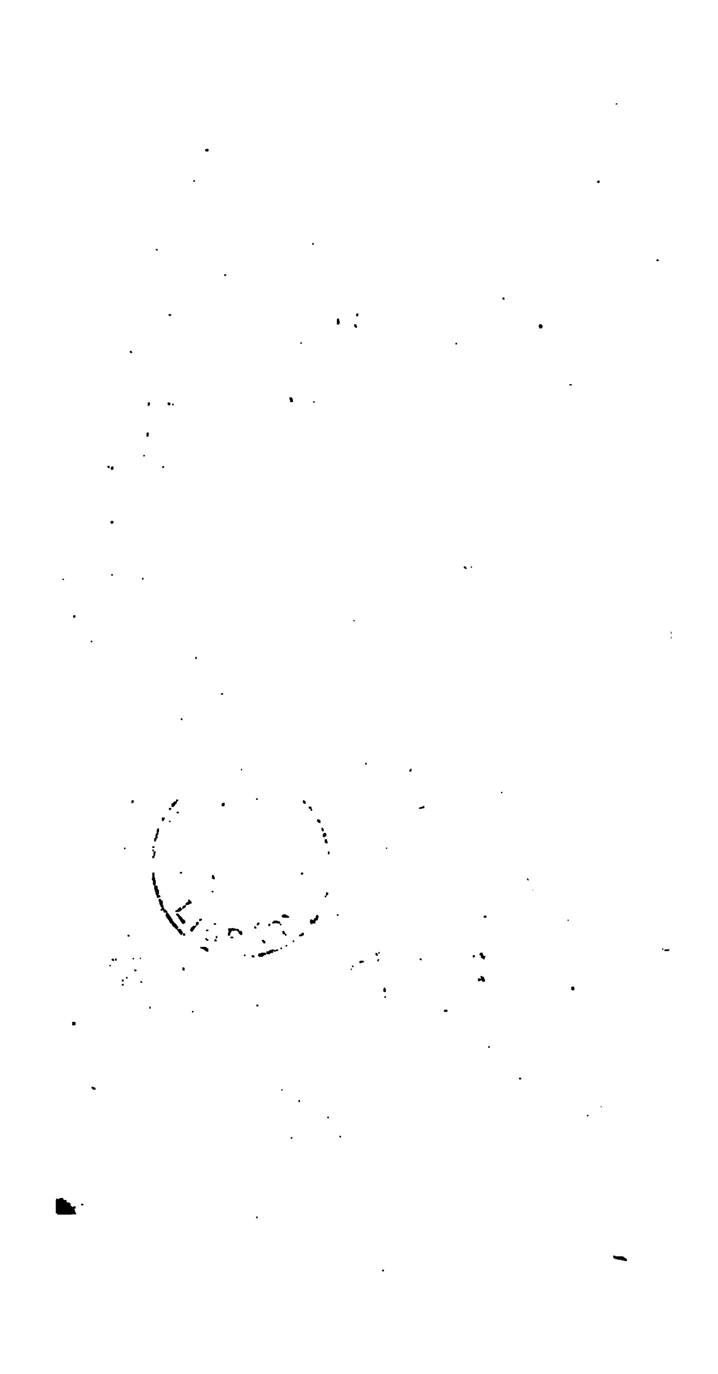


A PARIS,

Chez MOUTARD, Imprimeur-Libraire de LA REINE, de MADAME, & de Madame la Comtesse d'ARTOIS, rue des Mathurins, à l'Hôtel de Cluny.



M. DCC. LXXVIII.





MÉMOIRES DU MARÉCHAL DE BERWICK,

ÉCRITS PAR LUI-MÊME.

A MON arrivée à Verſailles, je fus nommé pour commander l'armée en Dauphiné, à la place du Maréchal de Teſſé; mais, peu après, cela fut changé. 1708.

L'Electeur de Baviere, depuis la perte de ſes Etats, par la bataille d'Hochſtet, en 1704, faiſoit ſa réſidence en Flandre, dont il étoit Vicaire général & Gouverneur perpétuel, & par conſéquent il y commandoit l'armée des deux Couronnes. Monſeigneur le Duc de Bourgogne demandant avec empreſſement de ſervir cette année, le Roi ne crut pas

pouvoir lui refuser cette grace, d'autant que le Duc de Vendôme, qui commandoit en Flandre, le souhaitoit aussi, espérant sans doute d'être plus le maître sous un jeune Prince sans expérience, que sous l'Electeur qui avoit servi toute sa vie, & même commandé les armées en Chef, depuis 24 années. Le Roi résolut donc d'envoyer le Duc de Bourgogne en Flandre; mais, pour cela, il falloit trouver des prétextes spécieux pour engager l'Electeur à se transporter sur le Rhin.

1708.

M. de Chamillart fit un projet magnifique qu'il crut praticable: il ne s'agissoit pas moins que de pénétrer en Allemagne, avec une armée formidable, de faire soulever la Baviere, & de se rendre maître de tout le pays, entre Munich & l'Alsace, afin d'établir une communication assûrée avec la France. Saint-Fremont, Lieutenant Général, fut chargé d'aller faire goûter la proposition à l'Electeur, qui dans l'instant l'accepta;

ſur quoi Mgr. le Duc de Bourgogne
fut nommé pour la Flandre, avec M. le 1708
Duc de Vendôme ſous lui; l'Electeur pour le Rhin, & moi ſous ſes ordres : le Maréchal de Villars, qui y commandoit alors, fut nommé à ma place, pour le Dauphiné, à cauſe de l'incompatibilité qu'il y avoit entre l'Electeur & lui.

Je ne ſus rien du projet dont Saint-Fremont étoit chargé, qu'après ſon retour de Compiegne, que le Roi lui ordonna de me le communiquer. Après l'avoir examiné à fond, je le trouvai impraticable en tout point; ainſi je crus qu'il falloit diſcuter l'affaire ſérieuſement avec le Roi, afin de ne me point attirer enſuite le blâme de ne l'avoir point exécuté. Je ſuppliai Sa Majeſté que, lorſque j'aurois l'honneur d'en raiſonner avec Elle, Saint-Fremont y fût préſent, comme étant mieux inſtruit que perſonne, tant du projet, que du pays. Je menai donc Saint-Fremont avec moi dans le Cabinet du Roi à Marli, & là

nous eûmes une longue converſation,
1708. dans laquelle je fis voir clairement, de l'aveu même de Saint-Fremont, le ridicule du projet. Le Roi en fut ſi convaincu, qu'il me dit que j'avois raiſon, & qu'il me laiſſoit le maître de faire ce que je jugerois le plus à propos pour ſon ſervice. Il ajouta de plus, avec un viſage riant : » Chamillart croit en ſavoir » beaucoup plus qu'aucun Général ; mais » il n'y entend rien du tout «. Ce diſcours me ſurprit d'autant plus, que M. de Chamillart étoit le Miniſtre favori, & qui avoit toute la confiance du Roi : je gardai ſur cela le ſilence ; mais je compris de là que le Roi connoiſſoit parfaitement l'inſuffiſance de ſon Miniſtre ; toutefois durant le cours de cette campagne, il ne laiſſa pas que de ſe laiſſer aller à ſes idées extraordinaires, ainſi qu'on le verra dans la ſuite.

Je partis au mois de Mai pour Straſbourg, & l'Electeur y arriva quelques jours après. Notre armée étoit compoſée

de soixante-quinze bataillons, & de cent 1708
cinquante escadrons; les ennemis en avoient davantage: cependant, par leurs manœuvres, ils faisoient voir qu'ils avoient dessein de garder la défensive sur cette frontiere. La situation du pays rendoit ce projet très-facile: car, par le moyen des lignes d'Etlinguen, qui barroient depuis le Rhin jusqu'à la montagne, ils nous bouchoient absolument le passage, à moins que nous ne voulussions nous enfourner dans la forêt noire, chose impraticable, vu les difficultés du pays & des subsistances. Il est vrai que quelques personnes croyoient, qu'au lieu de recevoir, pour ainsi dire, la loi des ennemis, nous devions, par nos manœuvres, les retenir sur le Rhin, ou, s'ils s'en éloignoient, les obliger à revenir sur leurs pas, pour la défense de l'Empire; mais il n'étoit pas raisonnable de croire que le Duc de Marlborough & le Prince Eugene, qui avoient, dès l'hiver, concerté leurs projets, fussent

1708. assez mal habiles pour ne pas voir comme nous, que, supposé que nous pussions forcer les lignes d'Etlinguen, & que nous nous portassions sur le Nekre, ils n'auroient rien d'essentiel à appréhender, tant que leur armée ne perdroit pas une bataille; car se tenant auprès de Philisbourg, à cheval sur le Rhin, il ne nous étoit pas possible de pénétrer plus avant, de prendre des établissemens fixes, ni d'assûrer une communication libre avec notre pays, à moins que d'être infiniment supérieurs en nombre, & d'avoir pris d'avance de grandes mesures pour les voitures & autres choses nécessaires pour le service; ainsi il auroit fallu de nécessité revenir prendre des quartiers en Alsace. Ils auroient donc été fort aises de nous voir nous amuser à des opérations, qui n'auroient été de nul autre avantage que celui de la sauve-garde, pour le Général, pendant qu'à l'imitation de ce que M. de Marlborough fit en 1704, le Prince Eugene se feroit

porté diligemment en Flandre avec des forces considérables, pour y écraser l'armée du Roi, & entamer la France de ce côté-là. 1708

Je fis donc convenir l'Electeur, que nous ne pouvions songer, quant à présent, à percer dans l'Empire, & qu'ainsi il falloit, en attendant une occasion favorable, chercher à subsister aux dépens du pays ennemi, & à veiller à la conservation du nôtre.

L'Electeur de Brunswick étoit leur Généralissime, & le Prince Eugene commandoit sous lui.

Comme je savois que Mgr. le Duc de Bourgogne avoit de grands desseins en *Flandre*, je crus devoir principalement avoir attention aux mouvemens des ennemis, afin de lui envoyer des troupes à mesure que les ennemis y en feroient passer: aussi, dès la premiere nouvelle que nous eûmes, que les ennemis en faisoient filer vers le Bas-Rhin, nous détachâmes M. de S. Fremont sur

la Sarre, & nous y formâmes, en différens camps, un corps de trente-cinq
1708. bataillons, & de cinquante-deux escadrons. Cependant l'Electeur de Brunswick se tint derriere les lignes, & le Prince Eugene se rendit à Mayence.

Nous avions passé le Rhin à Strasbourg & au Fort Louis, & nous étions pour-lors campés à Lichtenau; mais sur l'avis de la marche du Prince Eugene, nous repassâmes le Rhin, & avec une partie de l'armée nous allâmes sur la Sarre: pour y déterminer l'Electeur qui ne vouloit se dégarnir d'aucunes troupes, ni rester avec une petite armée, je lui faisois appréhender pour les places que nous avions de ce côté-là, comme aussi que les ennemis ne songeassent à pénétrer en France par la Lorraine; mais ma véritable raison étoit, que je ne voulois pas me laiser devancer en Flandre par le Prince Eugene, dont je savois que c'étoit le dessein.

Nous laissâmes le Comte du Bourg,

Lieutenant Général, dans les lignes de *la Loutre*, avec trente bataillons, & trente-ſept eſcadrons, pour s'oppoſer à l'Electeur de Brunſwick. Enfin, après bien des marches & contre-marches de la part des ennemis & de la nôtre, pendant un mois, nous apprîmes que le Prince Eugene étoit parti de Coblentz pour la Flandre; qu'il y avoit fait embarquer trente-ſix bataillons, pour le ſuivre, & que ſoixante-dix eſcadrons avoient auſſi pris la même route par terre: ſur cela, ayant reçu les ordres du Roi par un Courier, le 7 Juillet, je me ſéparai de l'Electeur à Rémick ſur la Moſelle, & il reprit le chemin d'Alſace avec beaucoup de chagrin, voyant qu'il y alloit reſter les bras croiſés. 1708

J'emmenai avec moi trente-quatre bataillons, & ſoixante-cinq eſcadrons. Pour faire plus de diligence, je marchai par brigade à travers des Ardennes.

Nous avions appris à Rémick, que nos troupes en Flandre avoient ſurpris

Gand; Bruges s'étoit rendu bientôt
1708. après; de maniere que les affaires y avoient pris une heureuse face: aussi c'est ce qui détermina le Prince Eugene à diligenter la marche de ses troupes, afin de réparer, par le gain d'une bataille, la perte que les Alliés venoient de faire.

Monseigneur le Duc de Bourgogne avoit d'abord eu envie de faire le siege d'Oudenarde, ce qui auroit été le droit du jeu; mais ensuite il changea de dessein, & se détermina à celui de Menin. Pour cet effet il envoya à Tournai & à Lille le sieur de Bernieres, Intendant, pour y faire les préparatifs nécessaires. Ce Prince devoit se placer avec son armée entre la Lis & l'Escaut, vis-à-vis d'Oudenarde, & s'y retrancher pendant que le siege se feroit sur ses derrieres par des détachemens. Je devois en même temps m'approcher de Mons, afin d'être également à portée de veiller à la sûreté des places de la Meuse & de la Sambre, aussi-bien que de joindre la grande ar-

mée, si les ennemis se réunissoient pour secourir Menin. J'arrivai à Givet sur la 1708
Meuse le 11, & j'allai le même jour joindre à Florennes le corps de Saint-Fremont, qui faisoit mon avant-garde. Le 12, j'allai camper à la Bussiere sur la Sambre, où j'appris que le 11 il s'étoit donné un combat auprès d'Oudenarde. L'armée du Roi ayant passé l'Escaut à Gavre pour s'y venir camper, selon le projet ci-devant marqué, le Duc de Marlborough avoit passé en même temps à Oudenarde, & l'avoit attaqué.

M. de Bernieres qui m'avoit donné la nouvelle, me marquoit que les ennemis avoient remporté l'avantage, & que notre armée se retiroit du côté de Gand, fort en désordre. Quoique j'eusse résolu de séjourner le lendemain, à cause des grandes traites que nous avions faites, je crus qu'il étoit important, dans la conjoncture présente, de pousser promptement une tête à Mons. J'y fis donc marcher les vingt escadrons que j'avois avec

moi; je donnai auſſi ordre que le reſte
1708. de mes troupes prît la route de Valenciennes à meſure qu'elles arriveroient, & de ma perſonne j'allai en poſte à Tournai, pour voir de plus près de quoi il étoit queſtion. J'y trouvai force débris de l'armée, auxquels M. de Bernieres fit donner la ſubſiſtance. Par la revue qui en fut faite, le nombre ſe montoit, tant à Tournai qu'à Lille & Ypres, à neuf mille & quelques Soldats; les ennemis nous avoient fait pareil nombre de priſonniers. Mon infanterie ne pouvant arriver de quelques jours, & la frontiere ſe trouvant totalement dégarnie, je répartis ces débris dans les trois ſuſdites places, & je fis en même temps avancer, des garniſons reculées, le peu de bataillons qui y étoient; car M. de Vendôme, dans la vue d'être ſupérieur aux ennemis, avoit tout mené en campagne, ayant à peine laiſſé de quoi garder les portes. Je ne puis le blâmer entiérement, mais toutefois l'expérience avoit fait voir,

dès 1706, que la perte d'une bataille avoit entraîné celle de la Flandre, faute de garnisons. 1708.

L'armée de Monseigneur le Duc de Bourgogne s'étoit retirée à Lovendeghem, derriere le canal qui va de Gand à *Bruges*; & les ennemis, après avoir séjourné quelques jours auprès d'Oudenarde, vinrent camper le 14 au pont d'Espierres, d'où le lendemain ils passerent la Lis, forcerent les lignes de Commines, qui n'étoient gardées que par une centaine de Soldats, & se camperent à Warwick.

Je me rendis le 14 à Lille, d'où, après avoir donné tous les ordres nécessaires, je m'en allai le 17 à Douay pour y assembler mes troupes. J'eus soin de fournir de toutes sortes de munitions les places, & à mesure que mon infanterie arrivoit, je l'y distribuois, afin que, de quelque côté que l'ennemi se portât, il y pût trouver de la résistance.

Le Prince Eugene, de sa personne, s'é-

toit trouvé au combat d'Oudenarde ;
1708. mais ses troupes, quoiqu'elles eussent plusieurs jours d'avance sur les miennes, n'arriverent pourtant en Flandre qu'après. Elles se tinrent dans le voisinage de Bruxelles & de Louvain, & n'en devoient partir que pour escorter un grand convoi que l'on préparoit.

J'en avertis Monseigneur le Duc de Bourgogne & M. le Duc de Vendôme ; je leur représentai la nécessité de battre ce convoi, ou du moins de l'empêcher de passer ; je proposai pour cet effet, qu'à jour nommé ils sortissent de Gand, avec la plus grande partie de leur armée ; que je passerois en même temps l'Escaut à Condé, & que nous nous porterions tous sur la Dendre, pour attaquer le convoi, ou lui faire rebrousser chemin. M. de Vendôme ne voulut jamais y consentir, alléguant pour raison qu'il étoit bien posté à Gand ; que, tant qu'il y seroit, les ennemis n'oseroient rien entreprendre, & qu'ainsi il ne vouloit

en aucune façon ſonger à ſe déplacer. 1708.
Je ſavois toutefois que les ennemis avoient réſolu de faire le ſiege de Lille, & ils ne le pouvoient, ſans faire venir de Bruxelles l'artillerie & tout le reſte de l'attirail néceſſaire. Autre convoi plus conſidérable ſe préparoit : je propoſai que l'on prît des meſures pour l'attaquer; mais M. de Vendôme demeura toujours ferme dans ſon idée. Je ne laiſſai pas que de lui faire encore une propoſition dont l'exécution auroit entiérement dérangé tous les deſſeins des ennemis, d'autant que nous aurions empêché la jonction de l'armée du Prince Eugene avec celle du Duc de Marlborough : ce fut que Mgr. le Duc de Bourgogne partiroit le ſoir de Gand, & viendroit le lendemain camper ſur la hauteur d'Oudenarde du côté de Bruxelles, & que je me rendrois en même temps de Mortagne à Pottes & Eſcanaffe, où ſeroit la gauche de la grande armée. Cette ſituation réuniſſoit toutes nos

forces, séparoit absolument celles des
1708. ennemis, & empêchoit Marlborough de pouvoir regagner le Brabant, & d'en rien tirer, à moins que de nous forcer derriere l'Escaut, chose moralement impossible, attendu que nous étions d'un tiers plus forts. Il ne pouvoit y avoir qu'une objection: savoir; que M. de Marlborough marcheroit à Bruges, où il arriveroit plutôt que nous: à cela je répondois que notre droite étant fort près de Gand, nous y pouvions être assez tôt pour le secourir; mais que le pire qui pourroit arriver, c'étoit de perdre Bruges: or la conservation du reste de nos places après une bataille perdue, nous en devoit consoler. Bref, rien ne se fit, tous les convois & l'armée du Prince Eugene passerent; après quoi les ennemis investirent Lille. J'y avois mis vingt-trois bataillons & trois régimens de Dragons. Le Maréchal de Boufflers s'y étoit renfermé avec MM. de Surville, de la Freséliere & de Lée, Lieutenans Généraux.

Voyant qu'on ne vouloit point se remuer, j'obtins qu'on m'envoyât le sieur 170
Cheyladet, Lieutenant Général, avec quarante-un escadrons pour me mettre plus en état de couvrir notre pays, & d'inquiéter les ennemis.

J'avois proposé à la Cour, aussi bien qu'à Monseigneur le Duc de Bourgogne & à M. de Vendôme, de songer à faire une entreprise assez considérable, ou pour obliger les ennemis à lever le siege, afin d'en empêcher l'exécution, ou pour nous dédommager de la perte de cette ville, si on nous laissoit faire. Je voulois que nous marchassions à *Bruxelles*, & que, nous rendant maîtres de tout le *Brabant*, nous établissions par-là une communication libre & assûrée avec Gand & Bruges. Cela ne fut point du goût de M. de Vendôme, qui vouloit qu'on allât attaquer les ennemis à leur siege; mais qu'on ne s'ébranlât qu'après que leurs batteries auroient commencé à tirer: car M. de Vendôme soutenoit

toujours que les ennemis n'oseroient
1708. faire le siege, & que le tout n'étoit
qu'une feinte pour le déplacer de Gand.

Quelque rebuté que je dusse être du peu de cas que M. de Vendôme faisoit de mes avis, le desir de prévenir les malheurs dont nous étions menacés par le parti auquel on s'étoit déterminé, me fit encore hasarder une proposition. Je ne pouvois imaginer, qu'ayant donné aux ennemis le temps de se placer, ou du moins de reconnoître la situation qu'ils prendroient, & qu'étant présentement aussi forts que nous, il nous fût possible de les attaquer. Du temps que les armées étoient petites, on pouvoit, par des marches dérobées, tomber tout d'un coup sur un quartier foible, & secourir la place assiégée; mais il n'en étoit pas de même présentement que l'on avoit en tête une armée de cent mille hommes, capable de barrer tout un pays, & d'être de tous les côtés campée sur deux ou trois lignes.

M. de Marlborough étoit pour lors campé ſur la Rône, de l'autre côté de 170 l'Eſcaut, avec ſon armée. Le Prince Eugene faiſoit le ſiege de Lille, avec ſoixante bataillons & quatre-vingts eſcadrons. Cette diſpoſition des ennemis me parut favorable pour le projet que j'avois à propoſer. C'étoit, que Mgr. le Duc de Bourgogne, paſſant l'Eſcaut à Gand, marchât droit à M. de Marlborough, comme s'il le vouloit combattre; qu'en même temps je partiſſe de derriere la Scarpe, où j'étois campé avec cent eſcadrons, & qu'ayant raſſemblé quarante bataillons tirés des garniſons, ce que je pouvois faire ſans que les ennemis le puſſent ſavoir, je marchaſſe droit au Prince Eugene, dont j'attaquerois les lignes qui n'étoient pas encore achevées.

La Cour goûta tellement cette propoſition, qu'elle m'envoya ordre de l'exécuter, ſi je le jugeois à propos; & j'avois déjà ſi bien pris mes meſures, que j'aurois été ſur le Prince Eugene, avec

mon armée, avant qu'il eût pu savoir
1708. que j'en avois une. Mais M. de Vendôme, qui ne vouloit pas démordre de son idée, de marcher tous ensemble, me fit envoyer un ordre positif de Mgr. le Duc de Bourgogne, pour l'aller joindre incontinent, nonobstant tout autre ordre du Roi. J'aurois pourtant pu ne pas obéir; mais la crainte qu'il n'arrivât quelque malheur à Mgr. le Duc de Bourgogne, dont on n'auroit pas manqué de rejetter la faute sur moi, joint à ce que je ne pouvois être sûr de battre le Prince Eugene, me détermina à marcher pour joindre la grande armée, selon le rendez-vous qui m'avoit été donné.

Je rassemblai donc à Mons trente-cinq bataillons, & quatre-vingt dix-huit escadrons, & j'en partis le 28 Août, pour aller à Herines, au delà d'Enghien. Mgr. le Duc de Bourgogne arriva le même jour à Ninove; ainsi notre jonction devint sûre, nous trouvant tous deux couverts par le ruisseau de Viane.

La Cour avoit craint que nous ne trouvassions de grandes difficultés, & que 1708.
M. de Marlborough ne vînt m'attaquer dès que j'aurois eu passé l'Haine; mais celui-ci avoit son plan fait, & ne vouloit risquer le hasard d'une action, que dans les postes reconnus autour de Lille; il n'étoit même venu sur la Rône, que pour la commodité des fourrages, & pour être plus à portée de nous observer, & d'avoir des nouvelles de Bruxelles. Dès qu'il vit que nous avions fait notre jonction, il repassa l'Escaut, & se retira en dedans de la Marque, près de Lille (*a*).

Le soir que j'arrivai au camp de Mgr. le Duc de Bourgogne, je pris le mot de M. de Vendôme, le Roi me l'ayant ordonné par écrit; après quoi je restai

(*a*) Voyez toutes les lettres placées à la fin de ce volume, qui regardent cette campagne de 1708. Elles sont aussi curieuses & instructives pour les gens de guerre, que justificatives de la conduite du Maréchal de Berwick.

1708. sans autre fonction, que d'être attaché à la personne du Prince. J'avois fait mon possible pour ne pas venir en Flandre, par la raison que je ne croyois pas qu'un Maréchal de France pût obéir à d'autre qu'à un Prince du Sang, & que je ne voulois pas qu'on me reprochât d'avoir établi un pareil exemple; mais le Roi voulut absolument que je marchasse en Flandre, & quant à la difficulté de prendre le mot, il voulut que je le prisse une fois par obéissance à ses volontés: il avoit même été si piqué de mon refus, qu'il avoit eu envie de faire partir de Paris les trois plus anciens Maréchaux de France, pour aller prendre le mot de M. de Vendôme; il en fut empêché par M. de Chamillart & Madame de Maintenon. Il sembloit que M. de Vendôme devoit être fort content de la décision du Roi, & que c'étoit à moi seul d'en être fâché; toutefois il ne put jamais me pardonner d'avoir osé mettre l'affaire en doute, & il n'y a sorte de

dégoûts qu'il ne cherchât à me donner.
Le 30 Août, notre armée, composée de cent quarante bataillons, & de deux cent cinquante escadrons, marcha à Lessines, le lendemain à Brac, le 1.er de Septembre auprès de Tournai, & le 2 nous passâmes l'Escaut. 1708.

Il fut alors question de savoir par où l'on iroit attaquer les ennemis. Je proposai d'aller camper à trois quarts de lieue de Pont-à-Tressin, la gauche à peu près vers Cisoin, & la droite vers les marais de Wilhem, afin de voir si l'on pourroit tenter le passage de la Marque en cet endroit, & de faire des chemins par notre droite & notre gauche, pour aller vers Pont-à-Marque, ou vers la Basse-Marque, & par ce moyen tâcher de dérober quelques marches aux ennemis. M. de Vendôme fut d'avis de gagner au plus tôt le chemin de Douay, afin d'avoir le gros canon qn'il y avoit ordonné, & avec lequel il prétendoit ruiner & ouvrir les retranchemens des ennemis. Nous

nous mîmes donc en marche le 3, &
1708. prîmes la route de Cisoin, d'où M. de Vendôme assûroit que nous pourrions remonter la Marque par une belle plaine; mais dès que nous fûmes à une lieue & demie de Tournai, tous les gens du pays & Paysans nous vinrent dire que ce chemin-là étoit très-difficile, coupé de bois & de marais; ce qui obligea Mgr. le Duc de Bourgogne de représenter à M. de Vendôme, qu'il valoit mieux suivre le chemin d'Orchies, que de se fourrer dans un pays si serré, & si à portée des ennemis, qui, par les Ponts-à-Tressin & à Bouvines, pouvoient tomber sur notre arriere-garde. M. de Vendôme se fâcha d'abord, & s'en prit à moi, avec des expressions très-vives, auxquelles, par respect pour Mgr. le Duc de Bourgogne, je ne repliquai pas; mais ayant ensuite lui-même parlé aux gens du pays, il changea son ordre de marche, & nous prîmes le chemin d'Orchies, où nous campâmes le soir.

Quelques

Quelques personnes ont voulu débiter depuis, que M. de Vendôme vouloit aller attaquer les ennemis par les Ponts-à-Treſſin & à Bouvines, & que c'eſt moi qui l'empêchai; mais je puis aſſûrer & prouver que dans la diſpute, que nous eûmes enſemble, il ne fut queſtion ſeulement que du chemin que l'on prendroit, pour aller à Pont-à-Marque, où M. de Vendôme avoit déterminé la marche; car pour moi j'avois toujours été d'avis d'aller droit au Pont-à-Treſſin. 1708.

Le lendemain 4, nous allâmes à Mons en Puelle : en y arrivant, nous découvrîmes l'armée ennemie qui arrivoit auſſi dans la plaine entre Seclin & Lille, & qui étendoit ſa droite vers Noyelles; ſa gauche débordoit les marais de Fretin, à deux lieues de Mons en Puelle. Il fut réſolu de camper le ſoir dans le terrein où nous étions, & de faire ſeulement occuper Pont-à-Marque, diſtant d'une petite lieue du camp ennemi, par quel-

ques brigades d'infanterie. M. d'Arta-
1708. gnan, Lieutenant Général, y marcha, & les postes que les ennemis y avoient se retirerent à son approche. Nous fîmes aussi occuper les châteaux d'Attiche & de Lassessoir.

Le 5, nous allâmes sur les hauteurs d'Avelin & d'Attiche, reconnoître la situation des ennemis. Les avis furent partagés : M. de Vendôme opinoit de les attaquer ; mon sentiment étoit contraire au sien, sur ce que les ennemis se trouvant dans une belle plaine, où ils se pouvoient remuer commodément, nous ne pouvions aller à eux qu'en défilant au travers d'un bois & d'un pays fort coupé de haies, de maniere que, lorsque nous voudrions déboucher, ils nous chargeroient avant que nous pussions nous former ; de plus, la situation du terrein étoit telle, que, quand même ils nous auroient laissé former, nous ne pouvions marcher ensuite en avant sans être pris en flanc par la droite & par la gauche

La raiſon en étoit claire ; ſavoir, que le terrein entre la haute Deule & les marais de la Marque, par où il falloit néceſſairement paſſer, s'élargiſſoit toujours en allant aux ennemis. 1708.

Quoi qu'il en ſoit, M. de Vendôme continuant dans ſon ſentiment, mais tombant d'accord qu'on ne pouvoit aller aux ennemis ſans faire auparavant des chemins pour les colonnes, ordonna qu'on y travaillât dans l'inſtant ; toutefois, malgré le grand nombre de travailleurs, ils ne purent être faits que le 7 au ſoir, de maniere que les ennemis ayant de leur côté commencé, dès le 5, à ſe retrancher, il eſt aiſé de juger que nous n'aurions pas été bons marchands de cette affaire, puiſque leurs retranchemens furent finis & très-élevés le 7. Leur droite étoit appuyée aux marais de la Deule auprès de Noyelles ; leur centre étoit aux deux villages d'Entieres, qui faiſoit un ventre en avant, & leur gauche s'étendoit par-delà Fretin.

1708. Il est à remarquer, que M. de Vendôme, en arrivant le 4 à Mons-en Puelle, ne parla nullement d'attaquer les ennemis, & même il n'étoit pas possible ce jour-là de le pouvoir faire ; car, comme le pays étoit fort coupé, la marche avoit été très-lente, & toutes les troupes n'arriverent que dans la nuit.

L'on visita encore la position des ennemis, & mon sentiment, aussi-bien que celui de la plupart des Officiers Généraux, fut, qu'on ne pouvoit, sans une perte presque assûrée, les attaquer dans le poste qu'ils occupoient. M. de Vendôme soutint toujours que la chose étoit facile, & qu'il répondoit, avec son gros canon, de chasser les ennemis de leurs retranchemens, sans considérer que leur terrein étoit de beaucoup supérieur au nôtre. Monseigneur le Duc de Bourgogne ne voulut pas décider par lui-même d'une matiere si grave & si délicate ; ainsi il prit le parti d'envoyer un Courier au Roi pour recevoir ses ordres :

M. de Vendôme écrivit en même temps.
La réponse fut qu'il falloit attaquer les 1708
ennemis, & que M. de Chamillart partoit pour venir à l'armée expliquer plus amplement les intentions de Sa Majesté. Jusques-là il n'y avoit que peu ou point de temps perdu ; car le Courier fut de retour le 8 au matin, & M. de Chamillart arriva le lendemain. Aussi-tôt l'on tint conseil, où assista Monseigneur le Duc de Bourgogne, Monseigneur le Duc de Berry, qui étoit Volontaire, M. de Vendôme, M. de Chamillart & moi. Le Ministre déclara que le Roi vouloit absolument, qu'au hasard de tout ce qui en pourroit arriver, nous attaquassions les ennemis. L'on ne songea donc plus qu'aux moyens de l'exécuter. Pour cet effet nous passâmes tous les fonds & bois, & nous campâmes de l'autre côté de la Marque, à un quart de lieue du camp ennemi, notre droite à Ennevelin, & notre gauche à Phalempin: ni l'une, ni l'autre n'étoit appuyée,

1708. ni couverte par chose au monde. Nous reconnûmes les retranchemens dès le soir, & l'on crut qu'il falloit encore le faire le lendemain matin. Nous nous approchâmes à la portée du mousquet; notre canon cependant tiroit tout le jour sur les villages d'Entieres, sans d'autre effet que d'obliger les ennemis à n'y laisser que quelques petits postes.

Le rapport que nous fîmes de la bonté du poste, & des retranchemens ennemis, le sentiment unanime de presque toute l'armée, & ce que M. de Chamillart avoit vu par lui-même, joint à ce que M. de Vendôme tomboit d'accord que la chose étoit devenue impraticable, tout cela, dis-je, fit résoudre M. de Chamillart de suspendre toute résolution jusqu'au retour d'un Courier qu'il dépêcha au Roi. La réponse fut conforme à nos avis; ainsi l'on prit le parti de s'approcher de l'Escaut pour tâcher d'empêcher qu'il ne passât plus de convois; car il étoit indubitable que,

ſans de nouveaux ſecours, les ennemis manqueroient de tout, avant que de 1708
pouvoir ſe rendre maîtres de Lille. Nous ne laiſsâmes pas de reſter encore trois jours à Pont-à-Marque, ſans que jamais jen aye ſu la raiſon. Pendant ce ſéjour, deux convois venant de Bruxelles paſſerent tranquillement, quoique nous fuſſions informés de leur départ, & cela parce qu'on nous diſoit, quand nous voulions en parler, qu'il n'étoit pas queſtion de l'empêcher, & que le Roi ne vouloit pas que l'on ſongeât à autre choſe qu'à combattre les ennemis.

Le Duc de Marlborough & le Prince Eugene, voyant la mauvaiſe poſition de notre armée, vouloient à toute force, pendant la nuit, abattre leurs retranchemens pour nous attaquer; mais par bonheur les Députés des Etats Généraux n'y voulurent jamais conſentir, alléguant que, puiſqu'ils eſpéroient prendre Lille ſans combattre, il ne falloit pas mettre l'affaire au haſard, ſur-tout ſe trouvant

1708. si éloignés de chez eux, que la retraite, en cas de malheur, seroit très-difficile. Je suis persuadé que si ce projet eût été exécuté, nous aurions été battus à plate couture, d'autant que nos flancs étoient découverts, & que nous n'avions pas assez de fond & de terrein pour nous pouvoir remuer.

Nous décampâmes le 14 Septembre, & notre retraite s'étant faite en bon ordre, nous campâmes le même jour à Bersée. M. de Chamillart retourna à la Cour. Le lendemain nous allâmes à Orques auprès de Tournai, & le 16 au matin nous passâmes l'Escaut. M. de Chemeraut, Lieutenant Général, fut détaché avec vingt-trois bataillons & quarante escadrons pour aller masquer Oudenarde : le reste de l'armée fut étendu depuis Berkem, Escanaff, Pottes, & Hérines, jusqu'au Saulsoy, où étoit le quartier général. Comme on craignoit que les ennemis ne tirassent des convois d'Ostende, tout autre passage leur étant

bouché, l'on ordonna au Gouverneur de Nieuport de lâcher les eaux, afin d'inonder les bords du canal depuis Plassendal jusqu'à Nieuport, ce qui rendroit la marche des convois très-difficile. 1708.

Le Comte de Bergueick, qui étoit Surintendant des Finances du Roi d'Espagne en Flandre, & qui gouvernoit toutes les affaires de Sa Majesté Catholique en ce pays-là, voyant que la résolution étoit prise de se porter derriere l'Escaut, avoit projetté de surprendre Bruxelles, ou, si cela ne se pouvoit, de le prendre de vive force : il comptoit qu'il étoit possible d'en venir à bout en deux jours, attendu qu'il y avoit une très-foible garnison. Pour cet effet, dès le lendemain de notre arrivée au Saulsoy, l'on détacha dix bataillons Espagnols, douze François, & quelque cavalerie, aux ordres du Comte de la Motte, Lieutenant Général. Il s'approcha de Bruxelles; mais, comme les ennemis en ayant eu vent y avoient fait entrer

1708. des troupes de celles qui étoient restées en garnison dans le Brabant, Bergueick jugea que l'affaire deviendroit trop sérieuse si on l'attaquoit de force, & que cela nous détourneroit de l'objet principal, qu'on s'étoit proposé, de barrer les passages à tous les convois : on venoit même d'être averti que l'on en préparoit un très-considérable au Sas-de-Gand, à l'Ecluse & à Ostende ; ainsi il fit retourner le Comte de la Motte avec ses troupes derriere le canal entre Gand & Bruges. Le Duc de Vendôme, qui avoit envie lui-même d'aller se mettre à la tête de ce Corps, vouloit que l'on poursuivît le dessein du siege de Bruxelles, & ce ne fut qu'au bout de deux jours qu'on le détermina à n'y plus songer ; ce qui retarda de deux jours la marche des troupes du Comte de la Motte, & donna le temps à quatre ou cinq mille hommes nouvellement débarqués à Ostende de se saisir du poste de l'Effingue, & de le fortifier.

Le Comte de Bergueick, qui vint

uite à l'armée, me pressa si fort 1708
ller faire un tour du côté de Gand &
Bruges, que j'y consentis, dans la vue
pouvoir être plus en état de dire
n avis, après avoir visité le pays. Je
tis donc le 24 Septembre, & en arri-
t à Gand, j'appris que les ennemis
oient partir d'Ostende un grand con-
pour leur armée devant Lille; sur
i j'écrivis, pour diligenter la marche
troupes qui revenoient d'auprès de
xelles, & je pris sur moi de faire
r deux régimens de Dragons du
p du sieur de Chemeraut, afin de
sir le Corps de la Motte: je fis aussi
ir la nuit les bataillons qui se trou-
ent arrivés. Le 25, j'allai à Bruges.
26, onze bataillons y arriverent avec
partie de la Cavalerie & des Dra-
s, le reste devoit s'y rendre la nuit;
le Comte de la Motte m'ayant con-
é, (car je n'avois nulle autorité pour
mander) résolut de marcher le len-
nain vers le canal de l'Essingue, &

d'envoyer d'avance tous ſes Grenadiers
1708. ſe ſaiſir d'Odembourg. Son corps d'armée conſiſtoit en trente-quatre bataillons & ſoixante-trois eſcadrons, dont quarante-deux de Dragons. La même nuit, il eut avis que le Duc de Marlborough marchoit en grande diligence à Rouſſelar, avec un corps très-conſidérable, afin de faciliter & aſsûrer le paſſage du convoi. Sur cette nouvelle, qui paroiſſoit d'autant plus vraiſemblable; que la continuation, ou la levée du ſiege de Lille ſembloit dépendre de la ſûreté de ce convoi, je conſeillai au Comte de la Motte de s'avancer avec le gros de ſes troupes, ſeulement à moitié chemin d'Odembourg, dont il ſe ſaiſiroit au plus tôt, & puis d'attendre des nouvelles plus poſitives par le retour de ſes partis, afin de ſe décider enſuite en exécution des ordres qu'il avoit du Duc de Vendôme, lequel lui mandoit d'attaquer les ennemis forts ou foibles. Il ſe mit en marche le 27, & je repris le chemin de Gand,

d'où le lendèmain je retournai joindre
Monſeigneur le Duc de Bourgogne. Le 170[illegible]
Comte de Bergueick avoit de Bruges
écrit par un Courier, à ce Prince, de m'ordonner de prendre le commandement
des troupes du Comte de la Motte; mais
par le retour je reçus une lettre, par laquelle il me mandoit de me rendre au
plus tôt auprès de lui.

Le détachement envoyé par le Comte de la Motte pour ſe ſaiſir d'Odembourg, avoit été prévenu par ſix cents hommes des ennemis, & nos gens ne les y attaquerent pas. Cependant le convoi étant ſorti d'Oſtende ſans qu'on en eût de nouvelles, choſe ſurprenante, (car Plaſſendal n'en étoit qu'à une lieue) avoit paſſé à l'Effingue, & de là à Slippe, continuant ſa route par le dedans du Mordeick. M. le Comte de la Motte s'étant porté avec ſes troupes ſur le ſuſdit Mordeick, y apprit que le convoi étoit déjà paſſé, ſur quoi il marcha droit ſur Winendal pour tâcher de le joindre : il y

trouva dix-huit bataillons & cinq cents
1708. chevaux ennemis, qui s'étoient placés entre deux bois, dans un terrein fort étroit. Il mit aussi-tôt ses troupes en bataille, son infanterie sur quatre lignes, ses Dragons derriere sur trois, & la cavalerie encore plus en arriere sur deux lignes. Après avoir canonné pendant une demi-heure, il fit marcher son infanterie pour commencer l'attaque; mais aux premieres décharges que firent sur elle quelques bataillons ennemis postés à droite & à gauche dans les bois, elle plia, & il ne fut plus question de la pouvoir faire remarcher en avant : les Dragons s'avancerent un peu pour donner le temps à l'infanterie de se rallier, & essuyerent un très-gros feu, dont ils eurent beaucoup de monde de tué. Pendant tout ce temps, le convoi filoit toujours par les derrieres, & la nuit étant survenue, le Comte de la Motte jugea à propos de se retirer vers Bruges, dans la crainte qu'avant le matin le Duc de Marlbo-

rough n'arrivât ſur lui avec des forces ſupérieures. 1708

Jamais homme de guerre ne s'y prit ſi mal; car au lieu de n'attaquer les ennemis que par le même front qu'ils occupoient, s'il leur avoit ſeulement oppoſé partie de ſes troupes, & ſi avec le reſte il avoit tourné l'un des bois, les ennemis étoient défaits, & le convoi pris.

L'on ne pouvoit ſur cela blâmer, ni Monſeigneur le Duc de Bourgogne, ni le Duc de Vendôme; car enfin, malgré le retardement qu'avoit cauſé l'affaire de Bruxelles, les troupes étoient arrivées à temps, & étoient en aſſez grand nombre, ſi le Comte de la Motte eût ſu s'en ſervir.

Toutes les fautes, qu'il commit, étoient énormes; 1.° de n'avoir pas vu lui-même ſi l'inondation avoit été faite ſelon les ordres donnés; 2.° ayant commandé depuis ſix ans dans ce pays, de n'avoir pas eu des gens affidés pour l'avertir dans le moment que le convoi ſortoit d'Oſtende;

1708. 3.° d'avoir fait une disposition si ridicule pour attaquer un ennemi qui lui étoit inférieur de plus de moitié ; mais il falloit principalement blâmer la Cour, qui l'avoit placé dans un poste de cette importance ; aussi est-ce le plus souvent ce qui cause les malheurs qui arrivent à la guerre ; l'on n'a pas assez d'attention à ne se servir que de gens capables & experimentés, & d'ordinaire la préférence est donnée à ceux qui ont le plus de crédit & de faveur.

Le Duc de Vendôme, fâché de ce qui venoit d'arriver, partit lui-même pour Bruges le 2 Octobre, afin d'y disposer toutés choses de maniere qu'il ne passât plus de convois à l'avenir. Dès qu'il y fut arrivé, il rassembla toutes les troupes qui y étoient, faisant cinquante-un bataillons & soixante-trois escadrons, & se campa, la droite au Mordeick, & la gauche au canal qui va de Bruges à Plassendal, ayant son quartier à Odembourg, derriere le centre

de la ligne : il envoya à Nieuport pour faire lâcher les eaux, lesquelles crûrent à un tel point que les bords de la digue, qui va de l'Effingue depuis Steenbrug jusqu'à Ostende, furent inondés. 1708.

Le Duc de Marlborough, sachant la situation du camp du Duc de Vendôme, marcha du camp de Ronques le 7, avec soixante bataillons & cent escadrons, à dessein de l'attaquer. Il arriva le même jour à Rousselar, d'où le lendemain il marcha à Tourout. Le Duc de Vendôme eut bien de la peine à se laisser persuader par les Officiers Généraux de se retirer du trou où il s'étoit mis ; car, en cas de malheur, il étoit impossible qu'un seul homme s'en sauvât, & il ne s'y détermina que sur ce que ces Messieurs firent lâcher exprès les eaux, qui commençoient déjà à inonder son camp.

Le Duc de Marlborough, instruit de la retraite du Duc de Vendôme, retourna à Rousselar : il fit visiter Odembourg & la digue de l'Effingue, pour voir s'il ne

1708. pourroit pas encore faire venir un convoi ; mais comme le Duc de Vendôme avoit mis dans le Poldre nouveau quinze bataillons, & deux régimens de Dragons, sous le feu desquels il falloit nécessairement passer pour aller par la digue à l'Effingue, il ordonna qu'on rassemblât des bateaux, afin de faire venir par l'inondation les poudres & autres munitions nécessaires pour la continuation de leur siege. Le Duc de Vendôme ramassa aussi nombre de bateaux, dont il fit une petite flotte : le sieur de Langeron, Lieutenant Général de la Marine, étant en même temps sorti de Nieuport avec force chaloupes & bateaux, on vint à bout d'empêcher la navigation des ennemis sur les inondations ; mais ce ne fut qu'après qu'ils eurent fait passer cent cinquante milliers de poudre, de l'argent, de l'eau-de-vie & du sel, dont ils manquoient beaucoup.

Le Duc de Vendôme, jugeant que l'unique moyen d'être en repos de ces cô-

s-là feroit de fe rendre maître du pofte
: l'Effingue, y envoya le fieur de Puy- 1708.
iion, Lieutenant Général. On ouvrit
tranchée fur la digue, & l'on mit du
mon en batterie; mais comme la digue
toit fort étroite, on auroit eu bien de
peine à chaffer les ennemis du village,
u'ils avoient bien retranché par la tête;
nfi le Comte de la Motte, qui s'y étoit
uffi rendu de Bruges avec quelques
roupes, fit une difpofition pour l'atta-
uer de toute part. Le 25 Octobre, les
renadiers & détachemens pafferent
u travers des inondations & Watre-
ans, forcerent le village par les derrieres,
& y prirent tout ce qu'il y avoit de Sol-
lats, au nombre de douze cents An-
glois & Hollandois, & foixante Offi-
iers. On mit à l'Effingue quatre batail-
ons, qui eurent ordre de s'y bien for-
tifier, afin de pouvoir, pendant l'hiver,
garder ce pofte, abfolument néceffaire
pour la communication avec Bruges.

Pendant que l'on fe préparoit à l'at-

taque de l'Effingue, le sieur d'Alber-
1708. gotti, Lieutenant Général, avoit un jour pressé vivement Monseigneur le Duc de Bourgogne de passer l'Escaut & la Lis avec toute son armée, pour se joindre à Deinse au Duc de Vendôme, & puis marcher tous ensemble pour attaquer le Duc de Marlborough à Roussélar. Cette proposition n'étoit point de mon goût, par plusieurs raisons. Il nous falloit passer deux rivieres sous la vue d'Oudenarde, & puis faire neuf grandes lieues, le tout sans que Marlborough en fût averti, ce qui ne se pouvoit croire : si donc il nous attendoit de pied-ferme, il étoit certain que son poste étoit bon ; & s'il ne l'étoit pas, il n'avoit qu'à se replier derriere la Lis, & par-là il nous en barroit le retour, & nous obligeroit, pour revenir derriere l'Escaut, à faire le tour par Gand. Il pouvoit aussi, pendant cette marche, trouver peut-être moyen de faire venir de nouveaux convois de Bruxelles : toute

ne voulant point que mon avis ſeul
›êchât l'exécution du projet, s'il étoit 1708.
, je ſuppliai Mgr. le Duc de Bour-
ıe d'en écrire au Duc de Vendôme.
ui-ci fit réponſe que la propoſition
valoit rien, alléguant à peu-près les
nes raiſons que moi ; & de peur que
:. le Duc de Bourgogne ne voulût
:reprendre, il envoya un Courier à
:our, & attira du Roi une défenſe
nelle d'exécuter ce projet. Peu de
s après, Albergotty fut envoyé à
ges, avec quelques bataillons de ren-
: il ne manqua pas de faire la même
poſition au Duc de Vendôme, qui
ts l'approuva, & en écrivit à Mgr. le
ıc de Bourgogne. Ce Prince lui ré-
ıdit que, comme il ne lui donnoit
de raiſon pour détruire celles qu'il
avoit alléguées auparavant, il ne
yoit pas qu'il dût préſentement chan-
:de ſentiment. Le lendemain il arriva
Courier de la Cour, avec ordre de
te tout ce que le Duc de Vendôme

proposeroit; ainsi on fit dans l'instant
1708. toutes les dispositions pour la marche, & l'on avertit le Duc de Vendôme, que Mgr. le Duc de Bougogne seroit, le 27, à Deinse. Le Duc de Vendôme récrivit pour le supplier de n'y arriver que le 30, afin que l'affaire de l'Essingue finie, il pût mener avec lui toutes les troupes; mais, pendant cet intervalle, nous apprîmes que, le 22, le Maréchal de Boufflers avoit battu la chamade, pour la ville de Lille, & s'étoit retiré dans la citadelle; ce qui mit fin au projet, & il fallut attendre de nouveaux ordres de la Cour, sur ce qu'il y avoit à faire.

Nous avions écrit continuellement depuis notre retour auprès de Tournai, pour sçavoir les intentions du Roi, croyant qu'il convenoit de n'être pas embarrassé, en cas que la place se rendît; mais nonobstant les différens projets que nous envoyâmes, jamais nous n'eûmes d'autre réponse, sinon qu'on ne pouvoit se résoudre à songer que Lille se perdroit;

& qu'il ne tenoit qu'à nous de l'empê-
cher, ou du moins d'en rendre la prise 1708
inutile aux ennemis.

Mgr. le Duc de Bourgogne & moi étions d'avis, qu'il étoit impossible de barrer aux ennemis le passage du canal & de l'Escaut, & qu'ainsi il falloit songer uniquement à garder le premier, afin de conserver Gand & Bruges. Pour cet effet, nous voulions mettre derriere le canal un nombre de troupes capable de le défendre, & nous porter, avec le reste de l'armée, dans l'Artois, pour couvrir la France, & empêcher les ennemis de continuer à vivre à nos dépens. Nous fûmes confirmés dans notre sentiment, par la nouvelle que nous eûmes, qu'ils avoient mis à la Bassée treize bataillons & trente escadrons; qu'ils y faisoient travailler à force, pour la mettre en état de défense, & que de plus ils avoient poussé à Lens un gros corps de troupes.

Mgr. le Duc de Bourgogne, persuadé qu'il n'y avoit plus de temps à perdre

pour se déterminer, envoya à Bruges le 1708. sieur de Contade, Major Général de l'armée, pour représenter au Duc de Vendôme les inconvéniens de notre situation, & lui proposer notre idée; mais le Duc de Vendôme ne voulut, ni écouter notre Ambassadeur, ni lire le Mémoire qu'il portoit; ainsi il fut obligé de revenir. Il rapporta, pour toute réponse, que le Duc de Vendôme seroit aussi au Saulsoy, le 1.er de Novembre, & qu'alors il verroit le parti qu'il y auroit à prendre, ensuite des conférences que nous devions avoir avec le sieur de Chamillart. Le Roi sachant que nos avis étoient partagés, le renvoyoit encore à l'armée, pour nous obliger à garder l'Escaut, & même il lui avoit ordonné, en cas qu'il nous trouvât en marche pour exécuter notre projet, de nous faire incontinent retourner d'où nous venions. Le Sr de Chamillart arriva le 31 Octobre, & le Duc de Vendôme le lendemain.

Le 2 de Novembre, on tint Conseil, où

où l'on débattit le parti à prendre. Le Duc de Vendôme insista toujours qu'il 1708. falloit marcher au Duc de Marlborough pour le combattre, ou que, si cela ne se pouvoit, il falloit barrer aux ennemis tout chemin de retour, afin de les réduire à la nécessité de mourir de faim, ou de demander la paix. Je soutenois que, comme il n'étoit pas possible que nous pussions empêcher les ennemis de se faire un passage en quelque endroit, attendu la prodigieuse étendue de pays qu'il nous falloit garder, il étoit nécessaire d'exécuter ce que nous avions proposé auparavant, afin de garder quelque chose. Je représentois aussi que, si nous nous obstinions à rester dans la situation où nous étions alors, il nous arriveroit quelque catastrophe fâcheuse.

Le sieur de Chamillart, qui avoit le pouvoir de décider, détermina qu'on resteroit derriere l'Escaut & le canal, jusqu'après la prise de la citadelle de Lille; ensuite de quoi on verroit ce qu'il

1708. y auroit à faire : que, pour défendre plus facilement l'Eſcaut, on feroit des digues, pour faire regonfler la riviere, & en inonder les bords, depuis Gand juſqu'à Tournai. Le ſieur de Chamlay, que le Roi avoit envoyé avec ſon Miniſtre, & moi, nous eûmes beau repréſenter que la choſe étoit impoſſible, Chamillart conclut qu'elle étoit facile, & l'on ſe mit en devoir de le faire; mais jamais l'on ne put parvenir, qu'à former par-ci par-là quelque flaques d'eau.

M. de Chamillart repartit peu de jours après; &, comme il avoit été témoin lui-même des vivacités du Duc de Vendôme, ſur mon chapitre, il obtint la permiſſion, pour que je retournaſſe en Alſace : je l'en avois fort ſollicité, d'autant que la jalouſie du Duc de Vendôme contre moi ne pouvoit être que très-préjudiciable au bien du ſervice. Je reçus mon ordre le 14 Novembre; je partis le 16, & le 22 j'arrivai à Strasbourg.

J'avois ordre de ne point séparer l'armée du Rhin, jusqu'à ce que la campagne fût finie en Flandre. 1708.

Pendant que j'étois au Saulsoy, je reçus secrétement une lettre du Duc de Marlborough, qui me marquoit que la conjoncture présente étoit très-propre pour entamer une négociation de paix; qu'il falloit en faire la proposition aux Députés des Etats Généraux, au Prince Eugene & à lui Marlborough; qu'ils ne manqueroient pas de la lui communiquer; & qu'il feroit tout de son mieux pour la faire accepter. Rien ne pouvoit être plus avantageux que cet avis du Duc de Marlborough : cela nous ouvroit une porte honorable, pour finir une guerre onéreuse. J'en parlai à Mgr. le Duc de Bourgogne, & à M. de Chamillart, qui envoya aussi-tôt un Courier au Roi pour recevoir ses ordres sur la réponse. Le Roi les envoya à M. de Chamillart, qui, par un excès de politique, s'étoit imaginé que cette proposition de Marlbo-

1708. rough ne provenoit que de la mauvaiſe ſituation, où ſe trouvoit l'armée des Alliés.

J'avoue que ce raiſonnement me paſſoit ; & par la maniere dont Marlborough m'avoit écrit, j'étois perſuadé que la peur n'y avoit aucune part, mais ſeulement l'envie de finir une guerre, dont toute l'Europe commençoit à ſe laſſer. Il n'y avoit aucune apparence de mauvaiſe foi dans tout ce qu'il me mandoit, & il ne s'étoit adreſſé à moi, que dans la vue de faire paſſer la négociation par mes mains, croyant que cela pourroit m'être utile. M. de Chamillart me dicta la réponſe que je devois faire, & je la trouvai ſi extraordinaire, que je l'envoyai en françois, afin que le Duc de Marlborough pût voir qu'elle ne venoit pas de moi: en effet, il en fut ſi choqué, qu'on ne put retirer de cette ouverture aucun fruit pour la paix. Je ſuis même perſuadé que cela fut principalement cauſe de l'averſion que le Duc de

Marlborough montra toujours depuis, 1708
pour la pacification.

Dès que je fus parti du Saulſoy, l'Electeur de Baviere, qui étoit revenu à Mons depuis ſix ſemaines, forma, de l'avis du Comte de Bergueick, le deſſein de prendre Bruxelles. En effet, ayant raſſemblé un corps de troupes, il y marcha, & en fit le ſiege. Le Duc de Marlborough & le Prince Eugene, ſe trouvant maîtres de la ville de Lille, & ne croyant pas avoir beſoin de toute leur armée pour le ſiege de la citadelle, dont l'inveſtiſſement étoit très-court & très-facile, réſolurent de ſecourir Bruxelles. Ils marcherent donc avec le gros de leurs troupes ſur l'Eſcaut, & dans la nuit le paſſerent, tant à Oudenarde, que ſur des ponts qu'ils firent, ſans trouver aucun obſtacle, & même à l'inſu de nos troupes qui bordoient cette riviere, de maniere que le matin tous les différens Corps qui y étoient repartis, voyant les ennemis marcher à eux, ſe replierent

en grand désordre sur le quartier géné-
1708. ral au Saulsoy. Les ennemis continuerent leur marche en toute diligence sur Bruxelles, & l'Electeur fut obligé d'en lever le siege avec tant de précipitation, qu'il abandonna son canon, ses munitions de guerre & de bouche, tous ses blessés & malades. Mgr. le Duc de Bourgogne, avec le Duc de Vendôme, se retira sous Douay. Les ennemis, après avoir exécuté leur projet, retournerent auprès de Lille.

Le Duc de Vendôme étoit si convaincu que les ennemis ne pouvoient forcer aucun passage, ni sur l'Escaut, ni sur le canal, qu'il avoit, la veille de l'esclandre, mandé à la Cour, que l'on fût en repos, & qu'il en répondoit. Le Roi apprenant le lendemain que le contraire étoit arrivé, & d'ailleurs ennuyé des mauvaises manœuvres de toute cette campagne, en fut si outré, qu'il envoya ordre à Mgr. le Duc de Bourgogne & au Duc de Vendôme, de séparer incontinent l'armée,

& de s'en retourner de leurs perſonnes 1708
à Verſailles. Le Duc de Vendôme, qui connoiſſoit l'importance de conſerver Gand, repréſenta au Roi, que s'il lui vouloit permettre d'aller ſe camper derriere le canal, avec le gros de l'armée, les ennemis ſeroient fort embarraſſés, pour remplir les magaſins de Lille, attendu que ne le pouvant que par terre, de Bruxelles, ils avoient beſoin de preſque toute leur armée pour eſcorter les convois, à cauſe du voiſinage de Gand; de plus, qu'il leur falloit tout l'hiver pour cela, ce qui, joint à la mauvaiſe ſaiſon & aux mauvais chemins, ruineroit totalement leurs troupes, ſans qu'ils puſſent peut-être venir à bout d'y conduire tous les approviſionnemens néceſſaires. Le Roi, malgré tout ce que put dire le Duc de Vendôme, demeura ferme ſur l'ordre qu'il avoit donné; & l'armée fut renvoyée en quartiers d'hiver, quoique la citadelle de Lille ne fût pas encore priſe. Il eſt étonnant que le Roi, pendant

la campagne, eût donné dans toutes les
1708. propositions extraordinaires du Duc de Vendôme, & qu'il s'obstinât alors à rejetter l'unique raisonnable qu'il eût faite.

Dès que le Maréchal de Boufflers eut capitulé pour la citadelle de Lille, les ennemis, qui savoient les difficultés qu'ils auroient à voiturer par terre dans la ville les provisions nécessaires, résolurent de s'ouvrir la navigation des rivieres, afin d'y pouvoir, sans fatigue, ni dépense, conduire tout ce qu'ils voudroient. Pour cet effet, ils marcherent droit à Gand, ville qui, par sa situation, étoit la clef de toutes les rivieres & de tous les canaux. Le Comte de la Motte y étoit avec trente-sept bataillons : au bout de quatre jours de tranchée ouverte, il battit la chamade, & se rendit, quoiqu'il n'y eût pas encore de batteries contre le corps de la place, & que le chemin couvert n'eût pas été attaqué. Il donnoit pour excuse la crainte d'être

obligé de se rendre prisonnier de guerre, & de perdre par-là une garnison dont on auroit besoin la campagne suivante, pour former une armée. S'il n'avoit pas tout sacrifié à ce faux raisonnement politique, les ennemis auroient été obligés de lever le siege; car la grande gelée commença le même soir qu'il se rendit, avec une telle force, qu'il auroit été impossible de remuer la terre, ni de rester campé. 1708

Ainsi finit cette campagne, d'autant plus malheureuse, qu'elle ne devoit pas l'être : il fallut, pour la rendre telle, que nous fissions sottises sur sottises; & malgré tout cela, si l'on n'avoit pas fait la derniere, on auroit eu beau jeu, l'année d'après.

Le Maréchal de Boufflers s'acquit beaucoup de gloire par la défense de Lille : ce fut de son propre mouvement qu'il demanda à se jetter dans la Capitale de son Gouvernement : aussi à son retour à la Cour, le Roi le fit Pair de France, lui donna les entrées de pre-

mier Gentilhomme de la Chambre, &
1708. la ſurvivance de ſon Gouvernement à ſon fils.

Je ne puis m'empêcher de faire remarquer ici, qu'en quatre mois de temps, je me ſuis trouvé commander les armées du Roi en Eſpagne, ſur le Rhin, ſur la Mozelle & en Flandre, ſans compter la patente que l'on m'avoit donnée pour le Dauphiné.

Je n'ai pas parlé de l'entrepriſe que le Roi Jacques fit en Ecoſſe au commencement de cette année, à cauſe que je n'y eus point de part; je ne la ſus même qu'après qu'elle eut éclaté. A la ſollicitation de la plus grande partie de la Nobleſſe Ecoſſoiſe, le Roi réſolut d'y envoyer ſix mille hommes avec ce Prince. Il s'étoit embarqué à Dunkerque; mais les vents contraires l'ayant détenu dans ce port, les Anglois eurent le temps de mettre une flotte en mer, de maniere qu'ils le ſuivirent de ſi près qu'ils le joignirent à la hauteur de la riviere d'Edim-

bourg : ne pouvant débarquer à leur vue, la flotte se dispersa, quelques-uns des 170
vaisseaux furent pris, & le Prince regagna Dunkerque.

Cette affaire avoit été très-mal concertée du côté de la France, & cela par la mésintelligence & la jalousie de MM. de Chamillart & de Pontchartrain, le premier, Ministre de la Guerre, & le dernier, Ministre de la Marine. L'on prétend aussi que si le Chevalier de Fourbin, qui commandoit l'escadre, avoit voulu risquer de perdre ses vaisseaux, le jeune Roi auroit pu mettre pied à terre ; car il ne tenoit qu'à lui d'entrer dans la riviere d'Edimbourg, & d'y échouer, moyennant quoi les troupes auroient débarqué : à la vérité, les Anglois auroient peut-être pu brûler les vaisseaux, avant qu'on en eût retiré tous les attirails de guerre & toutes les munitions qui y étoient. Cette considération ne devoit pas être un obstacle ; car l'affaire essentielle étoit, que le Corps de

troupes avec le jeune Roi fût débarqué :
1708. toute l'Ecosse l'attendoit avec impatience, prête à prendre les armes en sa faveur : de plus, l'Angleterre étoit alors entiérement dégarnie de troupes, de maniere qu'il auroit pu, sans obstacle, s'avancer dans le Nord, où nombre de personnes considérables avoient promis de le joindre. Il y a même apparence que sa sœur, la Reine Anne, dans la crainte d'une guerre civile, auroit cherché à s'accommoder avec lui, moyennant quoi il auroit été sûr d'être rétabli sur le trône de ses ancêtres. La consternation étoit si grande à Londres, que la banque royale manqua culbuter, tout le monde accourant pour retirer son argent; mais la nouvelle du mauvais succès de l'entreprise rétablit bientôt le crédit du Gouvernement. Il n'y eut que le Comte de Gacé à qui cette expédition fut heureuse. M. de Chamillart, son ami intime, l'avoit fait nommer Général des troupes Françoises, & il reçut à bord le brevet de

Maréchal de France. Les Ecoſſois m'a-
voient demandé avec inſtance ; mais le 170
Roi ne le voulut point, diſant qu'il avoit
beſoin de moi ailleurs ; c'étoit l'effet de
l'intrigue de Chamillart pour le Comte
de Gacé.

Le Roi Jacques fit enſuite la campagne, *incognito*, auprès de Monſeigneur le Duc de Bourgogne, ſe trouva au combat d'Oudenarde, où il montra beaucoup de valeur & de ſang-froid, & acquit par ſon affabilité l'amitié de tout le monde ; car naturellement on ſe prévient en faveur des malheureux, quand il n'y a pas eu de leur faute, & que leur conduite d'ailleurs eſt bonne.

Le Roi fit au mois de Mars une nou-
velle deſtination pour les armées. Il 170
nomma pour celle de Flandre Monſeigneur le Dauphin, & le Maréchal de Villars ſous lui : celle du Rhin fut pour Monſeigneur le Duc de Bourgogne, & le Maréchal d'Harcourt ſous lui : celle des frontieres du Piémont, compoſée de

quatre-vingt-quatre bataillons, & de
1709. trente eſcadrons, fut mon partage.

Je partis le 22 Avril, & arrivai à Grenoble le 26. Mon premier ſoin fut d'examiner l'état des magaſins, & je trouvai que loin d'en avoir pour la campagne, il n'y en avoit pas pour la ſubſiſtance journaliere des troupes juſqu'à la fin de Mai; ſur quoi je dépêchai un Courier à la Cour, pour repréſenter les dangers, où le manque de vivres nous alloit jetter, l'impoſſibilité de raſſembler l'armée, & par conſéquent de nous oppoſer aux entrepriſes des ennemis, dont les préparatifs du côté de Suze étoient fort grands, & qu'ainſi il falloit incontinent y apporter du remede, ou que je me trouverois dans la dure néceſſité de mettre ſimplement dans chaque place un nombre de troupes proportionné aux vivres, & de renvoyer le reſte en France.

Comme pour toute réponſe, l'on me manda qu'on parleroit aux Entrepre-

s, & qu'on espéroit qu'ils trouve-
it le moyen de ne nous pas laisser 1709
juer, je crus que, puisque la Cour,
bstant l'importance de l'affaire, sem-
nous abandonner, il falloit cher-
soi-même des expédiens pour dé-
e cette frontiere, la plus mauvaise
oyaume, & par où l'ennemi pou-
n une campagne pénétrer en France.
vis donc à tous les Intendans voi-
& éloignés, je leur exposai notre
état, leur en fis voir les consé-
ces, & les conjurai de nous aider
perdre de temps. Je fis moi-même
our en Languedoc, d'où, par le
en de M. de Basville, Intendant,
rai quelques grains. J'envoyai le
de Mauroy, Maréchal de Camp,
anche-Comté, Bourgogne & Cham-
e; il m'en apporta des bleds, qu'il
escendre par la Saone. Je fis aussi
mpositions en Savoie, Dauphiné &
ence, que je levai très-promptement
e moyen des Officiers, à qui j'en

donnai la commission. M. le Gendre,
1709. Intendant de Montauban, quoiqu'il n'eût aucun ordre, ni fonds, nous en envoya sur son simple crédit vingt mille quintaux. Enfin, nous vînmes à bout de nous assûrer des grains pour une partie de la campagne, en attendant la récolte; mais comme, à cause de l'éloignement, il nous falloit beaucoup de temps pour qu'ils pussent être mis dans les différens emplacemens, nous ne pûmes jamais vivre qu'au jour la journée, toujours au hasard de manquer, si le moindre accident arrivoit à nos voitures.

Le manque d'argent étoit encore un grand embarras : la Cour ne nous envoyoit pas le moindre secours; tout ce qu'elle pouvoit ramasser étoit aussi-tôt voituré en Flandre. Cela m'obligea à prendre d'autorité tout l'argent que je trouvai dans les recettes. M. Desmaretz, Contrôleur-Général des Finances, m'en écrivit, pour me représenter que cela étoit contre toutes sortes de regles;

mais je lui répondis qu'il l'étoit encore *plus*, de laisser périr une armée qui barroit aux ennemis l'entrée de la France, & il ne m'en parla plus. J'arrêtai aussi une voiture de cent mille écus, qui alloit de Marseille à Paris : M. de Trudaine, Intendant à Lyon, trouva moyen d'y emprunter autre cent mille écus, & de cette maniere je me mis un peu à l'aise. 1709.

Après avoir mis toutes choses dans le meilleur train qu'il m'étoit possible, je visitai la frontiere.

Je commençai par le Haut-Dauphiné, d'où je m'en allai en Provence, de là je revins en Savoie, puis en Tarentaise, d'où je retournai par la Maurienne à *Briançon*.

La connoissance que je venois de prendre du pays, me détermina sur la maniere de me placer pour la défense de cette frontiere, savoir, depuis Antibes jusqu'au Lac de Geneve. Cette étendue étoit de plus de soixante lieues au travers des Alpes.

La défenſive étoit difficile, vu qu'un
1709. ennemi qui ſe tenoit dans la plaine de Piémont, & qui avoit ſon projet formé, ſe pouvoit tout d'un coup porter avec toutes ſes forces du côté qu'il vouloit; au lieu qu'incertains de ſes deſſeins, nous étions obligés de nous ſéparer pour porter notre attention de tous côtés; ainſi il étoit vraiſemblable que nous ſerions percés en quelque endroit; auquel cas les ennemis deviendroient les maîtres de ce qu'ils voudroient. J'imaginai un nouvel emplacement, par lequel je me trouvois à portée de tout, & en état d'arriver partout avec toute l'armée, ou du moins avec des forces ſuffiſantes pour barrer le paſſage aux ennemis.

Je me fis donc l'idée d'une ligne dont le centre avançoit, & la droite & la gauche étoient en arriere, en ſorte que je faiſois toujours la corde, & que les ennemis néceſſairement faiſoient l'arc.

Je pris Briançon pour le point fixe de ce centre, où devoit être le gros de mes

troupes, & d'où je devois les faire filer sur la droite ou sur la gauche, selon les mouvemens des ennemis. Ma ligne à droite passoit par la vallée de Barcelonette, & tomboit de là par le col de la Caillolle, dans la vallée d'Entraume, où le Var prend sa source, & continuoit, en suivant cette riviere, jusqu'à son embouchure dans la Méditerranée entre Saint-Laurent & Antibes. Pour assûrer ma communication de ce côté-là, je fis faire à Tournoux, dans la vallée de Barcelonette, un camp retranché, qui devoit me servir comme de magasin & de réservoir à troupes, en cas que les ennemis se portassent vers Côni, ou le col de Tende. L'entrée par la vallée de Barcelonette étoit fort aisée, & de là les ennemis auroient pu, sans passer de col, aller à Seyne & sur la Durance, & se trouver par-là tout d'un coup au milieu de notre pays; ainsi j'étois bien aise d'être sûr de leur barrer cette porte, en faisant bien accommoder le poste de

1709.

Tournoux, par où il falloit passer pour
1709. aller plus en avant.

Ma ligne à gauche passoit par le col du Galibier, tomboit à Valoire, de là à Saint-Jean de Maurienne, & puis à couvert de l'Arc jusqu'à son embouchure dans l'Isere, que je suivois jusqu'à Montmélian & Barraux, où j'avois médité un camp retranché. Je ne comptois pas garder la Tarentaise, ni le reste de la Savoie, à cause que ma ligne auroit été trop droite, & que les ennemis auroient pu très-aisément, par des contre-marches, me percer quelque part; mais, reculant ma ligne, j'avois toujours le temps de les devancer. Pour assûrer les navettes nécessaires, j'avois ma principale attention sur Valoire, poste excellent, qui couvroit le Galibier, empêchoit les ennemis de descendre par la Maurienne, plus bas que Saint-Michel, & par conséquent les rejettant nécessairement dans la Tarentaise, s'ils vouloient aller en Savoie, me donnoit tout le temps d'y

arriver avant eux, & de me placer. J'étois bien sûr, que tant que je ne laisserois aux ennemis de communication avec le Piémont que par le petit Saint-Bernard, ils ne pouvoient hiverner en Savoie, attendu que leurs subsistances viendroient de trop loin, & que de plus nous pouvions facilement, quand les neiges auroient bouché les passages, tomber sur eux, avec un tel nombre de troupes qu'il plairoit au Roi de nous envoyer des autres frontieres.

1709.

Comme de la conservation du point milieu de ma ligne dépendoit tout mon systême, je crus qu'il falloit principalement s'en asſûrer; ainsi Briançon étant une très-mauvaise place commandée de par-tout, & sur laquelle je savois que le Duc de Savoie avoit toujours la vue, je fis travailler à un camp retranché sur les hauteurs des têtes au dessus de la ville. Cela se fit avec tant de diligence, qu'en un mois de temps il fut en état de défense; j'occupai aussi le Randouil-

1709. let, autre hauteur qui commandoit aux têtes : dans la ſuite, à force de travailler, j'en fis un poſte ſi excellent, que douze bataillons ſuffiſoient pour ſa défenſe contre toute une armée : le tout étoit baſtionné avec chemin couvert, ouvrages extérieurs, & cinq cents pieces de canon. J'y fis auſſi bâtir des maiſons, & y conduiſis de l'eau de fontaine ; car l'on ne pouvoit que difficilement en aller chercher dans la Durance, quoiqu'au pied du camp. Toutes ces diſpoſitions faites, je me campai dans la vallée de Monneſtier, à deux lieues de Briançon, avec le gros de mon infanterie. Je mis cinq bataillons dans la vallée de Queyras, douze dans le camp de Tournoux, & neuf en Provence : je plaçai quatre bataillons à Valoire, quatre à Villars-Gondrin, auprès de Saint-Jean de Maurienne. J'en détachai auſſi ſept en Tarentaiſe, avec toute ma cavalerie, aux ordres du ſieur de Thouy, Lieutenant Général, à qui j'ordonnai de faire bonne

contenance ; mais de se replier sur Conflans, & de là à Montmelian, si les ennemis marchoient à lui, avec des forces supérieures. 1709.

Je suis entré dans un plus grand détail, à cause que cette guerre étoit toute différente des autres, & que, sans tout ce que je viens de dire, on n'auroit pu la comprendre. Elle paroît d'abord extraordinaire & fort difficile ; mais je puis assûrer, qu'en suivant l'idée que je m'en suis faite, c'est la plus aisée. Il ne s'agit que d'être bien averti des mouvemens des ennemis, & de faire ses navettes à propos : l'un & l'autre est très-facile ; car, par ma position, on voit venir l'ennemi de si loin, que l'on peut toujours arriver à temps, quand même il déroberoit quelques marches.

Il faut observer, qu'en fait de guerre de montagne, quand on est maître des hauteurs, l'on arrête son ennemi ; & c'est ce que j'avois eu attention de ménager dans la ligne que je m'étois proposée.

1709. Pour preuve que je croyois ma défensive bonne, la campagne d'après je donnai, de mon propre mouvement, vingt bataillons des quatre-vingt-quatre que j'avois, afin que le Roi pût en grossir ses armées ailleurs.

Au mois de Mai il y eut un soulevement causé par des Fanatiques. Le Duc de Roquelaure, Lieutenant Général, qui commandoit en Languedoc, me demanda du secours. Je lui envoyai aussitôt quatre bataillons, qui attaquerent les Rebelles, & les défirent; en sorte que le calme y fut rétabli incontinent après.

Vers le 12 de Juin, nous eûmes la nouvelle d'un changement dans le Ministere : M. Voisin fut fait Secrétaire d'Etat de la Guerre, à la place de M. de Chamillart. La cause de la disgrace de ce dernier venoit du déchaînement de tout le monde contre lui, de maniere que le Roi, vu le bouleversement général des affaires, ne crut pas devoir le maintenir en place plus long-temps, malgré

malgré l'amitié perſonnelle qu'il avoit
pour lui. Il faut avouer que c'étoit un 1709.
bon homme, qui avoit de très-bonnes intentions; mais il avoit ſi peu de génie, qu'il eſt étonnant comment le Roi, doué d'une profonde pénétration, avoit pu le choiſir pour Miniſtre, ou du moins le garder ſi long-temps, au haſard du tort qui en revenoit journellement à ſes affaires. Il avoit une opinion merveilleuſe de ſa capacité, & diſoit toujours, quand on commençoit à lui parler: *Je le ſais*, quoiqu'il fût queſtion de toute autre choſe que de ce qu'il s'imaginoit. Il croyoit être Général; auſſi manda-t-il une fois au Maréchal de Teſſé, que, s'il étoit à la tête d'un corps de cinq à ſix mille chevaux, il ne ſeroit pas embarraſſé de faire de belles manœuvres. La premiere connoiſſance que le Roi eut de lui, fut à l'occaſion du billard; il étoit un des meilleurs Joueurs du Royaume, & comme le Roi jouoit très-volontiers, cela lui donna lieu

de venir ſouvent à la Cour, & d'être
1709. dans les parties du Prince: par ce moyen, il obtint une charge d'Intendant des Finances, & s'étant introduit dans la faveur de Madame de Maintenon, il fut fait Contrôleur Général, lorſque M. de Pontchartrain devint Chancelier. Peu après M. de Barbeſieux, Secrétaire d'Etat de la Guerre, étant mort, on lui donna auſſi cet emploi. Il n'eſt pas étonnant qu'il ne pût s'en bien acquitter, puiſque MM. Colbert & de Louvois, deux des plus grands Miniſtres qu'il y ait eu en France, ſe trouvoient chacun aſſez chargé d'un ſeul de ces emplois. En 1708, ne ſachant plus où il en étoit, il ſupplia le Roi de le décharger des Finances, qui furent données à M. Deſmaretz; & enfin, voyant qu'il n'y avoit pas moyen de le laiſſer plus long-temps en place, ſans riſquer de tout perdre, le Roi lui accorda une groſſe penſion, & donna ſa charge à M. Voiſin. Le Marquis de Cany, fils de M. de Chamillart, avoit été reçu

en survivance ; il fut obligé de donner aussi sa démission ; il acheta le régiment 1709.
de la Marine, qui servoit en Dauphiné avec moi, & le joignit au plus tôt ; il a continué à servir avec distinction, aimé des Officiers de son régiment, qui n'avoient pas coutume de se soucier de leur Colonel, estimé de tout le monde par sa valeur, douceur & politesse ; en un mot, il ne paroissoit pas en lui qu'il eût jamais été Secrétaire d'Etat : aussi sa conduite lui attira toute sorte de considération. Il mourut de la petite vérole, en 1716.

L'origine de la fortune de M. Voisin fut, qu'étant Intendant de Maubeuge, pendant les sieges de Mons & de Namur, il eut occasion d'être connu de Madame de Maintenon, qui goûta fort sa femme ; ce qui, joint à sa probité & à son application, fut cause que Madame de Maintenon le chargea des affaires de S. Cyr, & lui fit avoir une place de Conseiller d'Etat. En 1714, le Chancelier Pontchartrain, ayant demandé à

se retirer, pour songer uniquement à
1709. son salut, M. Voisin fut fait Chancelier, & conserva toujours, & la charge de Ministre de la Guerre, & l'administration de S. Cyr : il mourut d'apoplexie au commencement de 1717. C'étoit un homme de sens, capable de grands détails, mais peu versé dans les affaires de politique : il étoit fort dur dans ses réponses, toutefois très-juste, & cherchoit avec soin à découvrir les gens de mérite, pour les mettre en place : il étoit toujours appliqué à sa besogne, n'ayant nulle autre passion. Plusieurs, qui l'ont connu à fond, pensoient qu'il étoit l'homme du Royaume le plus propre à être Contrôleur Général des Finances.

Le Maréchal de Villeroi, qui ne pouvoit souffrir Chamillart, m'envoya un Courier pour me donner avis de ce changement.

Vers le commencement de Juillet, les ennemis ayant rassemblé le gros de leur infanterie dans le voisinage de Suze,

nt travailler à accommoder les che- 1709
ıs du Mont-Cenis ; le 11 ils passerent
Alpes, & se camperent dans la Haute-
ırienne, entre l'Annebourg & Ter-
non ; sur quoi je détachai M. de
y, Lieutenant Général, avec deux
ıdes d'Infanterie, pour aller à Va-
joindre le Marquis de Broglie,
échal de Camp, qui y étoit déjà
une autre brigade. Je fis aussi avan-
ous les Grenadiers de ces troupes à
ıurdiere, poste excellent sur l'Arc,
S. Michel & S. André, afin de bar-
es passages à la gauche de l'Arc. Je
approcher de Briançon les troupes,
j'avois étendues sur ma droite.
e Comte de Thaun, Feld-Maréchal
Empereur, qui commandoit en Chef
ıée des ennemis, s'avança ensuite
Ausoy & Bourget, & de là au-
de S. André. Un petit corps s'ap-
ıa en même temps du petit S. Ber-
par les vallées d'Aost ; & le sieur
ebender, Général des troupes du

1709. Duc de Savoie, vint camper à Oulx, avec dix-huit bataillons & quelques escadrons : le gros de leur cavalerie resta dans la plaine, près Orbassan.

Je ne voulus pas faire d'autre mouvement jusqu'à ce que je visse plus clair dans le dessein des ennemis, étant bien sûr d'arriver toujours à temps, de quelque côté qu'ils se portassent.

Le Comte de Thaun, nous voyant résolus de ne point quitter les postes que nous occupions, jugea qu'il ne pouvoit pas descendre plus avant dans la Maurienne, ni trouver jour à nous déplacer d'auprès de Briançon ; ce qui étoit son principal objet. Il se détermina donc à prendre le chemin de la Tarentaise, pour pénétrer en Savoie. Pour cet effet, il fit prendre les devants à six mille hommes par le col de la Vanoise, & en même temps M. de Shulembourg descendit le petit S. Bernard.

Dès que je vis M. de Thaun déterminé, j'alongeai mes troupes par la

Basse-Maurienne, jusqu'à l'Isere, afin de passer cette riviere sur le pont de bateaux que j'avois fait construire à Freterive, de m'opposer aux ennemis de l'autre côté, & de donner la main à M. de Thouy. L'instruction, que j'avois donnée par écrit à ce dernier, étoit de se replier derriere l'Arly, à mesure qu'un ennemi supérieur s'avanceroit, & s'il en étoit chassé, de se retirer à Freterive, rejettant trois bataillons dans les montagnes de Tamieres, & cinq escadrons de Dragons du côté de Faverges & d'Anneci, afin de mieux observer les mouvemens des ennemis, & les inquiéter sur leurs derrieres, s'ils continuoient à suivre l'Isere. 1709

M. de Thouy, en conséquence de mes ordres, retira ses troupes de la tête de la Tarentaise, puis évacua Moustiers; mais quand il arriva auprès de Conflans, au lieu de mettre l'Arly devant lui, il se plaça dans la plaine, entre la Roche-Sevin & Conflans. Les ennemis l'y attaquerent le 28 Juillet, & il fut culbuté,

tant à cauſe du nombre ſupérieur, que
1709. par ſa mauvaiſe diſpoſition, ayant mis ſon infanterie en plaine, & la cavalerie dans un marais : il eut pourtant le bonheur de ne perdre que deux cents Cavaliers, & environ trois ou quatre cents hommes de pied, & il ſe retira à Freterive, où j'arrivai en même temps que lui avec la tête de l'armée. Je trouvai qu'il avoit oublié de faire occuper le col de Tamiers, de maniere que de Conflans les ennemis pouvoient gagner par-là les hauteurs, qui dominoient ſur la plaine de Freterive; ainſi je me repliai au camp de Francin, mettant ma droite à la ville de Montmelian, & ma gauche à la montagne, pour empêcher que les ennemis ne puſſent y venir. J'envoyai le ſieur de Bérenger, Colonel d'Infanterie, avec quatre cents hommes, occuper les Bauges; je le fis ſuivre, deux jours après, par le ſieur de Maulevrier, Brigadier, avec douze cents hommes de renfort. Le ſieur de Prades, Brigadier, ſe retira du

rges, avec deux régimens 1709

is se camperent en deçà de
la plaine de l'Hôpital, oc-
de Tamiers, & puis firent
leur cavalerie, au nombre
lix escadrons.
eux & même utile, pour l'a-
explique la position de mes
tant qu'elle étoit aussi singu-
uvelle & avantageuse. Ma
ention étoit non-seulement
rraux, mais de conserver en
s une communication sûre
-Dauphiné, de crainte que
par des contre-marches,
nt le moyen de se mettre
Briançon, que je ne pou-
ourir, s'ils étoient une fois
it donc question de garder
eues de montagnes; car il y
nt de Briançon à Montmé-
i à M. de Dillon vingt-deux
our la garde du camp des

Têtes, de Queyras, & de la vall
1706. Monneſtier; trois bataillons à Val
pour la garde du col du Galibier
étoit le point eſſentiel pour notre
munication. Je mis trois bataillon
Jean de Maurienne, quatre à S. Eti
de Quines,. quinze à Ayguebelle,
à Ayguebellette, & autant d'eſcac
près de l'embouchure de l'Arc dan
ſere, & je me plaçai à Francin,
dix-neuf bataillons & vingt eſcad
Depuis Valoire juſqu'au pont de M
mélian, tous ces différens corps éto
couverts de l'Arc ou de l'Iſere, & av
ordre de tenir continuellement des
tis ſur les hauteurs, pour obſerve
mouvemens des ennemis dans la Ta
taiſe, ou du côté de Conflans: elles
voient marcher par leur droite, ou
leur gauche, ſelon ce qu'ils verro
faire aux ennemis, ſans attendre de
nouvelles, afin de pouvoir ſe trouve
force de quelque côté que l'ennemi v
lût tenter de percer notre ligne. P

:oit plus simple que toutes nos ma- 1709.
uvres, & à moins que de nous en-
mir, l'ennemi ne pouvoit nous pré-
r nulle part, attendu qu'on voyoit
; les mouvemens qu'il faisoit, &
l avoit toujours un cercle à faire,
; le temps que nous coupions au
:t: pour q le nos navettes se fissent
promptement, j'avois fait des che-
s par-tout.

.es ennemis pousserent des détache-
is par Faverge, & près du lac d'An-
, pour entrer dans les Bauges, sans
i ils ne pouvoient nous déposter de
ıtmélian; mais la bonne contenance
ıos troupes fut cause qu'ils n'en firent
même la tentative: toutefois, pour
ɔas rester les bras croisés, & pour tâ-
:, par un dernier effort, à nous dé-
er, ils avancerent toute leur cava-
: vers le Rhône. Ils avoient de plus
ıouveau motif pour s'en approcher;
ɔir, de se mettre à portée de donner
nain au Baron de Mercy, lequel étoit

entré dans la Haute-Alſace, avec un
1709. corps d'armée; &, s'il réuſſiſſoit, ils comptoient, au moyen de la communication qu'ils établiroient avec les troupes Impériales en Franche-Comté & Alſace, de pouvoir hiverner en Savoie, & par-là d'être en état, la campagne d'après, de pouſſer en avant.

Les ennemis donc, pour ces raiſons, firent d'abord attaquer le château d'Anneci, où nous n'avions que ſoixante hommes; ils s'en rendirent aiſément les maîtres, enſuite s'avancerent juſqu'au Rhône.

M. de Prades, qui avoit alors huit eſcadrons de Dragons, ſe retira à Seiſſel; & je lui envoyai ſix cents hommes de pied, pour lui aider à défendre le Rhône, conjointement avec les Milices de Bugey & de Breſſe, que j'avois fait convoquer. Je plaçai onze compagnies de Grenadiers à la Chana, pour être à portée de joindre M. de Prades: j'en mis cinq au Bourget avec cinq

ts hommes de pied, & j'envoyai
de Cilly, Lieutenant Général, cam- 1709.
à Chambery avec ſeize eſcadrons
inq bataillons : de cette maniere,
ne préſentai de par-tout.

.es ennemis n'oſoient trop s'affoiblir
onflans, crainte que je n'y marchaſſe;
ce poſte leur étoit néceſſaire pour
onſerver la communication avec leur
; & ſi par haſard je m'en étois
aré, leur retraite en Piémont n'au-
pu ſe faire qu'en paſſant par la
e.

endant que nous étions tranquilles
art & d'autre à nous regarder, le
éral Rebender voulut faire quel-
action d'éclat : pour cet effet, il mar-
de ſon camp auprès d'Exilles, &
ſur le Mont Genevre à deſſein de
tre à contribution le Val-Deſprés,
ur-tout le bourg de la Vachette,
n'étoit éloigné que d'une demi-
e de Briançon. M. Dillon, qui com-
doit de ces côtés, voyant que Re-

1709. bender étoit descendu du Mont-Genevre sur la Vachette, y marcha avec deux bataillons & six compagnies de Grenadiers, qu'il posta derriere le bourg. Dès que les ennemis (après s'être mis en bataille), se furent ébranlés pour attaquer un mauvais retranchement de palissades qu'on y avoit fait, M. Dillon sortit sur eux par la droite & la gauche du bourg, & les chargea avec tant de bravoure, qu'il les battit, en tua sept ou huit cents sur la place, & fit quatre cents prisonniers. Rebender se retira tout au plus vîte auprès d'Exilles, & ne montra plus le nez du reste de la campagne.

Nous apprîmes, peu de jours après, que le Comte de Mercy avoit été attaqué en Haute-Alsace par M. le Comte du Bourg, & battu à plate-couture. Cette victoire fut très-complette; les ennemis y eurent deux mille hommes de tués, & autant de prisonniers. Ce succès détermina le Comte de Thaun

:n retourner en Piémont, ne voyant
; d'apparence de réussir dans aucun 1709.
ses desseins; ce qu'il exécuta à la
le Septembre, partie par le col du
: Saint Bernard, & partie par le
nt-Cenis. Je remarchai en même
s par ma droite, & regagnai Brian-
, où il ne fut plus question que
endre que le mauvais temps fût
, pour que l'on pût, sans danger
la frontiere, renvoyer les troupes
uartiers d'hiver.

ndant que j'étois campé auprès de
çon, je reçus ordre de me rendre
oute diligence à l'armée de Flan-
Il y avoit eu, quelque temps au-
vant, à Malplaquet, un combat très-
lant, où le Maréchal de Villars
reçu une blessure si grave au
u, qu'il ne pouvoit servir le reste
campagne. Le Maréchal de Bouf-
, qui s'étoit trouvé au combat com-
Volontaire (quoique l'ancien du
échal de Villars), prit alors le com-

1709. mandement de l'armée. Il étoit question de sauver Mons, qu'ensuite de leur victoire les ennemis assiégerent. Je partis le 11 Octobre de Briançon; je passai par Versailles, où je reçus les ordres du Roi, & j'arrivai le 18 à l'armée auprès du Quesnoy. Le Maréchal de Boufflers & moi visitâmes les approches du camp ennemi, pour voir s'il n'y auroit pas jour de tenter le secours de Mons: mais, outre que la chose étoit presque impraticable, par la position des ennemis, dont la droite étoit à la Haine, la gauche à la Sambre, & le front couvert de bois & de ruisseaux, nous avions une autre difficulté insurmontable; savoir, celle de notre subsistance. De notre camp, il y avoit sept lieues à celui des ennemis; ainsi il nous falloit deux jours pour y aller. Les Directeurs des vivres, bien loin de pouvoir nous donner du pain d'avance, n'étoient pas même en état de faire le soir la distribution du pain qui étoit dû le matin.

:la nous détermina à ne songer qu'à
ıpêcher les ennemis de faire d'autres 1709
quêtes; & pour cet effet je me ren-
à Maubeuge avec cinquante batail-
; & cent escadrons. Le Maréchal de
ıfflers resta campé entre Valenciennes
e Quesnoy avec le reste de l'armée,
de couvrir ces deux places. Je tra-
ai de mon côté à un camp retranché
les hauteurs de l'autre côté de la
bre; & dans peu de jours je le
en si bon état, que je ne pouvois
ellement y être attaqué. Mons ca-
a le 20 Octobre, & les ennemis
erent leur armée dans les derniers
; du mois. Nous en fîmes autant,
: quoi je retournai à la Cour.
:Roi érigea cet hiver la terre de War-
ı Duché & Pairie pour moi & mes
ers mâles du second lit. Je fis
ger le nom de Warty en celui de
James.

n'y eut rien de changé dans le com-
lement des armées; mais, comme 1710.

la campagne en Dauphiné commençoi
1710. toujours très-tard, le Roi, à la prier
du Maréchal de Villars, m'ordonn
d'aller en Flandre pour le secours d
Douay que les ennemis assiégoient. L
Maréchal de Montesquiou, qui avoi
commandé l'hiver en ce pays-là, auroi
aisément pu empêcher ce siege; mai
il fut si peu averti des mouvemens des er
nemis, qu'il ne sut leur armée assemblée
que lorsqu'elle passoit la haute Deule
& au lieu de se retrancher sous Doua
(chose très-facile), il se laissa surpren
dre à Vitry, & n'eut le temps que d
se retirer en désordre vers Arleu, &
de là à Cambray.

Dès le mois de Mars, M. Voisi
m'avoit proposé, de la part du Roi, d
commander l'armée de Flandre, jusqu
ce que la blessure du Maréchal de Vil
lars lui permît de s'y rendre. J'y avoi
consenti, à condition de partir dar
l'instant, afin de prendre les mesure
convenables pour me choisir un poste

l'accommoder, & rassembler l'armée au premier avis d'un mouvement de la part des ennemis; car j'étois convaincu, qu'avec ces précautions il étoit très-possible de garantir Douay, & toutes les Places, depuis là jusqu'à la Sambre; mais aussi je soutenois que si une fois les ennemis y étoient placés, on n'en pourroit plus secourir aucune, attendu que ces grosses armées barrent tout un pays. Depuis cette conversation avec M. Voisin, il ne m'en parla plus; & je crois que cela vint, partie par jalousie du Maréchal de Villars, qui n'avoit point envie que je me trouvasse seul à la tête de l'armée, & partie par les faux avis que la Cour recevoit de Flandre, que les ennemis ne seroient pas en état de se mettre en campagne avant le mois de Juin. 1710.

Je partis donc au mois de Mai, & me rendis à Cambrai, où le Maréchal de Villars assembloit l'armée Nous marchâmes à Arras; & de là ayant passé

la Scarpe, nous nous portâmes sur
1710. ennemis que nous trouvâmes bien
tranchés ; leur droite aux marais
Lens, & leur gauche à la Scarpe, '
à-vis de Vitry. Après les avoir reconn
nous tombâmes d'accord qu'il n'é
pas possible de les y attaquer. Il au
été tout aussi impraticable de passe
ruisseau de Lens, & la Haute-Deu
d'autant qu'il nous falloit pour cela be
coup de temps, & que les enne
se retrouvant derriere la Scarpe, n
aurions encore moins pu les y for
Le côté de Vitry étoit pareillemen
bien accommodé par des inondati
& doubles retranchemens, qu'on
pouvoit, avec prudence, imaginer
les y attaquer. L'on se détermina dc
à ne plus songer qu'à empêcher les
nemis de faire d'autres conquêtes ap
la prise de Douay ; & en attendan
l'on se rapprocha du Mont Saint E
pour la commodité des fourrages.

N'étant donc plus question de bat

ler sitôt, j'eus ordre d'aller promptement à mon poste naturel en Dauphiné, où les ennemis commençoient à faire quelques mouvemens. 1710.

J'arrivai à Chambery le 22 Juin, & à Briançon le 27.

J'appris que l'armée du Duc de Savoie s'assembloit dans la plaine de Piémont, aux environs d'Orbassan; qu'il y avoit un corps de troupes du côté de la vallée de Sture; que l'on voituroit à Coni & Démont force munitions de guerre & de bouche, & qu'outre cela il y avoit à Suze de très-gros magasins. Je crus donc qu'il falloit se mettre en état de s'opposer aux desseins que les ennemis pourroient avoir du côté du Var, ou de Barcelonette, sans toutefois perdre de vue le haut Dauphiné & la Savoie. Pour cet effet, je fis la répartition suivante de nos troupes.

Je donnai à M. d'Artagnan, Lieutenant Général, six bataillons, & deux régimens de Dragons pour la défense

1710. du Var : je mis à Seyne deux régimens de Dragons ; dans le camp de Tournoux en Barcelonette, dix bataillons ; à Guillestre, où j'établis le quartier général, douze bataillons ; au camp de Rousse, en Queyras, sept bataillons ; à Briançon, dix-neuf bataillons ; à Saint Michel en Maurienne, sept bataillons ; & en Tarentaise, deux bataillons, & vingt-sept escadrons.

Dans cette situation, j'étois également à portée de tout, soit qu'il fallût, par ma droite, pousser des troupes sur le Var (à cette fin j'avois fait travailler à des chemins jusqu'à Brok, où nous pouvions arriver de Tournoux en cinq jours de marche) ; soit qu'il fût question de soutenir la vallée de Barcelonette, ou de me reporter par ma gauche en Queyras, à Briançon, ou en Maurienne, si les ennemis marchoient vers le Mont-Genevre, ou passoient le Mont-Cenis.

Je ne craignois que pour Monaco ;

car cette place étant hors de la ligne que je m'étois formée, je ne pouvois en empêcher le siege : de plus, par la situation du pays, il n'étoit guere possible de la secourir, d'autant que les ennemis en pouvoient faire le siege avec vingt bataillons, & nous observer avec cinquante. 1710

L'armée des ennemis étoit composée de soixante-dix bataillons, & soxante-dix escadrons, sans les garnisons · la nôtre, de soixante - dix bataillons, y compris toutes les garnisons, & trente-un escadrons.

Vers le 10 Juillet, le gros de l'armée ennemie commença à défiler du côté de Coni & de Démont. Je me contentai de pousser quelques bataillons à Colmars, & de me camper moi-même sur le col de Vaars. Je rapprochai de Briançon les bataillons de la Maurienne, & fis marcher à Grenoble douze escadrons, & dix à Monestiers, afin qu'ils eussent moins de chemin à faire pour gagner

le Var, sans pourtant encore s'éloign
1710. de la Savoie.

Les ennemis, pour me jetter dan l'incertitude de leur véritable projet, & me donner jalousie de par-tout, firen avancer à Oulx, & puis à Salbetran M de Rébender, avec une douzaine de bataillons. M. de Shulembourg se présenta en même temps dans la ville d'Aost avec quatre bataillons & de la cavalerie. Sur cela, je marchai à Guillestre, & poussai quelques bataillons vers Briançon & la Maurienne.

Enfin, vers le 21 Juillet, le Comte de Thaun, avec le gros de l'armée, passa le col de l'Argentiere, & entra dans la vallée de Barcelonette. Sur cela je marchai de Guillestre, & me portai au Château de Vaars; poste excellent sur la montagne de même nom, qui barroit totalement l'entrée du Dauphiné, donnoit la main au camp de Tournoux, dont il n'étoit éloigné que de deux petites lieues, & se pouvoit garder sûrement

ent avec douze bataillons. Ma droite
toit aux ruines du vieux Château, 1710.
& couverte par la riviere de Vaars,
aquelle coulant par des précipices im-
raticables jusqu'auprès de Guillestre,
assûroit ma communication avec cette
petite ville, d'où je tirois mes vivres.
Ma gauche étoit à la grande montagne,
qui sépare la vallée de Sécrins d'avec
elle de Vaars.

J'envoyai le sieur de Chamarande,
ieutenant Général, avec quelques trou-
es, renforcer le camp de Tournoux,
e maniere qu'il y avoit quinze batail-
ons. Je campai au col de Vaars une
rigade d'Infanterie, & deux régimens
e Cavalerie ou Dragons, pour mieux
bserver les ennemis.

Le Comte de Thaun attaqua le Châ-
eau de l'Arche, qui se trouvoit dans
ne petite plaine, au débouché du col
l'Argentiere : il s'en rendit maître en
deux jours; & le 26, il vint camper
à Fouilouse. Le 27, il fit descendre de

1710. le Var, sans pour de la Savoie.

Les ennemis, l'incertitude de le me donner jalousi avancer à Oulx, de Rebender, ave taillons. M. de Sh en même temps avec quatre batail sur cela, je mar poussai quelques çon & la Maurier

Enfin, vers le de Thaun, avec le le col de l'Argen la vallée de Barc marchai de Guille Château de Vaars; montagne de mêm totalement l'entrée noit la main au c dont il n'étoit éloig tites lieues, & se p

:c douze bataillons. Ma droite
ruines du vieux Château, 1712.
rte par la riviere de Vaars,
:oulant par des précipices im-
s jusqu'auprès de Guillestre,
na communication avec cette
le, d'où je tirois mes vivres.
ie étoit à la grande montagne,
e la vallée de Sécrins d'avec
Vaars.

yai le sieur de Chamarande;
it Général, avec quelques trou-
forcer le camp de Tournoux,
re qu'il y avoit quinze batail-
campai au col de Vaars une
d'Infanterie, & deux régimens
erie ou Dragons, pour mieux
les ennemis.

omte de Thaun attaqua le Châ-
l'Arche, qui se trouvoit dans
ite plaine, au débouché du col
tiere : il s'en rendit maître en
urs ; & le 26, il vint camper le
il fit descendre, que

gros détachemens sur S. Paul & l
1710. telet; sur quoi les troupes, que
placées au col de Vaars, se rep
sur moi. Les ennemis occuperent
le Castelet & les hauteurs à c
col de Vaars, vis-à-vis de mon
ils avoient aussi fait avancer dans la
de S. Pierre & du château Dauphin
ques troupes & beaucoup de Bart
qui m'obligea à laisser à Guillest
brigade d'Infanterie, tant pour
point inquiété dans notre comm
tion avec Briançon & Queyras
pour renforcer le camp de Ro
Queyras, s'il en étoit besoin,
joindre, n'y ayant du château de
à Guillestre, que deux lieues. Je
aussi auprès de Mont-Dauphin de
taillons, & onze escadrons: je fi
de Provence à Colmars le sieur
tagnan avec trois bataillons, &
régimens de Dragons, afin de t
communication libre de ce côté-l
le camp de Tournoux, comme
fois du mien.

.e Général Rebender, pour nous
ner jalousie, & tâcher de nous dé- 1710.
:r, s'avança le 29 Juillet sur le Mont-
evre; mais, comme nous ne fîmes
cela aucun mouvement, & que M.
on, que j'avois laissé au camp de
nçon, l'incommodoit fort par ses
s, il se retira bientôt à Sesanne, où
t joint par le Baron de S. Remi, &
ques bataillons.

'ans le même temps que les enne-
faisoient tous ces différens mouve-
:, je reçus un Courier du Duc de
ıelaure, Commandant en Langue-
pour me donner avis que deux
: hommes avoient débarqué auprès
Cette, dont ils s'étoient rendus
res; qu'ils s'étoient ensuite avancés
de, & qu'il y avoit à craindre que
Mal intentionnés ne se joignissent à
si l'on ne les chassoit au plutôt,
nsi il me prioit de lui envoyer
ıptement des troupes. J'avois de
côtés tant d'affaires sur les bras, que

je ne pus faire ce qu'il souhaitoit; & de
1710. plus, comme j'avois découvert les véritables projets des ennemis, j'étois sûr qu'en arrêtant le Comte de Thaun sur cette frontiere, j'empêcherois que la descente n'eût les effets que l'on s'étoit proposés. Voici le fait comme j'en avois rendu compte au Roi, & dont j'avois été informé par différens endroits, même par lettres interceptées, & par l'aveu de ceux qui y étoient engagés.

Les ennemis comptoient de se rendre maîtres de la vallée de Barcelonette; après quoi ils auroient fait venir toute leur cavalerie, qu'ils avoient laissé exprès auprès de Coni : ils se feroient ensuite alongés par leur gauche sur la Durance, & après avoir passé cette riviere, ils se seroient campés à Gap, en conservant leur communication avec le Piémont, par le moyen des troupes qu'ils auroient postées au col de Pontis, de l'Echalette, des Orres, & de Parpaillon : en même temps les Mal-inten-

iés, & les nouveaux Convertis du
phiné, devoient se soulever & se 1710.
re tous ensemble auprès de Dye,
s avoient à cet effet fait passer plu-
s Refugiés, & nombre d'armes.

a descente à Cette se devoit faire
le même temps que les ennemis
roient en Dauphiné, & les nou-
Convertis, à l'appui des troupes,
ient se soulever en Dauphiné & en
uedoc.

s Révoltés devoient se communi-
par le long de la Dromme, & de
llée de Crette, & de là par le Vi-
s. Les ennemis, dans cette situation,
roient emparés par leurs derrieres,
coup férir, de Sisteron, Seyne &
ne, & nous auroient ainsi coupé la
munication avec la Provence.

uelques troupes, que j'envoyai dans
Diois, firent que personne n'osa re-
r, & la position que j'avois prise,
oit l'exécution du projet des enne-
impraticable; mais aussi je ne pou-

vois secourir le Duc de Roquelaure. Le
1710. Duc de Noailles, qui commandoit en Roussillon & Lampourdan, se trouvant moins occupé & plus près, prit ce qu'il avoit de meilleures troupes, & de plus ingambes, & se transporta avec une extrême diligence en Languedoc, de sorte que le sieur de Seissan, qui commandoit les ennemis, ne voyant aucun soulévement dans la Province, & craignant tout d'un coup d'être écrasé, regagna promptement ses vaisseaux.

Le Comte de Thaun, ne voyant plus moyen de pouvoir exécuter son projet, & se trouvant d'ailleurs fort incommodé par la multiplicité des Gardes & des Escortes de convois, résolut de regagner le Piémont; mais craignant que dès qu'il auroit repassé le col de l'Argentiere, nous ne nous portassions avec toutes nos forces sur le Général Rebender, il détacha, le 12 Août, huit bataillons pour le renforcer. Ces troupes passerent par la vallée de Maurin, par le col Loup, de là

dans la vallée du château Dauphin, & 1711
puis ayant passé par le col Laniel, elles entrerent dans le haut de la vallée de Queyras. Cela me fit d'abord appréhender qu'elles n'eussent envie d'attaquer le camp de Rousse en Queyras, où j'avois laissé M. de Cadrieu, Maréchal de Camp, avec sept bataillons. La conservation de ce poste étoit très-importante, d'autant que je considérois Queyras comme le chemin couvert de Briançon : si les ennemis s'en étoient emparés, nous ne pouvions, qu'avec danger, ou grosse escorte, communiquer d'Embrun avec Briançon.

Le camp de Rousse, au dessus du château de Queyras, quoique d'une grande étendue, étoit facile à garder, & j'étois sûr, que, si la tête ne tournoit pas à ceux qui y commandoient, nous aurions toujours le temps d'y arriver en force : la droite étoit sur une hauteur escarpée à Pic, le front étoit sur un rideau fort élevé, avec un ruisseau en

avant, la gauche étoit appuyée à la grande
1710. montagne auprès du col d'Issoire : l'on y arrivoit par les derrieres, sans être même vu par les ennemis. De Briançon, par le col des Ayes, on pouvoit y être en cinq heures de marche : de Guillestre, par le long du torrent de Guill, il ne falloit pareillement que cinq heures. Il y avoit de plus, entre ce dernier passage & celui des Ayes, deux autres cols pour entrer en Queyras.

Pour obvier à toute entreprise de la part des ennemis, je fis marcher cinq bataillons au col de Fursande, & j'en plaçai autant auprès de Guillestre.

Le 14 Août, l'armée ennemie décampa de Fouliouse, reprenant le chemin de la vallée de Sture, par où elle étoit venue. J'avançai dans l'instant à S. Paul sur l'Abbaye, avec douze bataillons, & je poussai à Barcelonette deux brigades du camp de Tournoux, afin d'être plus à portée de gagner le Var, si les ennemis passoient le col de Tende,

& descendoient dans le Comté de Nice; mais enfin, au bout de quelques jours, 1710. j'appris que les ennemis s'étoient rapprochés de Pignerol, & que le corps, qui étoit entré dans le haut de la vallée de Queyras, avoit continué son chemin par le col de la Maye, & avoit joint, à Oulx, le Général Rebender; ainsi je remarchai à Briançon, & remis toutes les troupes dans la même position, où elles étoient au commencement de la campagne. Le Comte de Thaun vint, le 28, camper au dessus de Sezanne, avec toute son armée; sur quoi j'avançai quelques brigades derriere la Vachette, & renforçai mon camp, auprès de Briançon, de plusieurs troupes que je retirai de la vallée de Barcelonette.

Au mois d'Octobre, les deux armées se séparerent pour entrer dans des quartiers d'hiver.

Vers la fin du mois d'Août, l'Archiduc défit totalement auprès de Sarragosse, l'armée du Roi d'Espagne, qui

s'y trouva. S. M. C. se retira du côt
1710. de Burgos, pour en rassembler les dé
bris ; sur quoi le Duc de Noailles de
manda vivement qu'on lui donnât u
gros corps de troupes, afin qu'il pû
entrer en Catalogne, &, par cette di-
version, obliger l'Archiduc à reveni
sur ses pas. Philippe V, dans l'embarras
où il se trouvoit, m'avoit demandé pou
Général; mais le Roi n'avoit pas voulu
me retirer du commandement des fron-
tieres d'Italie. Dans cette circonstance,
je me crus en devoir, par la connoissance
que j'avois de l'Espagne, de dire mon
avis : il se trouvoit opposé à la propo-
sition du Duc de Noailles. Je représen-
tai donc ce que je croyois qu'il conve-
noit de faire ; & voici mon raisonne-
ment. Rien ne pouvoit être plus avan-
tageux à l'Archiduc, que l'idée d'une
diversion en Catalogne par le Roussil-
lon, d'autant que le Comte de Starem-
berg, Général de ce Prince, auroit été
charmé de voir l'armée de France atta-

chée à un siege, afin d'avoir le temps
de chasser totalement le Roi d'Espagne 1710.
hors de la Castille, & de donner la main à l'armée de Portugal; après quoi, il seroit revenu, avec toutes ses forces réunies, faire contre nous une guerre à l'ordinaire en Catalogne. Je soutenois donc que le seul moyen de sauver S. M. C. étoit de faire entrer tout au plutôt une armée par la Navarre; ce qui feroit une diversion réelle & efficace. Car si le Comte de Staremberg ne revenoit pas sur l'Ebre, pour nous faire tête, nous aurions repris l'Arragon en aussi peu de temps qu'on l'avoit perdu; & au pis aller, nous serions restés maîtres de tout le pays en deçà de l'Ebre, depuis Miranda-di-d'Ebro, jusques à Lerida. Si Staremberg revenoit sur l'Ebre, sa jonction avec le Portugal devenoit presque impossible; & le Roi d'Espagne se pouvoit aisément soutenir de l'autre côté du Tage, retourner même à Madrid, former une nouvelle armée

pendant l'hiver, &, dans le printemps,
1710. manœuvrer, de concert avec l'armée de France, qui seroit en Navarre, pour rechasser les ennemis de l'Arragon. De plus, les Espagnols voyant qu'on songeoit sérieusement à soutenir S. M. C. auroient été par-là encouragés à demeurer fideles, & à assister leur Roi.

Non-seulement ce que je proposois étoit plus utile pour le Roi d'Espagne, mais nous en tirions aussi un avantage certain pour la France; car nous ne pouvions douter que, l'Espagne soumise, les ennemis ne revinssent par-là, avec toutes leurs forces, attaquer nos frontieres. Ainsi il valoit beaucoup mieux pour nous, de faire la guerre sur l'Ebre, dans l'Arragon ou la Navarre, que sur la Bidassoa, aux portes de Bayonne, ou dans le Roussillon.

Je voulois donc que M. le Duc de Noailles marchât incontinent à Pampelune avec toutes ses troupes; & comme l'arriere saison approchoit, j'au-

rois détaché de mon armée dix batail-lons, & vingt eſcadrons pour le joindre. 1710.
Mon avis ne fut point ſuivi, & l'on reſta les bras croiſés, en attendant qu'on eût fait les préparatifs pour le ſiege de Gironne, auquel le Duc de Noailles avoit déterminé la Cour.

Au mois d'Octobre, j'eus ordre d'envoyer en Rouſſillon trente-quatre bataillons, & trente-un eſcadrons. Toutefois le Duc de Noailles ne put être en état, qu'à la fin de Décembre, de ſe mettre en mouvement; & peu s'en fallut qu'il n'échouât dans ſon entrepriſe, à cauſe des pluies continuelles qui le déſolerent. Par bonheur pour lui, les affaires du Roi d'Eſpagne changerent alors de face. Le Duc de Vendôme commandoit l'armée, Philippe V ayant demandé ce Général, ſur le refus que Sa Majeſté avoit fait de m'y envoyer. Le Roi d'Eſpagne avoit trouvé moyen de ramaſſer une armée : il étoit remarché aux ennemis, & leur avoit donné bataille à Vil-

1710. laviciosa. Quoique Staremberg eû l'avantage de cette journée, néann la perte que celui-ci avoit faite, la ve des troupes Angloises dans Brihu au nombre de quatre mille homı jointe au manque total des vivres, l' gea de se retirer avec une telle préci tion & un tel désordre, que son a se trouva réduite à cinq ou six hommes de pied, ou de cheval, q il rentra en Catalogne *; de ma qu'il ne put songer à secourir Girc & le Duc de Noailles s'en ı maître.

* *Voy.* la note n. 3.

J'avois eu, durant la campa quelques négociations secretes av Cour de Turin : on sera peut-êtr rieux de les savoir. Vers le milie mois d'Août, me trouvant en I lonette, après la retraite du Con Thaun, le sieur le Guerchois, M chal de Camp, qui commandoit dinaire dans cette vallée, me dit nommé Arnaud, Religieux, dc

Duc de Savoie se servoit en beaucoup d'affaires, avoit parlé au nommé Laurent, Procureur de la susdite vallée, au sujet de la guerre qui étoit entre le Roi & S. A. R. Il lui avoit donné à entendre que l'on pourroit aisément trouver les moyens de s'accommoder, & lui permit de le citer dans l'occasion. Je dis à M. le Guerchois que le sieur Laurent pouvoit aller trouver le Pere Arnaud, & assûrer, en termes généraux, que, de notre côté, l'on seroit toujours enclin à écouter des propositions de paix. Je crus que tout cela n'étoit que discours en l'air; mais, le 5 Septembre, le sieur Laurent me vint trouver auprès de Briançon, & m'apporta une lettre du P. Arnaud, qui marquoit que S. A. R. écouteroit volontiers les propositions qu'on lui feroit, pourvu qu'il y pût trouver la sûreté de ses Etats, & un dédommagement pour les Places qu'on lui avoit rasées. 1710.

Pour cela, il demandoit que nou
1710. lui donnassions Briançon ou Barraux
Antibes & Monaco. Avant que d
donner aucune réponse, j'écrivis à l
Cour, & je reçus les instructions, &
les pouvoirs nécessaires; après quoi
j'envoyai au Pere Arnaud le Mémoir
suivant.

» Le Roi est si porté à s'accommo
» der avec Son Altesse Royale, qu'i
» m'a chargé d'entrer en négociation
» & m'a envoyé les pouvoirs nécessai
» res. Ainsi, pour abréger la matiere
» & parvenir à une prompte conclusion
» je prends la liberté de proposer à So
» Altesse Royale de vouloir bien or
» donner à quelque personne de con
» fiance de s'aboucher avec moi, afi
» qu'informé des véritables intention
» de S. A. R. je puisse faire les pro
» positions convenables. En cas que So
» Altesse Royale ne juge pas à propo
» de m'envoyer quelqu'un, je la sup

» plie de vouloir bien me faire savoir
» par qui, & comment elle souhaite 1710
» que je traite l'affaire en question. En
» mon particulier, je regarderai comme
» le plus grand bonheur de ma vie, de
» pouvoir contribuer à la réconciliation
» parfaite de Sa Majesté avec un Prince,
» à qui j'ai l'honneur d'appartenir de
» si près, & pour qui j'ai un respect
» infini «.

Je fus, pendant près de trois semaines, sans avoir de réponse; mais enfin, le 4 Octobre, le sieur Laurent me vint trouver, & me dit que le Pere Arnaud lui avoit vivement représenté que Son Altesse Royale ne pouvoit entrer en négociation avec la France, sans être sûr d'y trouver des avantages considérables. Il donnoit aussi à entendre qu'il conviendroit qu'il se fît une ligue avec les Vénitiens, & les autres Princes d'Italie: il offroit sa médiation pour la paix générale; il proposoit, moyennant le

Traité, de demeurer neutre, ou bie
1710. de ne point faire paroître au Public
qu'il fût d'accord avec la France, ma
de rester en apparence uni avec les A
liés, & seulement de les empêcher
rien entreprendre de nos côtés. To
cela me paroissoit d'un homme qui vo
loit battre la campagne, & tâcher
découvrir ce que nous lui offririons, af
de s'en faire un mérite auprès des A
liés. La victoire que, dans ce temps-l
l'Archiduc venoit de remporter en E
pagne, ne contribua peut-être pas p
à le tenir en suspens; car l'on pouv
naturellement supposer l'Archiduc to
lement maître de l'Espagne, & p
conséquent toute guerre finie dans
pays-là. Aussi, sans la fidélité inouie d
Espagnols, & la faute grossiere que l'A
chiduc commit, en ne s'emparant p
de la Navarre, contre l'avis du Com
de Staremberg, le Roi Catholique e
été hors d'état de recevoir aucuns s

cours de France, & par conséquent eût 171
été bientôt écrasé.

Quoique je n'espéraisse pas grand succès de ma négociation, toutefois, comme la Cour ne vouloit pas la rompre, j'écrivis la Lettre suivante au Duc de Savoie, le 5 Octobre.

» L'affaire, dont il s'agit, ne peut » être traitée trop secrétement; mais » comme, en même temps, il est né- » cessaire, pour avancer matiere, de » commencer à mettre quelque chose en » forme, j'ai cru qu'en vertu des pou- » voirs que j'ai reçus du Roi, & vu la » maniere avantageuse dont V. A. R. » s'est expliquée à mon égard, je de- » vois préférer à toute autre voie celle » de m'adresser en droiture à V. A. R. » & de lui envoyer un Mémoire, que » je la supplie de vouloir bien faire » apostiller. Vous n'y verrez point de » Figures de Rhétorique, mais un dis- » cours simple, tel qu'il convient à un » homme de mon métier «.

MÉMOIRE.

1710.

» PERSONNE ne peut douter que le » le Roi ne ſouhaite de bonne foi la » paix avec Son Alteſſe Royale, puiſ- » que l'intérêt de Sa Majeſté s'y trouve : » l'on a auſſi lieu de croire que celui » de Son Alteſſe Royale s'y trouvera » pareillement. C'eſt dans cette vue que » Sa Majeſté m'a chargé de donner tou- » tes les aſſûrances néceſſaires de ſon » conſentement à tout ce qu'on pourra » raiſonnablement lui demander.

» Comme Son Alteſſe Royale ſou- » haite qu'on lui rende compte des » avantages & ſecours qu'elle recevroit » de S. M. T. C., il eſt bon, avant » de les expliquer, de faire les réflexions » ſuivantes ; après quoi, S. A. R. ſera » plus en état de juger de la ſolidité des » offres de Sa Majeſté Très-Catho- lique.

» Les prétentions de l'Empereur ſur » toute l'Italie, les maximes conſtantes

» du Conſeil de Vienne, & les chi-
» canes que cette Cour fait journelle- 1710.
» ment à Son Alteſſe Royale, pour élu-
» der l'exécution de ſes Traités, toutes
» ces choſes font juger que, dès que
» l'Empereur ſera débarraſſé de la guerre
» avec la France, & qu'il n'aura plus
» beſoin de Son Alteſſe Royale, non-
» ſeulement il ne ſera plus queſtion,
» ni du Vigevénaſque, ni d'un équi-
» valent ; mais qu'il voudra encore
» ôter à Son Alteſſe Royale ce qu'il lui
» a déjà donné, & le réduire au même
» état de ſoumiſſion que les Princes
» d'Italie. Son Alteſſe Royale, à la pé-
» nétration de laquelle rien n'échappe,
» ſait bien, qu'en ce cas elle ne pourra
» ſe défendre qu'avec ſes propres forces;
» car il n'y aura plus de puiſſance en
» Europe, ni à portée, ni en volonté
» de la ſecourir. La France ne ſongera
» plus qu'à jouir de la paix, & à
» ſe rétablir des maux cauſés par la
» guerre. L'Angleterre & la Hollande

» feront dans le même eſprit, puiſqu
1710. » ſera leur intérêt, & ne voudront de l
» temps ſe rembarquer dans une guerr
» moins qu'il ne s'agiſſe du comme
» Reſte donc la Maiſon d'Autriche,
» quelle, ſuivant toujours les mê
» vues d'agrandiſſement, données
» Charles-Quint, ne manquera pas
» tâcher de profiter de l'occaſion ;
» comme Son Alteſſe Royale peut
» le ſeul, ou du moins le premier c
» tacle à ſes vaſtes projets, ce ſera
» elle, qu'elle voudra commencer.

» Son Alteſſe Royale ſait mieux
» perſonne les meſures qu'elle doit pr
» dre, pour prévenir de pareils inc
» véniens; mais il paroît, à vue
» pays, qu'il n'y en peut avoir de
» lides, qu'en ſe liant avec la Fran
» Voici donc, en gros, ce que le F
» offre.

» 1.° La reſtitution, de part & d'a
» tre, des Etats que l'on s'eſt pris c
» puis le commencement de cette guer

» 2.° La cession entiere des droits du » Roi d'Espagne sur l'Etat & Duché de » Milan, que S. M. C. abandonne sans » réserve à S. A. R. pour lui & ses Suc- » cesseurs. 1710.

» 3.° L'union des forces du Roi à » celles de S. A. R., tant pour la con- » servation de la partie du Milanez, » qu'elle possede, que pour le recou- » vrement de l'autre partie de cet Etat, » que l'Empereur s'est réservé, & dont » le Roi d'Espagne, à qui, de droit, le » tout appartient, aura fait la cession à » S. A. R.

» 4.° Un parfait concert entre S. M. » T. C. & S. A. R., tant pour la quan- » tité, que pour la qualité des secours » qu'on lui fournira, & dont on laissera » le commandement absolu à S. A. R.

» 5.° S. M. T. C. donnera les sub- » sides nécessaires, à proportion de ce » que S. A. R. recevroit des Alliés. Cet » article demande une plus ample ex- » plication, & ne peut être entiérement

1710. » fixé, qu'on n'entre dans un plus gr
» détail.

» 6.° S. M. T. C. reconnoîtra S. A.
» pour Roi de Lombardie «.

Le sieur Laurent me revint trou
le 21 Octobre, & me dit d'abord c
le Duc de Savoie avoit mandé au P
Arnaud de rompre toute correspc
dance, mais que pourtant le S[r] Lanfrai
Secrétaire du Cabinet de ce Prince
avoit envoyé un long Mémoire à
Pere, afin de me le communiqu
Cette façon d'agir me surprit: toutefo
comme la Cour ne vouloit pas romp
la négociation, je raisonnai à fond av
Laurent sur les matieres qui y étoie
contenues. 1.° L'on vouloit que le R
dédommageât le Duc de Savoie de to
tes les places qu'on lui avoit rasée
2.° que S. A. R. retînt Exilles & F
nestrelles; 3.° qu'on mît garnison Sui
dans Briançon & Barraux, pour la s
reté de l'exécution du Traité; 4.° qu'
donnât à S. A. R. Monaco.

S

Sur le premier point, je répondis que c'étoit en considération des places qu'on avoit rasées, que S. M. T. C. vouloit bien céder Exiles & Feneſtrelles : que le ſecond point étoit répondu par le premier : que par rapport au troiſieme, Sa Majeſté ne pouvoit en aucun cas consentir à mettre entre les mains d'aucuns étrangers deux places qui étoient les clefs de ſon Royaume ; & qu'à l'égard du dernier article, le Roi ne pouvoit, ni en honneur, ni en conſcience, diſpoſer d'un bien qui n'étoit pas à lui. Que d'ailleurs ſi les affaires de S. A. R. demandoient quelque ſecours d'argent, S. M. T. C. l'aideroit autant que ſes propres finances lui pourroient permettre, ſans toutefois s'engager à rien par un traité public. 1710.

Je renvoyai le ſieur Laurent avec cette réponſe, qu'il porta lui-même au ſieur Lanfranc à Turin ; mais je ne pus en avoir la réponſe qu'après mon retour à Saint-Germain : car ayant reçu les quartiers d'hiver, & les ennemis s'étant

pareillement retirés, je séparai l'armée
1710. & m'en retournai à la Cour dans les premiers jours de Décembre.

Cet hiver, l'Abbé Gautier vint à
1711. Versailles, avec des propositions de paix de la part de l'Angleterre; ce qui détermina le Roi à me faire mander au Duc de Savoie, que s'il avoit quelque chose à proposer, il falloit que cela fût par le canal de la Reine d'Angleterre, sans laquelle la France étoit résolue de ne plus traiter avec aucune Puissance. Je ne parlerai de la part que j'eus dans cette négociation, qu'après avoir fini ce qui regarde mes campagnes; je me contenterai seulement ici de dire un mot de l'Abbé Gautier, dont la fortune a été des plus bizarres. Sa naissance étoit toute des plus ordinaires, & ses facultés à l'avenant, c'est-à-dire, très-pauvre. Etant Sacristain de la Paroisse de Saint-Germain-en-Laye, son ambition fut de devenir un des Clercs de la Chapelle du Château, qui peut valoir environ

trois à quatre cents livres par an.
bbé du Vivier, Maître de ladite Cha- 1711.
, fâché de ce qu'il cherchoit ce pe-
nploi , par un autre canal que le
ne parla pas avantageusement de
ı Roi , si bien que d'autres gens qui
iroient , se déchaînant contre lui ,
t le parti d'aller chercher for-
ıilleurs. Il trouva moyen d'être un
hapelains du Maréchal de Tallard ,
ıssadeur en Angleterre : puis la
: étant survenue , il se mit en la
: qualité auprès du Comte de Gal-
Ambassadeur de l'Empereur. Cela
nna occasion de connoître la Com-
de Jersey , qui y alloit entendre la
:; & comme le Comte de Jersey ,
l-Chambellan de la Reine , avec
ues autres , songeoient à culbuter
nistere de Godolphin & de Marlbo-
ı , & que cela ne se pouvoit qu'en
t la paix avec la France , la Com-
ndiqua Gautier à son mari , comme
omme dont on pourroit se servir sans

ſoupçon. On lui parla, & l'on s'en ſer-
1711. vit à porter des meſſages en France. La familiarité qu'il avoit chez le Comte de Gallas, lui fourniſſant ſouvent le moyen d'avoir des paſſe-ports, il s'en acquitta avec eſprit; & enfin ce fut par lui uniquement que paſſa la négociation. Le Comte d'Oxford, devenu premier Miniſtre, le regardoit comme ſon homme de confiance. M. de Torcy en faiſoit de même; & il ſut ſi bien profiter de la bonne opinion qu'on avoit de lui, qu'il ſe fit trente à quarante mille livres de rente, ſoit en penſions, ou en Abbayes.

Monſeigneur le Dauphin mourut à Meudon de la petite vérole, le 14 Avril, âgé de cinquante ans : c'étoit un très-bon Prince, d'un génie médiocre, toutefois ſenſé. Jamais Roi n'eut un meilleur fils; toujours attentif à faire ſa cour, & à ne ſe mêler de rien, qu'autant qu'il plaiſoit à ſon pere.

Je partis au mois de Mai pour me rendre en Dauphiné, & j'arrivai à Gre-

e le premier de Juin : après avoir
é tous les ordres néceſſaires , je 1711.
allai en Provence , afin de viſiter
nême les bords du Var, depuis ſon
uchure juſqu'à ſa ſource : après
je retombai en Barcelonette le 13
& de là je me rendis à Briançon.
ennemis commençoient à s'aſſem-
ans la plaine de Piémont, auprès
aſſan & de Vignon, & ils faiſoient
ands préparatifs à Coni ; ce qui
oit dénoter un deſſein ſur le Comté
ee, ou ſur la Vallée de Barce-
e.

ır être en état de m'oppoſer aux
iis, de quelque côté qu'ils ſe por-
, j'allai camper à Guilleſtre, avec
quatre bataillons.

ı plaçai dix dans le camp de Tour-
quatre à S. Martin-d'Entraume,

1711. & Montelimart. Je laissai, tan
çon qu'en Queyras, quinze bata
cinq en Maurienne & en Taren
sept escadrons. Dans cette posi
ma droite je pouvois arrive
jours sur le Var, avec trente-six
& vingt-deux escadrons ; ce
suffisant pour en défendre le
d'autant que les bords en sont
& que de plus j'avois fait fair
retranchemens. Si les ennemi
toient du côté de la Maurienne
Tarentaise, par le moyen du G
aurois été trois jours plutôt qu'
tel nombre de troupes qu'il
plu.

Dans les premiers jours de
toute l'infanterie ennemie s
dans la Vallée de Suse, à l'exc
deux bataillons qui resterent
de Sture ; leur cavalerie prit
de la vallée d'Aost, & le Duc
partit de Turin pour Suse. Su
fis remarcher par la gauche t

upes, laissant la droite au camp de
ournoux, & la gauche à Valoire, afin 1711.
être toujours en état de me présenter
galement de par-tout, si les ennemis faisoient quelques contre-marches. Enfin je n'eus plus lieu d'être en doute du projet du Duc de Savoie : car le 6 Juillet, ayant passé le Mont-Cenis, il campa à l'Annebourg avec partie de son armée ; & le lendemain il s'avança à Termignon, d'où il détacha quatre mille hommes, pour aller au col de la Vanoise, afin d'obliger nos troupes d'abandonner la Tarentaise, & de pouvoir donner la main à ce qui devoit passer par le petit Saint-Bernard.

Je marchai à Valoire, & poussai plusieurs bataillons à S. Jean-de-Maurienne, Ayguebelle & Montmelian, afin de faire la même manœuvre qu'en l'année 1709.

Le Duc de Savoie ne croyant pas pouvoir forcer son chemin en Savoie par la Maurienne, suivit peu de jours après le détachement qu'il avoit envoyé par la

Vanoise ; & ayant continué sa marche
1711. par Moutiers, il passa l'Arly auprès de Conflans, & se campa, la droite à Cheuron, & la gauche à l'Isere. Je repris alors mon ancien camp de Montmelian ; & au lieu d'un détachement de quinze cents hommes, que j'avois tenu auparavant dans les Bauges, j'y envoyai six bataillons & deux cents dragons. Je laissai quelques bataillons pour la conservation de ma communication avec le Galibier par la Maurienne.

L'armée des ennemis étoit composée de cinquante-quatre bataillons, & d'environ soixante escadrons ; la nôtre de quarante-quatre bataillons & vingt-quatre escadrons : j'entends ce qui étoit en deçà des montagnes dans le Duché de Savoie ; car je n'y comprends pas ce que les ennemis avoient laissé pour garder leur camp retranché près d'Exiles & des autres postes, non plus que ce que, par la même raison, nous avions laissé auprès de Briançon, de Queyras, &c.

Notre cavalerie qui, en se retirant de Conflans à Montmelian, avoit été suivie par quelques escadrons ennemis, & des Houssards, tomba en quelque désordre; mais à l'arrivée du sieur de Cilly, Lieutenant Général, lequel y accourut, tout cessa, & il y eut très-peu de perte. M. de Prades, Brigadier, se retira à Seissel, avec un régiment de Dragons, pour défendre le Rhône : je lui envoyai aussi un détachement d'infanterie. 1711.

Les ennemis ne pouvant me déposter de Montmelian qu'en se rendant maîtres des Bauges, & par là des hauteurs qui dominoient mon camp, détacherent le Général Sumjungen, qui s'avança d'abord au Chastelard : le sieur de Maulevrier, qui étoit posté à l'Abbaye d'Aillon, ne crut pas pouvoir s'y maintenir, & se retira devers mon camp; sur quoi les ennemis gagnerent le col & les bois de la Linde, d'où je ne pouvois plus les empêcher de venir à la Thuile, & sur les hauteurs de Mont-

1711. melian : ainſi ne pouvant avec prudence reſter plus long-temps dans mon camp, je me retirai le 21 Juillet au matin, & campai, le cul à des montagnes, ſur le bord de la plaine, depuis Chapareillan juſqu'à Saint-Bardaux à une demi-lieue de Chambery, d'où j'eus ſoin d'évacuer tout ce que nous y avions de magaſins.

Je reſtai un jour entier dans ce camp, pour faire voir aux ennemis que nous ne fuyions pas; & le 23 j'allai prendre le camp de Barraux, à une lieue & demie de Montmelian.

Je l'avois reconnu deux ans auparavant, dans l'intention de le prendre alors, ſi les ennemis s'étoient rendus maîtres des Bauges : ma droite étoit ſur des hauteurs auprès de l'Iſere, ma gauche à une chaîne de montagnes très-eſcarpées, au haut deſquelles cependant j'avois un poſte de deux cents hommes qu'il étoit impoſſible d'en chaſſer : j'avois avec moi trente-cinq bataillons, & quoique le poſte fût tout des plus excellens, je fis

travailler en diligence à de bons retranchemens, afin d'être en état de faire de gros détachemens s'il en étoit besoin. 1711

J'envoyai M. de Cilly, Lieutenant Général, avec ma cavalerie & huit cents hommes de pied derriere les Echelles, pour empêcher les ennemis de faire des courses du côté de Lyon : je mis le sieur Cadrieu, Maréchal de camp, auprès du château d'Entremont, avec quinze cents hommes de pied & quelques Dragons, pour que les Partis-bleus ne pussent se glisser dans le voisinage de Grenoble, & infester nos derrieres.

La position où j'étois, couvroit Barraux & Grenoble, & je conservois, par le moyen d'un pont que j'avois fait sur l'Isere à Pontchara, ma communication avec la Maurienne & Briançon. Pour cet effet, j'avois placé vis-à-vis de Montmelian quatre bataillons & un régiment de Dragons, afin d'observer les mouvemens des ennemis, & d'empêcher qu'ils ne pussent refaire le pont que j'avois dé-

truit en me retirant. Je mis deux
1711. taillons à Aiguebelle , où comm
l'entrée de la Maurienne : ils devc
tenir un détachement de cent hom
vis-à-vis de Fréterive , & avoir cc
nuellement des partis au dessus de C
flans , pour observer ce qui se passoi
les derrieres des ennemis. Comme l
n'étoit point encore guayable, je me
tentai d'ordonner des patrouilles , é
laissai trois bataillons pour la gard
Saint-Jean & de Valoire. J'avois
chemins bien accommodés pour me
ter diligemment de mon pont à Ai
belle , à Saint-Jean & à la Gra
moyennant quoi j'étois sûr de ne p
être surpris , ni devancé par les e
mis, à moins que tous les Comman
des troupes, qui faisoient ma chaîne
s'endormissent de concert.

Comme le camp de M. de Cilly
toit pas assez considérable pour ar
les ennemis s'ils y marchoient en fo
j'envoyai ordre que les Milices B

geoises de Lyon montassent de grosses gardes au pont de la ville sur le Rhône, en attendant que les vingt-cinq escadrons, qui avoient ordre de venir d'Alsace, y fussent arrivés. 1711.

L'armée ennemie parut le 28 dans la plaine vis-à-vis de nous, & se campa auprès du château des Marches, la droite près l'Abbaye de Miannes, & la gauche auprès de Francin, à un quart de lieu en deçà de Montmelian : comme ils étoient obligés de suivre l'Isere, le canon que nous avions placé à la Chavane, causa assez de mal à leurs colonnes. Les ennemis envoyerent prendre possession de Chambery, & toute la cavalerie s'y campa.

Au bout de quelques jours, mes retranchemens étant finis, je détachai dix bataillons de notre camp pour la Croix-d'Aiguebelle & Aiguebelle, afin de n'avoir aucune inquiétude pour la Maurienne, d'autant que les rivieres commençoient à devenir guayables.

1711. Le 8 du mois de Septembre, l'armée ennemie décampa du château des Marches, & reprit la route de Saint-Pierre-d'Albigny & de Conflans, pour regagner ensuite le Piémont par le même chemin qu'ils étoient venus. J'avois calculé que, vu notré position & celle des ennemis, je pourrois arriver sur Exilles plusieurs jours avant eux, & qu'étant une fois placé, j'en ferois le siege sans craindre que la place pût être secourue ; j'avois fait secrétement en conséquence toutes les dispositions ; & dès que je vis les ennemis en marche, sous prétexte de craindre pour ma ligne de la Maurienne, je poussai nombre de bataillons vers Aiguebelle & Saint-Jean. Voici mon arrangement.

Messieurs d'Asfeld & de Dillon devoient partir le 13 d'auprès de Briançon avec quatorze bataillons & un régiment de Dragons, & se trouver le 16 vis-à-vis du camp de Saint-Colomban de l'autre côté de la Doire. M. de

Broglie devoit partir en même temps de S. Martin-d'Arc, avec douze bataillons, remonter la Haute-Maurienne, gagner le petit Mont-Cenis, & s'emparer des Tétines & de la Touille, & se trouver, ledit jour 16, au dessous du camp de S. Colomban, donnant à connoître son arrivée par des fusées & des fumées. M. d'Asfeld devoit passer la Doire, au dessous de Chaumont, monter aux Ramals, & par-là attaquer M. de la Roque, en même temps que M. de Broglie attaqueroit par les hauteurs. 1711.

Il n'étoit pas naturel de croire que le Comte de la Roque voulût demeurer dans une si mauvaise situation, où il courroit risque d'être pris avec toutes ses troupes. Ainsi, indubitablement, il se seroit retiré devers Suze, & nous aurions fait le siege d'Exilles : mais la vivacité du Marquis de Broglie, ou plutôt le desir de faire tout, sans que d'autres y eussent part, fut cause que l'af-

faire échoua, dans le temps qu'elle
711. avoit, pour ainsi dire, réussi.

Broglie, au lieu de régler ses marches, selon que je lui avois marqué, & d'arriver le 16 à la Touille, y arriva le 15, à la pointe du jour : il reconnut les retranchemens des ennemis. Le 16, au matin, sans attendre de nouvelles de MM. d'Asfeld & Dillon, il attaqua la redoute des quatre Dents. Quelques Soldats & Officiers y entrerent ; mais, comme les ennemis n'étoient point attaqués par les Ramals, d'Asfeld ne pouvant encore être arrivé, ils jetterent toutes leurs troupes devers Broglie, & l'obligerent à cesser l'attaque, après lui avoir tué ou blessé cent soixante hommes : il se retira ensuite en Maurienne. S'il étoit resté jusqu'au lendemain, malgré son échec, tout réussissoit ; car M. d'Asfeld étoit arrivé le 16 au Puy de Pragelas, & s'étoit, dans l'instant, avancé au col d'Argueil, vis-à-vis d'Exilles. Il avoit même avancé un gros

détachement, pour reconnoître les ennemis, & faire les dispositions pour 1711
attaquer le lendemain. Le Comte de la Roque se voyant pressé par les manœuvres de M. d'Asfeld, & ne sachant pas la retraite du Marquis de Broglie, abandonna le 16, au soir, ses retranchemens, jetta son canon dans le ruisseau, fit entrer trois cents hommes dans Exilles, & se retira au delà du Ravin de Claret, près de Jaillon, afin d'y attendre les secours qui lui venoient de Savoie, ou du moins empêcher qu'on ne pût couper la communication entre lui & Suze. M. d'Asfeld n'ayant aucune nouvelle de Broglie, & sachant seulement, par le bruit des paysans, qu'il avoit attaqué, & avoit été repoussé, ne crut pas devoir passer la Doire avec ses quatorze bataillons, & se placer entre Exilles & Suze, crainte que le gros de l'armée des ennemis, qui revenoit à tire d'aîle, ne lui tombât sur le corps. Il resta donc au-dessus de Chaumont,

1711. juſqu'au 17, à cinq heures après midi; dans l'eſpérance qu'il apprendroit quelque choſe de M. de Broglie; mais voyant que le Comte de la Roque, mieux informé de la retraite de Broglie, & renforcé de cinq ou ſix bataillons, rentroit dans le camp de S. Colomban, il ſe retira au Puy de Pragelas, & enſuite au Cotte-Plane, appuyant ſa gauche à Oulx. Je le fis joindre par les troupes de M. de Broglie, & j'y arrivai moi-même, le 25 Septembre, avec le reſte de l'armée; de maniere que j'y avois cinquante bataillons, & dix-ſept eſcadrons: j'étendis ma droite dans la vallée de Pragelas.

Je peux dire que jamais projet n'avoit été mieux concerté, & n'auroit été plus glorieux pour les armes du Roi, puiſque, dans le temps que le Duc de Savoie avoit compté nous en impoſer par la ſupériorité de troupes, & même entamer la France, nous lui enlevions une Place, qui faiſoit la ſûreté de ſes

propres Etats au delà des Monts : nous aurions peut-être même pris Feneſtrelle. 1711.

J'avois laiſſé M. de Cilly en Savoie avec ſept bataillons, & le reſte de ma Cavalerie. Les ennemis acheverent le 26, de repaſſer le Petit S. Bernard ; & vers la fin du mois, le Corps de la Roque ſe trouva augmenté juſqu'à trente bataillons. Je reſtai dans ce camp juſqu'au 12 Octobre, que je remarchai à Sezanne ; d'où, le 14, je repaſſai le Mont Genevre, & allai camper au pont de Serviere, près Briançon.

Je renvoyai quelques troupes en Savoie, de celles qui y devoient hiverner ; & M. d'Asfeld prit auſſi la route de la vallée de Barcelonette, avec celles qui étoient deſtinées pour la Provence. Il marcha aux barricades, au delà du col de l'Argentiere. Les ennemis, à ſon approche, les abandonnerent, & ſe retirerent auprès de la planche, où ils avoient des retranchemens gardés par deux bataillons, & nombre de bar-

bets. M. d'Asfeld les y fit attaquer ; &
1711. & après un combat d'une heure & demie, il les en chassa, & les poursuivit jusqu'auprès de Démont. Il amena ensuite de la vallée de Sture nombre d'ôtages pour la contribution, & reprit par la vallée de Barcelonette le chemin de Provence.

Le sieur le Guerchois, Maréchal de camp, étoit entré en même temps dans la vallée de Mayre, avoit forcé des retranchemens gardés par un bataillon & des paysans, & avoit pareillement ramené des ôtages. Le sieur de Cilly, Lieutenant Général, devoit entrer dans la vallée d'Aoust, avec seize bataillons, & la cavalerie ; mais il tomba une si prodigieuse quantité de neiges, qu'il fut obligé de mettre ses troupes en quartiers, sans rien entreprendre. A la fin du mois d'Octobre, je séparai totalement l'armée, & arrivai à la Cour au commencement de Novembre.

Je ne puis omettre une aventure très-

extraordinaire, qui arriva à Lyon, vers le mois de Septembre : l'on avoit coutume de ſonner une cloche, pour avertir ceux qui étoient de l'autre côté du pont du Rhône, que l'on alloit fermer les portes. Plus de trente mille perſonnes étoient à ſe promener : le Sergent, qui gardoit la porte, ſonna la cloche une heure plutôt que de coutume, ſur quoi tout le monde s'empreſſa de rentrer : le Sergent, qui avoit ſes vues, tint la barriere fermée, pour attraper quelque argent ; de maniere que la foule s'augmentant, ceux qui étoient les plus près de la barriere, furent tellement preſſés, qu'il y en eut plus de mille d'étouffés, ou griévement bleſſés. Un caroſſe & des chevaux, qui s'y trouverent, furent écraſés : en un mot, ce fut une choſe affreuſe que de voir les monceaux de corps entaſſés les uns ſur les autres, & cela dans un inſtant. Le Sergent fut arrêté, on lui fit ſon procès, & il fut rompu vif.

1711.

Au mois de Février, mourut Ma-
1712. dame la Dauphine; huit jours après, le Dauphin son mari; & au bout de trois semaines, le nouveau petit Dauphin mourut aussi. Ils furent tous trois inhumés ensemble à S. Denis. La perte de Monseigneur le Dauphin fut très-sensible à la France; car elle envisageoit son regne futur, comme devant être, sinon la fin, du moins l'adoucissement de ses miseres. Il est certain que jamais Prince ne joignit ensemble plus de religion, & plus d'esprit; il sembloit que la nature avoit pris plaisir à le dédommager par-là d'avoir si mal partagé son corps, qui étoit difforme. Il étoit d'un tempérament très-colere; mais il étoit tellement venu à bout de se surmonter, qu'il n'en paroissoit plus rien au dehors: il étoit fort enclin aux plaisirs; mais sa piété lui défendit toujours les illicites, & le porta à s'abstenir souvent des plus permis. Quoiqu'il aimât fort sa femme, elle ne le put jamais déranger de ses

heures de prieres & de lecture : sa charité étoit telle, qu'il se refusoit mille 1712.
commodités pour donner aux pauvres. Il poussa si loin le pardon des injures, & l'amour du prochain, qu'il risqua sa propre réputation, plutôt que de parler contre des calomniateurs, & même de laisser paroître aucun mécontentement contre eux. Je l'ai vu recevoir ces personnes avec autant de politesse & d'amitié, que s'ils ne s'étoient jamais écartés des regles de la vérité, & du respect qu'ils lui devoient. Quoique j'eusse l'honneur de sa confiance, il ne s'est jamais permis de me parler de leur mauvaise conduite, tant il étoit en garde contre tout ce qui pouvoit blesser la charité chrétienne : en un mot, il faisoit à Dieu un sacrifice continuel de toutes les traverses & mortifications qu'il essuyoit. Il avoit un très-bon sens & une grande pénétration, aimoit fort la lecture, & la conversation des gens de mérite & instruits. En cela, il avoit en vue de

se rendre capable de bien gouve
1712. pour faire le bonheur de ses peu
lorsqu'il seroit sur le Trône : m
Divine Providence, soit pour ré
penser ce Héros chrétien, ou pour
priver d'un Prince dont nous n'
pas dignes, le fit passer de cette vie
telle à une éternité bienheureuse
la fleur de son âge, n'ayant que
ans lorsqu'il mourut.

L'âge avancé de Louis XIV, & l'
me enfance du Dauphin, qui n'avo
deux ans, furent cause que beauco
personnes presserent fort le Roi de
un testament, & de nommer une
gence, afin d'éviter les troubles qui
cela, pourroient arriver. Le Roi en
à M. de Harlay, qui avoit été Pr
Président du Parlement de Paris, ho
d'une sagesse & d'une probité
guées, & qui s'étoit démis volon
ment. Il eut ordre de travailler
projet, qui pût être le plus conf
aux Loix du Royaume, & au bi

l'Etat. M. de Harlay, étant très-valétudinaire, se servit de son fils, Conseiller d'Etat, pour rédiger par écrit toutes les pensées qui lui venoient. Celui-ci, qui avoit de l'esprit & beaucoup d'imagination, mais peu de solidité, établit pour principe fondamental, que le Roi d'Espagne, oncle du jeune Dauphin, devoit être son Tuteur, & Régent du Royaume; mais, comme S. M. C. ne pouvoit s'absenter de ses propres Etats, il nommoit le Cardinal Deljudicé, pour gouverner la France en son nom, & sous son autorité. Il porta au Roi ce projet de la part de son pere; mais on le trouva si extraordinaire, qu'à la seule lecture il fut mis de côté. M. de Harlay le fils ne laissa pourtant pas de s'imaginer que le Roi pourroit s'y conformer; & afin de s'en faire un mérite auprès du Roi d'Espagne, il s'en ouvrit au Cardinal Deljudicé, lorsqu'en 1714 il vint en France de la part de S. M. C. Le Roi le sut, & pensa l'envoyer à la

1712.

Bastille. Le Duc d'Orléans en fut
1712. informé ; mais il ne lui en a témo
d'autre ressentiment, que de ne li
donner de l'emploi dans le Minist

Je retournai dans le mois de
reprendre le commandement de
mée du Dauphiné : je commença
visiter la Savoie, & m'approchai de
neve avec quelques troupes, pour
ner jalousie au canton de Berne
par-là, tâcher de le rendre plus
table envers les autres cantons,
lesquels il n'étoit pas d'accord. En
je me rendis à Briançon. Comm
Traité de paix qu'on négocioit en
gleterre, étoit fort avancé, le Du
Savoie n'avoit point fait cette camp
de projets contre nous ; au contr
de crainte des Allemands, il avoi
la plupart de ses troupes en garn
ainsi je crus qu'il convenoit de se
ter avec l'armée de l'autre côté du
Genevre, tant pour vivre aux d
du pays, que l'on devoit céder

Prince, que pour épargner le nôtre. Je m'ébranlai le 11 Juillet, pour passer les Alpes; & le 12, je me campai au Sault d'Oulx, avec quarante-un bataillons & neuf escadrons de Dragons, appuyant ma droite au Duc dans la vallée de Pragelas, & ma gauche à Oulx. Les ennemis mirent dans les retranchemens de S. Colomban dix-huit bataillons, cinq auprès de Fenestrelle, & le reste de leur armée fut répandu depuis Exilles, jusqu'à Suze. Nous restâmes dans cette position, jusqu'au 6 de Septembre, que nous remarchâmes à Sezanne, & le lendemain au Pont de Cervieres. 1712.

J'aurois pu trouver à Oulx de la subsistance encore plus long-temps; mais j'avois projetté de faire, par un autre côté, une course dans la plaine de Piémont; & j'avois deux motifs en cela: l'un étoit, qu'en cas que les ennemis se déplaçassent d'auprès d'Exilles, pour courir après moi, je pourrois facilement, par une marche forcée, me retrouver

1712. en deux jours à portée d'investir cette Place ; l'autre, qu'au pis aller, si les ennemis ne faisoient point de mouvement, je leverois des contributions, & ferois voir au Roi la facilité qu'il y avoit de percer au delà des Alpes.

Le même jour que j'arrivai à Briançon, vingt escadrons y arriverent pareillement, au grand étonnement de notre Infanterie & des gens du pays, qui n'avoient jamais vu de camp de Cavalerie.

Je me mis en marche le 8 Septembre, & passai par les cols des Ayes & d'Issoire, dans la vallée de Queyras, d'où je détachai MM. d'Arenes & de Cilly, Lieutenans Généraux, avec ma Cavalerie, & dix bataillons. Le sieur de Cadrieu, Maréchal de camp, qui marchoit devant avec cent Dragons, vingt-cinq compagnies de Grenadiers & autant de Piquets, descendit par le col de Lagnel, dans la vallée de S. Pierre, chassa quelques détachemens ennemis,

qui défendoient les retranchemens, & campa à S. Pierre. MM. d'Arennes & 1712. de Cilly s'y avancerent : le premier y resta avec les bataillons, & le dernier marcha avec la Cavalerie & le détachement de M. de Cadrieu. Il laissa son Infanterie à Venasco, sur le bord de la plaine de Piémont, où il entra avec la Cavalerie : il trouva deux régimens de Cavalerie des ennemis, qu'il chargea, & fit quelques prisonniers ; mais le gros de la Cavalerie ennemie s'étant mis en marche de ces côtés-là, il ne jugea pas à propos de poursuivre plus loin que Villa-noveta, & se contenta d'envoyer force partis dans les bourgs & villages à la ronde, afin de prendre des ôtages pour la contribution : ils en ramenerent beaucoup, & nous en tirâmes cinquante mille écus. Dans l'action qu'il eut, nous eûmes une quarantaine de Cavaliers de tués, & vingt de blessés. La perte des ennemis étoit plus grande.

Je m'étois avancé avec le gros de

l'Infanterie à la Chana, auprès du Château-Dauphin, & M. d'Asfeld avoit en
1712. même temps marché par le col de l'Argentiere, forcé les barricades & mis Démont à l'obéissance; &, ayant débouché dans la plaine de Coni, il y avoit ramassé beaucoup d'ôtages, & étoit revenu ensuite dans la vallée de Barcelonette.

M. de Cilly, après être revenu à Venasco, envoya un gros détachement dans la vallée de Mayre, qui en ramena nombre d'ôtages. Un autre détachement descendit dans la vallée du Pô, & y mit tout à contribution jusqu'à Barges.

Etant de retour au pont de Servieres, je fis partir dix bataillons pour le Roussillon, où ils devoient être aux ordres du Comte de Fiennes. La campagne finit vers les derniers jours d'Octobre; & ayant séparé l'armée, je retournai à Grenoble, & de-là à la Cour.

Pendant cet été, les affaires en Flandre changerent totalement de face : au

commencement de la campagne, le Prince Eugene y avoit attaqué le Quesnoy. 1712.

Pendant ce siege, Mylord Bolingbroke étant venu en France, pour finir le Traité de paix, & ayant tout réglé, la Reine d'Angleterre envoya ordre au Duc d'Ormond, son Général, de cesser tout acte d'hostilité. Ainsi, après la prise du Quesnoy, il déclara au Prince Eugene les ordres qu'il avoit de la Reine, & qu'il alloit faire publier l'armistice. Le reste des Généraux, aussi bien que celui de l'Empereur, ne voulurent pas l'accepter : ainsi Ormond se retira avec ses troupes à Gand, & envoya, selon l'article préliminaire, quelques bataillons prendre possession de Dunkerque. De toutes les troupes étrangeres, payées par la Reine, il n'y eut que celles de Holstein qui le suivirent : le reste refusa de lui obéir.

Le Prince Eugene, pour montrer aux Alliés qu'il étoit en état de pousser les

conquêtes, malgré l'abandon des An-
1712. glois, s'avança à Landrecy, qu'il assiégea. Le Maréchal de Villars eut ordre de tâcher de secourir la place : l'opération n'étoit pas facile ; mais, heureusement, sur ce qu'il s'étoit approché de la Sambre, les ennemis en firent de même avec toutes leurs troupes, laissant seulement à Denain, sur l'Escaut, dix-huit bataillons & quelques escadrons, pour conserver ce poste nécessaire pour la sûreté de leurs convois ; car tout leur venoit de Douay & de Tournay. Le Maréchal de Villars fit la nuit une contre-marche, & se porta diligemment sur l'Escaut, y fit jetter des ponts, passa cette riviere, & attaqua le corps campé à Denain, qu'il défit totalement. Le Prince Eugene venoit au secours; mais l'affaire se trouva finie avant qu'il pût arriver. Il voulut, de désespoir, faire attaquer les ponts de l'Escaut, auprès de Denain : il y perdit plus de mille hommes, & cela très-

inutilement; car, quand on lui auroit
abandonné les ponts, il n'en auroit pas 1712.
plus osé passer l'Escaut devant l'armée
du Roi. Le Prince Eugene, malgré
cet échec, vouloit continuer son siege;
mais les Députés des Etats généraux
l'obligerent de le lever, & de se retirer
à Mons. Le Maréchal de Villars prit
Douay, & ensuite Bouchain & le
Quesnoy; ce qui détermina les Hollandois à ne plus refuser la paix que la
France proposoit, & que la Reine d'Angleterre approuvoit.

Après être revenu à la Cour, j'eus ordre d'en repartir dès le mois de Novembre. Le Comte de Fiennes, ayant marché avec six mille hommes pour secourir Gironne, que les ennemis tenoient bloqué, les trouva si bien postés à la Côte-Rouge, & de plus si supérieurs en nombre, qu'il se crut trop heureux de pouvoir regagner le Roussillon sans échec. Sur cela, le Roi craignant que, faute de vivres, Gironne ne se perdît,

1712. résolut de m'y envoyer avec une armée suffisante pour réussir. Je me rendis à Perpignan le 10 Décembre, après m'être arrêté quelques jours à Montpellier pour concerter avec M. de Basville les secours dont j'avois besoin pour mon expédition, & qu'il me fournit. Les troupes qui devoient composer mon armée, venant d'Allemagne, du Dauphiné & de Provence, ne purent arriver que le 23 & le 26. Je campai en front de bandiere au Boulou, avec trente-quatre bataillons, quarante-un escadrons & trente pieces de canon. La subsistance pour les hommes & pour les bêtes étoit très-difficile, attendu la saison & qu'il nous falloit traverser quinze mortelles lieues de pays ennemi & difficile. Nous avions rassemblé une espece de flotte qui devoit nous côtoyer, afin de nous fournir ce dont nous avions besoin; mais l'on n'est jamais sûr de rien, quand on dépend des vents.

Le 28 nous marchâmes du Boulou,

& passâmes les Pyrénées : nous allâmes camper à la Jonquieres, premier village de Catalogne. Le 29, nous marchâmes à Figuieres, où nous mîmes la droite & la gauche à Alfar : nous séjournâmes le 30, afin de faire venir de Roses, du pain & de l'avoine. Le 31, nous passâmes la Fluvia, & nous campâmes à Armantera. 1712.

Le Comte de Staremberg, ayant appris que je venois au secours de Gironne, avoit fait marcher au blocus la plupart des troupes qui étoient en Catalogne, & s'y étoit rendu lui-même : il avoit trente-six bataillons & trente sept escadrons.

Je remarchai le 2 Janvier d'Armantera, & allai camper à Vergès sur le Ter, 1713. à trois lieues du camp des ennemis, & à quatre de Gironne. Dès le soir, je fis faire trois décharges de mon artillerie, afin de faire savoir mon arrivée au Marquis de Brancas qui y commandoit. Comme je savois que le poste de la Côte-Rouge, qu'occupoient les ennemis, étoit

encore meilleur par la nature du terrein,
1713. que par les retranchemens qu'ils y avoient faits, je crus qu'ils ne falloit pas songer à les attaquer par là, quoique ce fût le plus commode pour y arriver, étant le grand chemin qui va en deçà du Ter à Gironne : si l'on vouloit se rejetter sur la droite, l'on tomboit dans de grandes montagnes, où les ennemis auroient pu nous chicaner plus long-temps que nous n'aurions eu de vivres ; ainsi je me déterminai à marcher au secours de la place par l'autre côté du Ter. Comme il falloit pour cela avoir quatre jours de pain, attendu que le tour étoit grand à cause des montagnes, je résolus d'attendre mon biscuit, qui devoit venir débarquer à l'Escale ; & cependant je feignis de n'avoir d'autres vues que d'attaquer la Côte-Rouge.

En arrivant au camp de Vergés, je fis passer le Ter à un détachement de six cents chevaux, afin d'éloigner les Miclets & quelques troupes de cava-

lerie qui y paroiſſoient, & j'avançai
pareillement du côté de l'armée ennemie 1713.
un détachement pour avoir des nouvelles.

Le Comte de Staremberg ſe doutant bien que je prendrois le parti de paſſer le Ter, & craignant qu'en ce cas ſa retraite ne pût ſe faire ſans riſque, décampa à l'entrée de la nuit, & quittant la Côte-Rouge, repaſſa le pont Mayor, d'où, avant le jour, il prit le chemin d'Oſtalric, abandonnant quelques pieces de canon & des munitions de guerre & de bouche. Je ne fus informé que le matin aſſez tard de cette marche; j'envoyai auſſi-tôt M. de Cilly, Lieutenant Général, avec deux brigades d'infanterie & tous mes Dragons, pour occuper la Côte-Rouge & établir une communication avec Gironne: je m'étendis enſuite ſur une ligne depuis Vergés, en remontant le Ter, & reſtai en cette ſituation jusqu'à ce que j'euſſe totalement ravitaillé la place, où il ne reſtoit

1713. plus aucune sorte de vivres; j'en changeai aussi la garnison, qui paroissoit plus morte que vive.

Nous travaillâmes tant, que le 21 Janvier l'approvisionnement de Gironne fut fini; après quoi je décampai de Vergés, & me retirai à Figuieres, où je laissai le Comte de Fiennes avec une vingtaine de bataillons & autant d'escadrons, afin de prendre des quartiers en Lampourdan. Je renvoyai le reste des troupes dans les différentes Provinces, d'où elles étoient venues, & puis je m'en retournai à la Cour, où j'arrivai le 5 Février 1713.

M. Voysin m'avoit proposé de raser Gironne après l'avoir secouru, sous prétexte d'épargner la dépense d'une garnison; mais en effet c'étoit pour ôter aux Espagnols une place de plus sur notre frontiere; je lui dis que je ne le pouvois exécuter sans un ordre exprès de la main du Roi. Quand j'en parlai à Sa Majesté, je vis qu'Elle le souhaitoit

aussi; mais l'ordre que je demandois
lui repugnoit, & je ne crus pas devoir 1713.
m'exposer à l'indignation de S. M. C. sans avoir mon excuse en bonne forme; ainsi l'on ne m'en parla plus.

A mon arrivée, je trouvai que les articles de paix étoient sur le point d'être réglés, & que l'on cédoit au Duc de Savoie toutes les vallées au-delà du Mont-Genevre, comme si elles n'étoient d'aucune valeur; je les connoissois trop bien pour ne pas me croire obligé de représenter au Roi, qu'il ne convenoit pas d'abandonner un si grand & si bon pays, sans tâcher au moins d'avoir quelque espece d'équivalent. Je conseillai donc de demander la vallée de Barcelonnette, qui nous étoit un grand avantage pour la facilité de nos navettes sur cette frontiere, & pour défendre l'entrée de la Provence & du Dauphiné. Le Roi & les Ministres n'avoient nulle envie de faire la proposition, de crainte que cela ne retardât la conclusion de

1713. la paix; mais enfin j'insistai si fort qu'on y consentit. Le Duc de Savoie, qui, de son côté, craignoit que s'il faisoit le difficile, les autres Alliés ne signassent sans lui, & qui de plus ne connoissoit pas l'importance de ce qu'on lui demandoit, ne fit aucune difficulté; & de cette maniere, la France, en perdant Exilles & Fenestrelle, a gagné une vallée très-abondante & composée de douze Communautés.

Enfin, le 11 Avril la paix fut signée à Utrecht, entre la France, l'Espagne, l'Angleterre, la Hollande, la Savoie, le Portugal & la Prusse; Mais l'Empereur & l'Empire n'y entrerent pas. La Cour de Vienne a toujours eu la coutume de ne pas vouloir accéder aux différents traités en même temps que les autres Couronnes, croyant par-là montrer la supériorité de sa grandeur & de sa puissance, quoique dans le fond elle ne puisse jamais soutenir long-temps seule la guerre.

Il n'y eut donc plus de guerre que sur le Rhin, où le Maréchal de Villars commanda à la place du Maréchal d'Harcourt, qui avoit eu une attaque d'apoplexie. D'abord il fit le siege de Landau, & puis celui de Fribourg, sans que le Prince Eugene, qui étoit de beaucoup inférieur en nombre, & qui se tenoit dos & couvert derriere les lignes d'Etlinguen, donnât le moindre signe de vie. L'armée du Roi étoit de deux cents bataillons & de trois cents escadrons. Sur la fin de la campagne, les deux Généraux eurent des conférences, & puis le congrès se tint l'hiver à Rastat, où la paix fut signée. 1713

J'avois cédé au mois de Mai mon régiment d'infanterie à mon fils aîné, afin qu'il pût servir la campagne avec plus d'agrément; il en avoit déja fait deux avec moi.

L'Angleterre & la Hollande avoient fait un traité particulier pour l'évacuation de la Catalogne, signé le 14 Mars 1713,

& les Plénipotentiaires de l'Empereur
1713. l'avoient ensuite signé. Il y étoit porté que les Alliés retireroient toutes leurs troupes de cette Province, & la remettroient entre les mains du Roi d'Espagne, Philippe V. En effet le Comte de Staremberg remit Tarragone & Ostalric, & au mois de Décembre 1713 s'embarqua à Barcelonne avec toutes ses troupes. Les peuples de cette ville, malgré les conseils de Staremberg & du Cardinal de Sala, leur Evêque, ne voulurent jamais se soumettre à S. M. C. à moins que préalablement on ne leur promît de leur conserver tous leurs privileges. Ils résolurent donc de se défendre, & ordonnerent au Gouverneur de Cardonne, qui étoit Catalan, de ne point livrer cette place aux Espagnols, malgré l'ordre qu'en avoit donné Staremberg.

Par les termes du traité, Staremberg étoit non-seulement obligé d'évacuer, mais aussi de livrer à S. M. C. toutes les places de Catalogne, & de ne se

ɜrver que Barcelone ou Tarragone
ɪn choix, lesquelles même en s'em- 1713.
ʒuant il devoit aussi livrer. A la
ité le sieur de Grimaldi, Lieutenant-
néral Espagnol, ayant été envoyé vers
remberg, pour concerter l'exécution
traité, en fit une espece de nou-
ɪu, dans lequel il omit le terme de
rer; ce qui servit de prétexte à Starem-
rg, pour ne pas obliger les Barce-
ɔis à ouvrir leurs portes, ainsi qu'il
ɪroit dû selon le traité signé en
ɔllande.

A mesure que les Impériaux se reti-
ent, le Duc de Popoly s'avança en
talogne, & fit sommer Barcelone
se soumettre; mais les habitans ne
ɪlant rien écouter, l'armée de S. M. C.
vança auprès de la ville pour la blo-
er, en attendant que l'on pût avoir
ttirail néceſſaire pour le siege. L'Es-
gne en étoit dépourvue; ainsi le Roi
donna qu'on fournît à S. M. C. de
s places & magasins tout ce qu'Elle

demanderoit, & envoya le ſieur Duc
1713. Lieutenant Général de Marine,
deux vaiſſeaux de ligne pour com
der la flotte Eſpagnole, deſtinée
bloquer Barcelone par mer.

Au commencement de cette
1714. mourut la Reine d'Eſpagne; ſur
le Roi réſolut de m'envoyer à
drid, ſous prétexte d'un complin
mais en effet pour déterminer
Cour à ne plus différer de ſign
paix avec la Hollande. Il s'agiſſoit
Principauté en Flandre, que le
d'Eſpagne vouloit abſolument do
la Princeſſe des Urſins. Les Angl
les Hollandois, que cela ne reg
pas, y avoient conſenti; mais l'E
reur, à qui la ſouveraineté des Pa
étoit cédée, ne voulut jamais en e
dre parler. Toutefois les Hollan
qui ſe trouvoient alors maîtres
Flandre, offroient de la mettre en
ſeſſion de cette petite Principauté;
cela ne ſatisfit pas le Roi d'Eſp

qui vouloit que, par le traité de paix, ils s'engageassent à l'y maintenir; ce que 1714. les Etats Généraux refuserent : sur quoi S. M. C. donna ordre à ses Plénipotentiaires de ne pas signer la paix avec eux, qu'à cette condition. Les Hollandois sommerent le Roi de la parole qu'il leur avoit donnée: savoir; que le Roi son petit-fils feroit la paix avec eux aux conditions déjà réglées, dont la garantie de la Principauté pour la Princesse des Ursins n'avoit jamais été un article. Voilà donc le principal motif de mon voyage à Madrid. J'avois de plus ordre, en cas que le Roi d'Espagne signât la paix, de concerter avec lui les moyens de réduire Barcelone, & d'offrir une armée Françoise, à condition toutefois qu'elle seroit commandée par un Général du Roi.

Avant que de me faire partir, on jugea à propos d'envoyer un courier en Espagne. La surprise fut grande, quand par le retour on apprit que S. M. C.

1714. prioit ſon grand-pere de ne me point envoyer à Madrid, mais de me faire aller en droiture à l'armée devant Barcelone ; cette expédition lui étant plus néceſſaire qu'un compliment de condoléance. Les Ambaſſadeurs de Hollande firent en même temps de très-vives plaintes, ſur ce que S. M. C. les jouoit, & inſiſterent toujours ſur les engagemens que le Roi avoit pris avec eux ; ſur quoi, non-ſeulement le Roi m'ordonna de ne point partir, mais écrivit au Roi d'Eſpagne, qu'il ne donneroit, ni troupes, ni vaiſſeaux, ni aucuns ſecours pour le ſiege de Barcelone, juſqu'à ce qu'il eût ſigné la paix avec la Hollande.

Trois mois s'écoulerent ſans réponſe de Madrid. Orry qui gouvernoit l'Eſpagne ſous la Princeſſe des Urſins, alla au camp devant Barcelone, afin de voir s'il étoit poſſible de faire ce ſiege ſans le ſecours de la France, & en même temps le Cardinal Deljudicé fut envoyé à Paris, pour veiller à tout ce

passeroit, & tâcher d'empêcher
i de prendre des mesures con- 1714.
aux vues de S. M. C. Mais enfin
l'ayant point trouvé praticable de
sans les secours de la France,
d'Espagne, au mois de Juin,
par un courier au Roi, pour con-
à tout ce qu'il voudroit, & lui
les ordres nécessaires pour les
otentiaires Espagnols à Utrecht :
ssa en même temps le Roi de
re partir au plutôt; ainsi j'eus
de me rendre à Barcelone, &
t mettre en marche les troupes
ises destinées pour cette expé-

partis donc le 22 Juin, & en
à Narbonne, je reçus un courier
M. C. avec la patente de Géné-
ne, & une instruction sur la ma-
dont je devois me conduire à

chée, je ne m'engageasse qu'à de bons
1714. offices de ma part, auprès de leur Prince, pour avoir la vie sauve; mais si une fois j'avois commencé les travaux & les batteries, il m'étoit absolument défendu de les recevoir autrement qu'à discrétion. Cet ordre me parut si extraordinaire, si peu chrétien, & si contraire même aux intérêts de S. M. C. que je dépêchai sur le champ au Roi, son grand-pere, pour savoir ses intentions; j'en eus pour réponse, la liberté de faire ce que je jugerois à propos. J'écrivis aussi à Madrid, pour représenter mes raisons; mais tout ce que je pus en obtenir, fut de promettre mes bons offices après l'ouverture de la tranchée, & le canon en batterie. Je ne fus nullement surpris de ces sentimens de la Cour de Madrid; car depuis l'avénement du Roi Philippe V à la couronne, elle avoit toujours suivi des maximes de hauteur, & par-là s'étoit souvent trouvée à deux doigts du precipice, par les mécontentemens que cela

ceux qui s'étoient révoltés devoient
passés au fil de l'épée; tous ceux
e prenoient pas parti contre son
pétiteur, devoient être traités en
nis, & ceux qui l'assistoient, n'é-
censés que d'avoir fait leur devoir,
que S. M. C. leur en dût tenir le
lre compte. Si les Ministres & les
raux du Roi d'Espagne avoient tenu
ngage plus moderé, ainsi qu'il
oit que la prudence le demandât,
lone auroit capitulé d'abord après
part des Impériaux; mais comme
id & le Duc de Popoly ne par-
publiquement que de sac & de
, les peuples devinrent furieux &
tés, à la vérité Popoly avoit

lorsque l'Archiduc prit la ville en

1714. J'arrivai au camp devant Ba
le 7 Juillet : le Duc de Popo
remit le commandement, & par
jours après pour s'en retourner
drid.

Orry étoit à l'armée, & c'étc
priere que le Roi avoit exigé de S
qu'il y seroit : incertain si les états
m'avoit envoyés des préparatifs
ses pour le siege, étoient confor
vérité, je voulois qu'Orry y fû
sent, sachant bien que le ten
près de moi, il n'omettroit rie
me faire fournir ce dont je p
avoir besoin. Mais après avoir r
que nous avions de tout en abon
& qu'il n'y avoit uniquement q
gent qui pourroit nous manque
cas d'un long siege, je consen
départ d'Orry pour Madrid, d
qu'il n'y avoit que lui en Espag
pût trouver les fonds nécessaires.

Quelques jours avant de par

voit proposé de rester au service du 1714.
d'Espagne, après la prise de Bar-
ne : il m'assûroit que S. M. C.
donneroit le commandement géné-
de toutes ses armées; que je serois
plus son Vicaire-général dans la Cou-
ne d'Arragon, & que j'aurois des
ointemens & pensions convenables.
ejettai absolument la proposition;
parce qu'étant devenu François, &
icier de la Couronne, il ne me con-
oit pas d'admettre une telle pensée;
e regardois tout établissement en
igne, comme chose fort en l'air,
ujet continuellement aux caprices
e Cour de tout temps orageuse. Il
aissa pas que de me presser encore,
ne dit que la proposition en seroit
au Roi par S. M. C. sans me com-
re en rien. Je le refusai net, l'assû-
qu'après les obligations que j'avois
Roi son grand-pere, je ne le quit-
is jamais, à moins qu'il ne me
sât de son service.

1714. L'armée étoit composée de cinquante bataillons François & de vingt Espagnols, & de cinquante-un escadrons : nous avions de plus quinze bataillons en Lampourdan ou à Gìrone, & huit escadrons pour contenir le pays ; environ la valeur de quinze autres bataillons & de trente escadrons, répandus du côté de Tarragone, d'Ygualada & de la plaine de Vic, pour contenir les Miquelets.

La garnison de Barcelone étoit de seize mille hommes partagés en plusieurs régimens, tant d'étrangers que de Miquelets, & de la Députation.

Je trouvai dans notre parc d'artillerie quatre-vingt-sept pieces de gros canon, dont vingt de trente-six & trente-trois mortiers : plus de quinze cents milliers de poudre, & tout en profusion de ce que l'on peut imaginer pour un siege ; ainsi il ne fut plus question que de voir par où nous attaquerions la place. Le côté du Montjouy auroit été

très-difficile, par rapport au canon que
les ennemis auroient pu établir à mi- 1714.
côte, pour enfiler nos tranchées, & les
battre à revers, outre que, par-là, le
glacis de la ville cachoit les bastions,
& que le fossé y est très-profond.

Le front, qui regardoit les Capucins,
étoit non-seulement de cinq bastions;
mais faisoit encore des angles rentrans;
& nous aurions eu de la peine à avancer sous un si gros feu.

Je me déterminai donc au côté de la Marine, qui regarde le Besos, attendu que le front n'étoit que de trois bastions, dont les courtines élevées donnoient beaucoup de prise au canon, & que le fossé n'avoit que six pieds de profondeur. Les approches en étoient beaucoup plus faciles, par rapport à de petites buttes, derriere lesquelles l'on pouvoit mettre plusieurs bataillons à couvert : de plus, notre parc d'artillerie se trouvoit tout à portée; au lieu que, par-tout ailleurs, il nous auroit fallu

un temps infini, pour en tranſporter
1714. tout l'attirail. A la vérité, le terrein étoit fort bas, &, en cas de pluie, il y auroit eu force boue; mais la ſaiſon faiſoit eſpérer un temps ſec.

Le 12 Juillet, nous fîmes l'ouverture de la tranchée, avec dix bataillons, dix compagnies de Grenadiers d'augmentation, & trois cents chevaux. La nuit étoit ſi courte, qu'on ne put étendre la parallele auſſi loin qu'on avoit réſolu, de maniere que la gauche ne put être appuyée à la mer, ſelon ce qu'on avoit projetté.

Le lendemain, à une heure après midi, les Rebelles firent de ce côté-là une ſortie de quatre mille hommes de pied, & de trois cents chevaux. Leur Cavalerie coula le long de la mer, juſqu'en arriere de notre parallele, & tua quelques Travailleurs : leur Infanterie s'avança auſſi juſques ſur le boyau; mais nos Grenadiers & nos Piquets y étant accourus, les repouſſerent vivement. Nos

; cents chevaux s'avancerent en même
ps à toutes jambes, chargerent les 1714.
:mis, leur tuerent soixante Cava-
sur la place, prirent un Lieutenant-
onel, & les poursuivirent jusqu'aux
sades du chemin couvert. Environ
nille Rebelles sortirent en même
os du chemin couvert, & marche-
en bataille à notre parallele; mais
dix bataillons s'étant ébranlés de der-
: le rideau, les obligerent, dans
tant, de rentrer dans la place, avec
grosse perte de leur côté. Nous
mes dans cette action, qui fut lon-
& vive, qu'une cinquantaine de
lats tués ou blessés. Le mauvais suc-
de cette sortie rebuta la garnison,
n'en fit plus de considérable le reste
siege.
'avois oublié de dire, que le 8 nous
es au large une flotte de cinquante
es; sur quoi le sieur de Bellefon-
:, Lieutenant Général, qui, depuis
ıaladie du sieur Ducasse, comman-

doit notre armée navale, mit à la voile
1714. pour aller à sa rencontre. La nuit survint avant qu'il pût la joindre; & le lendemain, cette flotte tâcha de percer dans Barcelone. Le sieur de Bellefontaine prit une vingtaine de bâtimens, & une frégate; mais trente bâtimens, & trois frégates entrerent dans le port: ils étoient chargés de vivres, & venoient de Mayorque.

Le 25 Juillet, nos batteries commencerent à faire feu: il y avoit quatre-vingt pieces de canon; elles tirerent sur les bastions de Porteneuve, de Sainte-Claire & du Levant. Le 30, on fit le logement du chemin couvert avec fort peu de perte, attendu que les tranchées n'en étoient qu'à dix toises des angles saillans, & qu'il n'y avoit dedans aucunes traverses. Le lendemain, les ennemis voulurent essayer d'en rechasser nos troupes; mais ils furent repoussés avec perte.

Le Marquis Delpoal, homme de cœur

dition, Catalan, qui se trouvoit dans les montagnes, à la tête des Miquelets, 1714.
résolut de tenter le secours de la place. Pour cet effet, il assembla, du côté du Haut-Lauzanes, neuf à dix mille hommes. Je me contentai de renforcer les sieurs de Bracamonté, de Montemar & de Gonzales, qui se tenoient dans la plaine de Vic, avec ordre, dès qu'ils y trouveroient jour, d'attaquer les Rebelles.

Le 12 Août, y ayant breche au bastion de Sainte-Claire, & la mine sous l'angle flanqué du bastion de Porte-neuve étant prête, je fis attaquer les deux susdits bastions. Nos gens y entrerent d'abord sans résistance, & travaillerent au logement; mais, au bout d'une demi-heure, les ennemis y revinrent, & nous en chasserent. Nous n'y eûmes pourtant qu'environ cent cinquante hommes de tués, ou de blessés.

Le 13, à huit heures du soir, je fis rattaquer le bastion de Sainte-Claire;

nos gens y entrerent, & s'y logerent; 1714. quoiqu'avec beaucoup de perte & de peine, à cause de la supériorité du rempart intérieur qui en fermoit la gorge. Le lendemain, à midi, après que la tranchée eut été relevée, les assiégés ressortirent, & rechasserent nos troupes du bastion : nous eûmes dans cette affaire près de mille hommes tués ou blessés.

La vigoureuse résistance des ennemis me détermina à ne plus hasarder de pareilles attaques; mais aussi il étoit difficile de savoir comment on pourroit autrement se rendre maître de la place. Nos Ingénieurs, qui ne savoient que les regles ordinaires de l'art, ne voyoient plus qu'un étang, &, pour toute ressource, me proposerent de donner un assaut général à une breche de trente toises, qu'il y avoit à la Courtine, entre Porteneuve & Sainte-Claire. On voyoit bien que la tête devoit avoir tourné à quiconque pouvoit faire une pareille proposition; car les flancs étoient dans leur

entier, la breche minée, & de plus il y avoit derriere un très-bon retranchement, outre deux coupures sur le rempart, aux deux côtés de la breche. Enfin, après m'être bien promené, & y avoir bien pensé, je me déterminai à ouvrir tellement le front de l'attaque, que l'on put, pour ainsi dire, y entrer en bataille. Ainsi, sans m'exposer à de nouveaux échecs, j'allois sûrement en besogne : j'avançai donc quelques batteries, & m'armai de patience contre tous les discours des Officiers de l'armée, qui s'ennuyoient fort de la longueur du siege.

1714.

Pendant ce temps, j'avois ordonné au sieur de Bracamonté de ravitailler le château de Bergues, qui, faute de vivres, étoit sur le point de tomber entre les mains des Rebelles. Il marcha pour cet effet avec six cents hommes de pied & cinq cents chevaux, & introduisit son convoi. Delpoal avoit résolu de l'attaquer à son retour, & s'étoit posté à un

1714. défilé avec trois mille hommes. Bracamonté l'attaqua, le battit, & lui en tua trois cents sur la place. Deux autres corps de Rebelles voulurent encore lui boucher le retour; mais il les défit pareillement, & leur tua aussi beaucoup de monde.

Delpoal ayant, après cela, rassemblé jusqu'à douze mille hommes, descendit des grandes montagnes jusqu'à Olsa, à six lieues de notre camp. Je crus qu'il convenoit de ne pas laisser grossir la pelote davantage, ni de les laisser approcher de nous. Pour cet effet, je détachai le Marquis d'Arpajon, Maréchal de camp, avec quatre bataillons François, & deux cents chevaux, pour aller joindre, près de Martorel, le Marquis de Thouy, Capitaine Général, qui pouvoit avoir environ douze cents hommes. Montemart & Gonsales devoient marcher de leur côté, & attaquer tous en même temps le corps des Rebelles. Ceux-ci, enhardis par leur nombre, des-

cendirent plus avant dans la plaine, & vinrent à Teraffa & Sabadelle, puis à Samanat : nos détachemens s'y porterent. Le Comte de Montemart y arriva le premier avec neuf cents hommes de pied & cinq cents chevaux, attaqua Delpoal, le battit, & le poursuivit jusqu'aux grandes montagnes, où tous les Miquelets & Soumettans se jetterent, & ensuite retournerent chez eux. Thouy & Gonsales trouverent aussi de leur côté quelques gros de Rebelles, qu'ils défirent. Nous n'y eûmes pas vingt hommes de tués ou blessés : il en coûta aux Rebelles près de mille hommes de tués ou pris. 1714

Le sieur de Moragas, Maréchal de camp de l'Archiduc, étoit venu en même temps du côté de la plaine de Vic, avec trois mille Miquelets ; mais Bracamonté l'obligea de se retirer avec précipitation. Le Marquis Delpoal tâcha de rassembler encore du monde ; mais les Soumettans ne voulurent pas s'aven-

turer ; ainſi il ne put avoir qu'environ trois mille Miquelets. Le Comte de Montemart courut ſus avec ſa vivacité ordinaire, le joignit auprès de Montſerat, l'attaqua dans le plus haut des montagnes eſcarpées, le mit totalement en déroute, lui tua cent cinquante hommes ſur la place, & en prit ſoixante, que l'on fit pendre ſur le champ. Delpoal reparut encore peu de jours après, & entra par ſurpriſe dans la ville de Mareſſa. Un petit bataillon Eſpagnol, qui y étoit, ſe retira dans le réduit, où il ſe défendit à merveille : toutefois il auroit été pris, ſi le Comte de Montemart n'y fût accouru. Les Rebelles, dont il étoit la terreur, ſe retirerent avec précipitation, abandonnant leurs bleſſés & leurs proviſions.

Comme nos breches avançoient fort, & que je comptois qu'elles ſeroient dans peu de jours en état de pouvoir donner l'aſſaut général, je crus devoir céder aux inſtances de tous les Officiers Généraux,

qui me preſſoient de faire ſommer la place. Naturellement une telle démarche me répugnoit : toutefois, pour n'avoir point à me reprocher l'effuſion de ſang, j'ordonnai, le 3 de Septembre, au Lieutenant Général de tranchée, de faire dire à ceux de la ville, qu'ils euſſent à m'envoyer des Députés. Deux heures après qu'il leur eut ſignifié mon Meſſage, un Officier parut ſur une breche, pour demander ſi les Députés devoient être Militaires, ou des Habitans de la ville : on lui répondit que cela nous étoit égal, pourvu que ce fuſſent gens en qui ils euſſent confiance ; ſur quoi l'Officier dit que M. de Villaroel, qui étoit Général des Barcelonois, n'avoit pas le pouvoir de donner réponſe ſur pareille matiere, & qu'on alloit aſſembler les Conſeils pour délibérer. 1714

Le 6 Septembre, un Officier ennemi demanda à parler au Général de la tranchée. M. d'Asfeld, Lieutenant Général, s'avança à la tête des Sappes ; alors

1714. cet Officier lut à haute voix un papier qu'il tenoit à la main, dont le contenu étoit, que les trois Corps souverains de Barcelone, s'étant assemblés en conseil, avoient résolu de ne faire, ni écouter aucune proposition pour rendre la place. Ensuite l'Officier dit à M. d'Asfeld : *Vostra Excellentia quiero algo mas?* Votre Excellence souhaite-t-elle quelque chose de plus? M. d'Asfeld ne daigna pas répondre, & fit dans l'instant recommencer notre Artillerie.

L'obstination de ces peuples étoit d'autant plus surprenante, qu'il y avoit sept breches au corps de la place; qu'il n'y avoit nulle possibilité de secours, & que même ils n'avoient plus de vivres. Ils voulurent faire sortir les femmes; mais je défendis qu'on les laissât approcher, & j'ordonnai même qu'on tirât dessus.

Le Roi d'Espagne, qui venoit de conclure son mariage avec la Princesse de Parme, me donna ordre de faire partir

ontinent huit gros vaisseaux, pour
r à Genes chercher la nouvelle Reine. 1714.
ne jugeai pas à propos de le faire,
tant que je savois qu'il y avoit à
jorque quarante bâtimens chargés de
tes sortes de provisions, prêts à mettre
a voile, pour tâcher d'entrer dans
celone. Ainsi je différai le départ de
e escadre, jusqu'après la prise de la
ce.

Enfin, toutes les breches étant très-
ticables, & toutes les dispositions
nt été faites pour l'assaut général, les
upes destinées pour les différentes at-
ques partirent du camp le 10 Septem-
e, après la nuit fermée, & se place-
nt en colonnes aux débouchés qu'on
ur avoit marqués dans la tranchée : celles
ui devoient être pour la réserve, occu-
rent le terrein qui leur étoit assigné à
queue.

M. de Dillon, qui étoit Lieutenant
énéral de tranchée, commandoit la
roite de l'attaque; & M. de Cilly, qui

le devoit relever le lendemain, fut chargé de la gauche.

1714.

Le 11, à la pointe du jour, le signal fut donné par une décharge de dix pieces de canon, & de vingt mortiers; toutes les troupes déboucherent dans l'instant, & monterent à l'assaut : tout fut emporté avec peu de résistance, hors au bastion du Levant, où les Rebelles tinrent ferme, jusqu'à ce que M. de Cilly les eût fait attaquer par la gorge. Tout ce qui se trouva dans les trois bastions fut égorgé : les retranchemens, qui tenoient depuis le bastion de Porte-neuve jusqu'à la Courtine, entre le bastion du Midi & celui du Levant, furent emportés avec la même rapidité; après quoi, l'on s'étendit dans les Eglises, maisons & places voisines, afin de pouvoir ensuite se porter avec quelque ordre dans le reste de la ville.

Les Chefs des Rebelles ayant, sur le bruit de l'attaque, rassemblé toute la garnison, vinrent pour attaquer notre

gauche ; mais ils la trouverent si bien postée, qu'ils se contenterent d'y laisser 1714.
quelques troupes, pour se maintenir auprès du Palais, & se porterent avec le gros, du côté du bastion de Saint-Pierre. Nos gens s'en étoient emparés, mais avoient négligé d'occuper le Couvent des Religieuses de S. Pierre, qui dominoit tout le rempart de ce côté-là ; de maniere que les ennemis s'en étant saisis, ils firent de-là un si gros feu sur ceux qui étoient sur le rempatt, & à la gorge du bastion, qu'il fallut l'abandonner. Les Rebelles s'y avancerent, & tournerent le canon : on remarcha à eux, on les rechassa plusieurs fois ; mais le Couvent empêchoit que nos gens ne pussent s'y maintenir, & il falloit aussi-tôt en revenir. Quoique j'eusse défendu qu'on n'entreprît rien de plus de ce côté-là, je ne pus de long-temps retenir l'ardeur indiscrete de quelques Officiers Généraux. A la fin, j'y allai moi-même, & me restreignis à garder par ma droite le

bastion de Porte-neuve, en attendant
1714. que je fisse attaquer de nouveau le reste de la ville.

Le feu, durant tout ce temps, fut continuel & terrible, jusqu'à trois heures après midi que les ennemis rappellerent. Ils m'envoyerent trois Députés pour capituler. Je leur répondis qu'il n'étoit plus temps; que nous étions dans la ville maîtres de tout passer au fil de l'épée, & qu'ainsi je n'écouterois point d'autres propositions de leur part que celles de se soumettre à la discrétion de S. M. C. & d'implorer sa clémence. Ils voulurent d'abord parler d'un ton fier; mais voyant que cela ne leur réussissoit pas, ils voulurent m'engager à traiter avec eux, en me proposant la reddition de l'Isle de Majorque, à condition qu'on conserveroit aux uns & aux autres leurs priviléges. Je n'écoutai pas plus cette proposition que les autres; & enfin les ayant renvoyés à la ville pour y faire connoître mes intentions, ils revinrent le lende-

main matin, & se soumirent à tout ce qu'il me plut d'ordonner. Je leur promis alors la vie, & même qu'il n'y auroit aucun pillage; ce que je faisois pour conserver au Roi d'Espagne une ville florissante & riche, dont il pouvoit, par ce moyen, tirer de grands secours dans la suite. 1714.

Je ne voulus pas ce jour-là faire occuper par nos troupes le reste de la ville, de crainte que la nuit arrivant avant que j'eusse pu tout arranger, le désordre & le pillage ne s'ensuivissent: je jugeai donc à propos de cacher à tout le monde ce que je venois de conclure avec les Députés, & je feignis de vouloir tout disposer pour l'attaque générale le lendemain. Je fis dire aux Rebelles de bien garder leurs barricades & retranchemens: toutefois le soir je fis prendre possession du Montjouy. Le 13 au matin les Rebelles se retirerent de tous leurs postes; & nos troupes ayant battu la générale, marcherent

1714. au travers des rues aux quartiers qui leur furent assignés, avec un tel ordre, que pas un Soldat ne s'écarta des rangs. Les habitans étoient dans leurs maisons, leurs boutiques & les rues, à voir passer nos troupes comme dans un temps de paix; chose peut-être incroyable qu'un si grand calme succédât dans l'instant à un si grand trouble; chose encore plus merveilleuse qu'une ville prise d'assaut ne fut pas pillée: l'on ne peut l'attribuer qu'à Dieu; car tout le pouvoir des hommes n'auroit jamais pu contenir le Soldat.

Cette action n'auroit pas coûté deux cents hommes, sans les manœuvres que l'on fit mal-à-propos du côté du bastion de S. Pierre. Nous eûmes près de deux mille hommes de tués ou de blessés; la perte des Rebelles ne monta pas à plus de six cents hommes ce jour-là.

Messieurs de Dillon & de Cilly firent tout ce qu'on peut attendre d'Officiers de courage & de tête; & il faut rendre

toutes les troupes en géné-
y comporterent avec beau- 1714.
r.
:s durant ce siege dix mille
ıés ou de blessés : les habi-
t environ six mille.
Barcelone fut pris, je fis
omte de Montemar à Car-
quelques bataillons pour
ssion de cette place, en
lre que j'en fis donner à la
le Gouverneur ouvrit ses
ndition que ceux qui vou-
dans le pays auroient leur
ue ceux qui voudroient se
s avec leurs effets en au-
nission. Le Marquis Del-
ısieurs autres, s'y étoient
, afin de jouir de la capitu-
our de Madrid ne fut pas
:e que je venois d'accorder
oient dans Cardonne; mais
, vu la bonté de la place

dans un pays de difficile abord, & vu la saison avancée, il convenoit mieux au service de S. M. C. de soumettre au plutôt toute la Catalogne.

Dès que j'eus désarmé tous les habitans de Barcelone, j'abolis par un décret la Députation & toute l'ancienne forme de Gouvernement; j'en établis un nouveau sous le nom d'Administration & de Junte, ordonnant que la police se feroit à l'avenir selon les Loix de Castille. Le Roi d'Espagne auroit souhaité que j'eusse resté quelque temps en Catalogne, afin de remettre toutes choses en bon ordre; mais une pareille commission ne pouvoit me convenir: outre que ma santé étoit très-mauvaise, ayant eu souvent des accès de fievre, & avant & pendant le siege de Barcelone, j'étois de plus si épuisé par les fatigues, que je n'avois plus la force de rien faire. Je suppliai donc le Roi d'Espagne de nommer un Commandant général de la Principauté,

tipauté, & le choix tomba sur le Prince
de Tzerclas, qui commandoit alors en 1714.
Arragon.

Je fis publier un ban, sur peine de mort, pour que tous les peuples de Catalogne eussent à remettre leurs armes, à l'exception des Gentilshommes à qui je permettois d'en garder un certain nombre chez eux. Je donnai en même temps de si bons ordres aux Commandans des différens quartiers, que la chose s'exécuta aussi exactement qu'il étoit possible, du moins personne n'osa en garder chez soi; & s'ils ne les remettoient pas, ils avoient grand soin de les cacher dans quelques cavernes.

Croyant qu'il étoit nécessaire de faire un exemple des principaux boute-feux des Barcelonois, afin d'intimider ceux qui oseroient penser à exciter de nouveaux troubles, j'en envoyai vingt au château d'Alicante, pour être enfermés toute leur vie: je fis aussi embarquer pour Gênes l'Evêque d'Albarasin, &

deux cents Prêtres ou Religieux, avec
1714. défenſe à eux, ſous peine de la vie, de
jamais remettre le pied dans les terres
de la domination de S. M. C.

Je renvoyai dans leurs habitations ordinaires tout le gros des Bas-Officiers & Soldats Catalans de la garniſon, leur ayant auparavant fait prêter ſerment de fidélité. A l'égard des Caſtillans, Arragonois & Valenciens qui ſe trouvoient parmi eux, j'écrivis à S. M. C. de vouloir bien les renvoyer auſſi chez eux, ou les faire paſſer à Ceuta, pour y ſervir contre les Maures.

Après avoir réglé les quartiers d'hiver, & fait partir vingt bataillons François pour retourner dans le Royaume, je remis le commandement de l'armée & du pays au Chevalier d'Asfeld, en attendant l'arrivée de Tzerclas : je partis enſuite pour Madrid, paſſant par le Royaume de Valence, où j'étois bien aiſe de me faire rendre compte des terres que j'y avois.

J'arrivai à Madrid le 28 Octobre, & je repartis le 4 Novembre pour m'en retourner en France. Sur mon chemin, à seize lieues de Madrid, le Roi d'Espagne m'envoya Orry, pour conférer avec moi sur l'expédition de Majorque, que ce Prince vouloit absolument entreprendre. Le Roi, à qui il en avoit écrit, s'en remettoit entiérement à ma décision, tant sur le projet que sur le temps de l'exécution, & sur le nombre de troupes nécessaires. Orry me pressa d'y aller moi-même; mais ne le pouvant, à cause de ma santé, je nommai à ma place le Chevalier d'Asfeld, dont je connoissois la capacité. Je réglai donc tout avec Orry, & puis je continuai mon voyage. D'Asfeld conduisit l'affaire à merveille; & dès qu'il eut débarqué dans l'Isle de Majorque, Palma & tout le pays se soumit. 1714.

Après mon retour d'Espagne, je repris la conduite des affaires du Roi Jacques, dont je m'étois mêlé depuis 1708, &

dont le ſiege de Barcelone m'avoit dé-
1714. tourné pendant ſix mois ; mais pour les mieux faire comprendre, il eſt néceſſaire de reprendre les choſes de plus loin, n'ayant pas voulu juſqu'à préſent interrompre la ſuite de ce qui regardoit les opérations militaires.

A la fin de 1710, l'Abbé (*a*) Gautier, dont la Cour de France ſe ſervoit pour traiter en ſecret de la paix avec l'Angleterre, vint me trouver à Saint-Germain de la part du Comte d'Oxford, nouvellement fait Grand-Tréſorier. Le Marquis de Torcy me l'envoya, & me marqua que je pouvois prendre confiance en lui. En effet, il me dit qu'il avoit ordre de me parler ſur les affaires du Roi Jacques, & de concerter avec moi les moyens de parvenir à ſon rétabliſſement ; mais qu'avant d'entrer en matiere, il avoit ordre d'exiger promeſſe, 1.° que perſonne à Saint-Germain n'en

(a) J'ai parlé ci-devant de l'Abbé Gautier.

auroit connoiſſance, pas même la Reine;
2.° que la Reine Anne jouiroit tranquillement de la Couronne ſa vie durant, moyennant qu'elle en aſſurât la poſſeſſion à ſon frere après ſa mort; 3.° que l'on donneroit les aſſurances ſuffiſantes pour la conſervation de la Religion Anglicane & des Libertés du Royaume. A tout cela il eſt facile de croire que je conſentis volontiers, & je le lui fis confirmer par le Roi Jacques, à qui je le menai pour cet effet. Après ces préliminaires, nous entrâmes dans le détail des moyens de parvenir au but: mais l'Abbé ne put, pour cette premiere fois, entrer dans un grand détail, attendu que le Tréſorier ne lui avoit pas encore bien expliqué ſes intentions; & que même préalablement à tout il falloit que la paix fût conclue, ſans quoi le miniſtere préſent n'oſeroit entamer une matiere ſi délicate à ménager. Quoiqu'il me parût que l'un n'empêchoit pas l'autre, néanmoins pour faire voir que nous ne vou-

1714.

lions rien omettre, pour montrer notre
1714. bonne foi, nous écrivîmes à tous les Jacobites de se joindre à la Cour ; ce qui ne contribua pas peu à rendre le parti de la Reine si supérieur dans la Chambre-Basse, que tout s'y passa selon ses desirs.

Gautier me dit, avant de s'en retourner à Londres, que le Comte d'Oxford lui ordonnoit de m'assurer, que pendant cet été on enverroit le projet, & que, si je n'étois pas à la Cour, on me le feroit tenir à l'armée, attendu que l'on ne vouloit se fier qu'à moi. Pour qu'on pût répondre au projet, sans perte de temps, nous convînmes que le Roi Jacques, sous prétexte de faire le tour de la France, se trouveroit au commencement d'Août en Dauphiné où je devois commander l'armée, & y demeureroit avec moi le plus qu'il pourroit. En effet, ce Prince y vint ; mais je ne reçus point les papiers en question, & jusqu'à l'hiver je n'en entendis plus parler ; Gautier seulement m'écrivit qu'il arriveroit bientôt avec des instructions satisfaisantes.

Gautier revenu en France, je crus qu'il me parleroit plus clair; mais il 1714.
me dit seulement qu'il falloit encore avoir patience jusqu'à ce que l'on pût conclure totalement la paix; que le moindre vent des bonnes intentions de la Reine Anne pour son frere donnêroit matiere aux Whigs de s'écrier hautement contre la Cour, & pourroit non-seulement détruire l'ouvrage nécessaire de la paix, mais encore causer peut-être un bouleversement dans le Ministere & dans l'Etat: que de plus, il falloit s'assûrer de l'armée, ce qui ne se pouvoit, que lorsque, la paix signée, on procéderoit à la réforme, & qu'alors il auroit attention de ne conserver que les Officiers dont il seroit sûr.

Jusques-là ce raisonnement paroissoit très-sage; mais la paix conclue & publiée, & la réforme faite, le Trésorier ne parla pas avec plus de clarté, ni avec plus de précision, & différoit de jour à autre de régler l'armée, malgré les sol-

licitations du Duc d'Ormond, avec le-
1714. quel, à l'insçû d'Oxford, j'étois en commerce de lettres.

Les Jacobites, & autres bien intentionnés, pressoient aussi continuellement Oxford, de profiter du moment favorable; ils lui représentoient, que jamais il n'y avoit eu une Chambre Basse plus favorablement disposée, & qu'ainsi il n'y avoit qu'à leur proposer la révocation des actes en faveur d'Hanovre, & qu'indubitablement elle passeroit. Sa réponse étoit, qu'il falloit aller plus doucement en besogne; qu'il travailloit sérieusement à l'affaire, & que l'on ne se mît point en peine.

De cette manière, Oxford nous amusoit, & il étoit difficile d'y remédier: car, de rompre avec lui, ç'auroit été détruire tout, vu qu'il avoit le pouvoir en main, & gouvernoit absolument la Reine Anne. Il fallut donc feindre de se fier à lui; mais nous ne laissions pas de travailler sous main avec le Duc d'Ormond, &c.

utres, afin de venir à bout
faire par leur moyen, si Ox- 1714
nanquoit.
étant revenu en 1713, après
ngleterre, je le pressai très-
ır la lenteur, l'irrésolution &
Trésorier. Enfin, résolu de le
pied du mur, après plusieurs
ıs que je lui fis, je le chargeai
ne qui me paroissoit facile, sûre
unique, quoique d'abord elle
e un peu visionnaire. Je vou-
Roi Jacques se rendît secré-
k seul auprès de la Reine sa
qu'alors elle se rendît au Par-
u'elle y expliquât le droit in-
de son frere, & la résolution
it de lui faire rendre ce qui lui
par les Loix divines & hu-
ais qu'elle les assûrât en même
elle avoit pris ses mesures
ur empêcher que la Religion
ne pût en aucune façon périr
une telle action: qu'il étoit

I v

réglé entr'eux, qu'elle jouiroit paisible-
1714. ment de la Couronne pendant sa vie, &
qu'elle l'éleveroit comme son fils; qu'elle
passeroit tels actes, qui seroient crus néces-
saires pour la sûreté de leur Religion &
de leur liberté. Ensuite elle devoit, sur le
champ, le produire en plein Parlement,
& leur dire : » Messieurs, le voilà qui
» vous promet lui-même de tenir invio-
» lablement tout ce que j'ai avancé, &
» d'en jurer l'observation; ainsi je vous
» requiers de révoquer dans l'instant les
» actes faits contre lui, & de le recon-
» noître dans ce moment pour mon hé-
» ritier & votre maître futur, afin qu'il
» vous sache quelque gré d'avoir con-
» couru avec moi à ce que votre cons-
» cience, votre devoir & vôtre honneur
» vous devroient avoir déjà inspiré «.
Cette démarche imprévue auroit telle-
ment étourdi les factieux, & charmé les
bien-intentionnés, qu'il n'y auroit certai-
nement pas eu la moindre opposition :
il n'y avoit pas lieu de douter que dans

nt n'eût été fait selon les
a Reine; car il n'y auroit eu 1714.
ui n'eût été persuadé que la
t pris ses mesures pour se
; ainsi, d'un côté la crainte
ent, & de l'autre, l'espé-
profiter d'un nouveau chan-
uroient déterminé le Parle-
établir dans l'instant toutes
s l'ordre naturel, selon les
mentales de l'Etat. Gautier,
it de cette proposition, partit
ioi en Picardie pour l'Angle-
s quoiqu'il m'écrivît réguliè-
amais je ne pus tirer de lui
onse sur cet article.
voyant le temps s'écouler,
parût aucun plan de la part
& d'ailleurs apprenant que
e la Reine Anne devenoit de
ur plus mauvaise, je soup-
is que jamais que le Trésorier
ipoit, d'autant plus que je sa-
avoir écrit à l'Electeur d'Ha-

novre, & qu'il venoit d'envoyer à cette
1714. Cour ſon couſin Harlay. Je m'ouvris donc de cela à M. de Torci, Miniſtre des Affaires Etrangeres, & par qui paſſoit tout mon commerce avec Gautier & avec Oxford. Il tomba d'accord avec moi, que la conduite du Tréſorier étoit fort extraordinaire; & nous réſolûmes de lui écrire, pour lui repréſenter que la Reine Anne pouvoit manquer à toute heure, & qu'ainſi il étoit néceſſaire qu'il nous fît ſavoir les meſures qu'il avoit priſes en ce cas pour les intérêts du Roi Jacques, auſſi-bien que les démarches que ce Prince devoit faire. Sa réponſe fut, que ſi la Reine venoit à mourir, les affaires du Roi Jacques & les leurs étoient perdues ſans reſſource. Jamais nous ne pûmes tirer autre choſe de lui, ce qui prouvoit bien clairement ſa fourberie; car s'il avoit eu véritablement les intentions qu'il nous avoit déclarées, auroit-il été ſi long-temps ſans ſonger aux moyens de les effectuer? Auroit-il, pour

l'amour de lui-même & du parti Tory,
négligé de se précautionner contre la rage 1714
des Whigs, qu'il savoit ne vouloir jamais lui pardonner, s'ils avoient une fois le pouvoir en main ? Cette léthargie ne pouvoit venir de son manque de sens, ou de courage ; personne n'en avoit plus que lui : ainsi il étoit moralement certain que toutes les avances qu'il nous avoit faites jusqu'à présent, n'avoient eu pour motif que son propre intérêt, afin de joindre les Jacobites aux Torys, & par-là se rendre le plus fort dans le Parlement, & y faire approuver la paix. Dès qu'il en fut venu à bout, il ne songea plus qu'à se ménager avec la Cour d'Hanovre ; & quant au Roi Jacques, il l'amusoit de temps en temps par quelque nouvelle proposition de changement de Religion, ou du moins d'en faire semblant. La Cour de France, aussi-bien que nous, fut alors bien persuadée qu'Oxford nous jouoit ; mais comme elle avoit, par son moyen, fini

1714. c'étoit aux bien-intentionnés en Angleterre à nous prescrire tout ce que nous devions faire, & n'étant point encore les maîtres absolus, ils n'avoient pas eu le temps de s'arranger.

Dès que le Roi Jacques apprit la mort de sa sœur, il partit en poste de Bar en Lorraine, où, depuis la paix d'Utrecht, il faisoit sa résidence, & se rendit *incognito* à Paris, pour y consulter la Reine sa mere & ses autres amis, bien résolu de passer ensuite dans l'Isle de la Grande-Bretagne, pour y revendiquer ses droits. La Cour de France, avertie de cette démarche, lui envoya M. de Torci, pour lui persuader de s'en retourner d'où il étoit venu; & si les bonnes raisons ne prévaloient pas, il avoit ordre de lui déclarer qu'on ne pourroit se dispenser de l'y contraindre. Ainsi le Roi Jacques ne recevant aucunes nouvelles consolantes de ses amis d'Angleterre, où tout étoit alors dans la consternation, & ne sachant pas même où il pourroit débarquer

ûreté, se détermina à regagner Bar.
.e Roi George partit d'Hanovre au 1714.
; de Septembre ou d'Octobre, &
a à Londres, où il fut reçu avec
es les démonstrations possibles de joie.
i auroit été facile, dans ces commen-
ens, de concilier les esprits, ou du
is d'empêcher que leur animosité
i fît aucun tort. Pour cela, il n'avoit
éviter de se déclarer pour aucun parti,
der tous les Anglois comme étant
ment ses sujets, & ne distinguer que
qui auroient le plus de naissance,
plus d'attachement à sa personne;
, prévenu par les Whigs, il com-
ça d'abord par ôter toutes les charges
Torys, & cassa le Parlement, qui
it de le reconnoître si unanimement.
à les Torys prirent occasion de se
r sur le danger de l'Eglise Angli-
; les Ministres ne cessoient d'en par-
ans les chaires, & le peuple, animé
es discours, & sous main par les
ites, commença à s'assembler de

tous côtés, causant mille désordres, &
1714. refusant d'obéir aux ordres du Gouvernement. De plus, l'on ne cessoit de répandre dans le public des libelles diffamatoires contre le Roi George, contre son fils & contre toute sa famille. A mon retour d'Espagne, je trouvai que l'occasion paroissoit favorable pour les intérêts du Roi Jacques, & à cet effet nous envoyâmes des Emissaires au Duc d'Ormond, & aux principaux Seigneurs Torys. L'argent fut répandu parmi les Officiers réformés, & nous ne négligeâmes rien de notre côté, tant pour rendre odieux le Roi George, que pour gagner les cœurs de la Nation. Ormond, Marr, &c. nous assûroient que jamais les peuples n'avoient été si bien disposés; que de dix, il y en avoit neuf contre George, & par conséquent pour Jacques; & qu'ainsi pour peu qu'on voulût songer à une entreprise, il y avoit lieu d'être assûré de la réussite. Sur cela, je proposai qu'on tombât d'accord d'un jour

marqué pour faire un soulevement général par tout le Royaume, & qu'on indiquât un endroit où le Roi Jacques pût se rendre. Nous étions sûrs des Ecossois, qui s'étoient déjà pourvus d'armes, & n'attendoient que le signal pour se déclarer. Mon projet étoit de profiter de la conjoncture présente, n'y ayant que fort peu de troupes réglées dans toute l'Isle, & je ne doutois pas que George, voyant le feu allumé aux quatre coins du Royaume, ne se trouvât dans un si furieux embarras, qu'il ne sauroit que devenir. J'étois de plus persuadé que notre dessein ne pourroit réussir que par une prompte révolution, c'est-à-dire, qu'en trois semaines il falloit chasser George, ou que l'affaire seroit manquée, attendu que la France, ne voulant donner aucun secours de troupes, & les seuls Anglois devant finir l'ouvrage, George se trouveroit en état d'écraser tout le parti de Jacques, si on lui donnoit le temps de faire venir des troupes de Hol-

lande & d'Allemagne : outre que George
1714. étant maître de toutes les places, il auroit sur les Royalistes un avantage considérable, pour peu que l'affaire tirât en longueur. J'avois beau presser Ormond & les autres, ils me répondoient toujours que, malgré toute leur bonne volonté, & la disposition favorable des esprits, ils ne pouvoient, ni ne vouloient prendre les armes, jusqu'à ce que le Roi Jacques eût débarqué avec un corps de trois à quatre mille hommes. En vain je leur représentois par lettres, & par des personnes envoyées exprès, que, quelques raisons que nous eussions pu dire à la Cour de France, elle demeuroit ferme dans sa résolution de ne fournir aucuns secours publiquement, & qu'ainsi il ne falloit plus parler de troupes; leur réponse étoit toujours la même.

Au commencement de l'année 1715,
1715. Milord[*] Bolingbroke, contre qui la Chambre-Basse venoit d'intenter procès pour crime de haute trahison, en même

temps que contre le Duc d'Ormond & le Comte d'Oxford, jugea à propos de ne pas s'exposer à l'animosité du parti, & se sauva en France. A son arrivée à Paris, je le vis en secret, & il me confirma la bonne disposition des affaires en Angleterre; mais ne croyant pas qu'il convînt encore qu'il se mêlât publiquement des affaires du jeune Roi, il se retira à Lyon, d'où, après quelques mois, nos amis lui manderent qu'il eût à revenir à Paris; ce qu'il fit, & alors nous agîmes de concert en toutes choses. Le Roi Jacques, qu'il avoit vu à Bar, lui avoit donné les Sceaux de Secrétaire d'Etat. 1715.

Cependant les désordres continuoient de toutes parts en Angleterre; & les peuples non-seulement crioient publiquement contre le Gouvernement, mais s'émancipoient aussi en beaucoup d'endroits à parler en faveur du Prétendant; ce qui faisoit que nombre de personnes, tant à S. Germain, qu'en Angleterre,

1715. pressoient continuellement de faire quelque entreprise, & blâmoient l'indolence du Roi Jacques. Sur cela, j'écrivis un Mémoire, que j'envoyai à Bar par Milord Bolingbroke : il est à propos de l'insérer ici, il fera voir clairement l'état des affaires.

» Beaucoup de personnes blâment le » Roi d'Angleterre de ce qu'il ne » veut pas hasarder sa personne dans la » situation présente des affaires, & con» cluent que, cette conjoncture perdue, » il n'en retrouvera jamais une si favo» rable, d'autant que George ne man» quera pas de se procurer une bonne » armée ; moyennant quoi, les Torys » seront écrasés, ou forcés de se sou» mettre.

» Je tombe d'accord que, d'abord, » ce raisonnement paroît juste ; mais, » comme il ne convient pas à des gens » sensés de dire leur avis, ou de déci» der, sans examiner auparavant le fond » des affaires, je vais les expliquer

n peu de mots, & puis je dirai
ranchement mon ſentiment. 1715.
» Le Roi n'a point d'ami, ni d'allié,
le qui il puiſſe eſpérer aucune aſſiſ-
ance : ce n'eſt point faute d'avoir fait
les pas néceſſaires à cette fin ; mais
parce que, d'ordinaire, les Princes ne
'intéreſſent point en faveur d'un autre,
u'autant qu'ils y trouvent leur avan-
age particulier. Depuis vingt-ſix ans,
'Europe a été engagée dans une guerre
anglante & onéreuſe ; ce qui a épuiſé
es bourſes, ruiné le commerce, &
iminué même l'eſpece des hommes ;
e maniere que tout le monde, étant
as de la guerre, ne tend qu'à vivre
en paix ; & il n'y a qu'une néceſſité
abſolue qui puiſſe engager aucun
Prince à la rompre. Le Roi Jacques
ne peut donc compter que ſur le ſe-
cours de ſes Sujets pour le grand ou-
vrage de ſon rétabliſſement. Voyons
ce qu'il en peut attendre.
» Je commencerai par l'Ecoſſe, qui,

1715. » depuis la révolution, s'est toujours » montrée attachée à la Famille Royale, » & dont un assez grand nombre des » principaux Seigneurs ont actuellement » pris des mesures pour se soulever, » dès qu'il leur sera ordonné. Ils s'en- » gagent à mettre en campagne huit » mille montagnards, & dix mille fan- » tassins des autres Provinces; mais il » leur manque des armes pour ces der- » niers : il leur faut aussi de l'argent » pour le paiement de ces troupes, sans » quoi ils ne pourroient les contenir : le » pays seroit bientôt au pillage, & l'ar- » mée même se dissiperoit. Ils ne peu- » vent au plus lever que mille chevaux » ou Dragons, & même d'assez mauvaise » qualité. Ils ont quelque espérance de » pouvoir se saisir des châteaux d'Edim- » bourg, de Sterling & de Dunbarton ; » mais la réussite de ces sortes de pro- » jets est toujours fort incertaine.

» Le gros de la Nation Angloise est » si bien disposé, qu'on peut avancer hardiment

» hardiment que, de six, il y en a cinq
» pour le Roi Jacques. A la vérité, ce 1715.
» n'est point tant à cause de son droit
» incontestable, qu'en haine de la race
» Hanovrienne, & pour empêcher la
» ruine totale de l'Eglise & des libertés
» du Royaume; mais, quels qu'en soient
» les motifs, il est certain que nombre
» de Seigneurs, d'Ecclésiastiques & de
» Gentilshommes ont donné des assû-
» rances de leurs bonnes intentions. Plu-
» sieurs des plus considérables, des plus
» accrédités & des meilleures têtes se
» sont assemblés, pour concerter les
» moyens de rétablir le Roi; mais, jus-
» qu'à présent, ils ont conclu que, sans
» le secours de quatre mille hommes au
» moins, de nombre d'armes, & d'une
» grosse somme d'argent, il seroit témé-
» raire & même impossible de com-
» mencer un soulévement en sa faveur.
» Ils disent pour raison, que, ne pouvant
» ramasser qu'une populace non armée
» & non disciplinée, les troupes réglées,

1715. » quoique peu en nombre, seront pourtant suffisantes pour la dissiper dans » l'instant qu'elle aura levé le masque. » Ajoutez à cela qu'il n'y a dans toute » l'Angleterre aucunes armes, que dans » les magasins des places, dont George » est le maître.

» Le Duc d'Ormond, Milord Bolingbroke & plusieurs autres ont agi » auprès de la Cour de France, pour » l'engager à donner le secours demandé : » on n'a rien omis de ce qui la pouvoit » persuader ; mais on n'a pu en venir » à bout ; de maniere que le Roi ne » peut présentement tabler que sur ce » qu'il a trouvé moyen d'emprunter sur » son propre crédit : le tout consiste en » dix mille armes, & cent mille écus. » Je demande donc si un homme de » sens peut conseiller au Roi d'aventurer » tant sa personne, que les biens & » vies de ses amis sur des préparatifs aussi » minces, contre un Prince qui est en » possession, qui a de son côté les Loix

présentes, quoique injustes, qui a ac-
» tuellement une armée remplie de 1715.
» Whigs, & qui, de plus, a des voisins
» puissans ses Alliés, dont il peut tirer
» le nombre qu'il voudra de troupes,
» outre ce qu'il peut faire venir de ses
» propres Etats.

» Le Roi n'a pas assez d'armes pour
» fournir à l'Ecosse, & aux différens
» endroits de l'Angleterre qui en deman-
» dent. Il n'a point de places assez fortes,
» où ses amis puissent s'assembler en sû-
» reté; & quand il auroit le temps de
» former une armée, il n'a pas de quoi,
» ni l'armer, ni la payer.

» Je conclus que le Roi doit se ha-
» sarder, mais non se précipiter dans
» une ruine certaine. S'il avoit une ar-
» mée de Montagnards, d'Ecossois &
» de populace Angloise, il lui faudroit
» à la fin en venir à une bataille contre
» une armée de troupes réglées, & je
» crois qu'alors il courroit un assez
» grand risque: mais je ne vois pas

» qu'il puisse même espérer cette chance ;
1715. » car il n'y a, jusqu'à présent, aucun
» concert sur cela en Angleterre, ni
» même aucune envie d'agir sans un se-
» cours étranger. Est-il raisonnable, mal-
» gré cela, que le Roi parte ? & peut-
» on donner le terme de grandeur
» d'ame, ou d'héroïsme à une démarche
» qui ne peut produire qu'un vain tu-
» multe ? Les mêmes personnes, qui,
» maintenant, l'accusent de timidité,
» l'appelleroient téméraire & mal-avisé,
» quand il auroit échoué. En un mot,
» je ne puis jamais être d'avis qu'il parte,
» jusqu'à ce que les personnes les plus
» considérables d'Angleterre lui aient pro-
» mis de se trouver en tel temps, en tel
» lieu, pour l'y recevoir avec nombre
» d'amis; car, de croire qu'avec les seuls
» Ecossois, il puisse réussir dans son en-
» treprise, c'est ce que je regarderai tou-
» jours comme une folie «.

Au mois de Juillet, le Pere Calaghan, Dominicain, homme d'ailleurs de bon

ſens, alla trouver le Roi Jacques, de la part du Duc d'Ormond, pour lui dire de partir incontinent pour ſe rendre en Angleterre. Ce Prince, ſans conſulter Milord Bolingbroke, ni la Cour de France, ni moi, prit auſſi-tôt la réſolution de ſe mettre en chemin, & fixa au 30 de ce même mois ſon arrivée au Havre-de-Grace, où il envoya ſur le champ préparer un bâtiment, ayant mandé en même temps à Bolingbroke de ſe trouver le jour marqué au rendez-vous. Celui-ci alla en donner avis à M. de Torcy, qui, ſur le champ, par ordre du Roi, m'écrivit par un Courier de me rendre en diligence à Marly. Y étant arrivé, le Roi me dit que le Roi Jacques avoit pris bruſquement une réſolution qui lui paroiſſoit haſardée, & à laquelle il ne vouloit point conſentir, ſans en ſavoir auparavant mon avis. Je lui repréſentai alors que je ne pouvois imaginer que le Duc d'Ormond eût envoyé un tel Meſſage, attendu qu'il 1715

ne marquoit pas le lieu, où le Roi Jac-
1715. ques devoit débarquer, point totalement essentiel, & qu'ainsi je croyois qu'il falloit nécessairement différer son départ, jusqu'à ce que l'on eût d'autres nouvelles du Duc d'Ormond sur cet article. MM. de Torcy & Bolingbroke eurent ordre d'écrire en conformité au Roi Jacques. Environ huit jours après, arriva d'Angleterre un homme de condition envoyé par Ormond, Marr & plusieurs autres, avec un Mémoire en réponse à ceux que nous leur avions envoyés ci-devant : il contenoit à peu près les mêmes choses qu'ils nous avoient déjà mandées; savoir, que, sans un secours d'hommes, d'armes & d'argent, ils ne croyoient pas possible d'engager la nation à prendre les armes; que, toutefois, si le Roi Jacques le leur ordonnoit positivement, ils le feroient, mais que cela ne pouvoit être que vers le milieu du mois de Septembre, temps auquel l'on comptoit que le Parlement seroit prorogé, & cha-

membre retourné dans sa Province.
ɐu de temps après, vers les premiers 1715
d'Août; nous fûmes fort surpris
rendre que le Duc d'Ormond étoit
rqué en France. Ce Seigneur, ayant
ccusé de haute trahison, s'étoit re-
à Richemont, où il vivoit avec
le magnificence, & tenoit table
rte. Tout le monde y couroit en
; car il étoit l'idole du parti Tory,
semblois y avoir levé l'étendard
e le Roi George. Il nous avoit assûré
es lettres, qu'il étoit résolu d'y de-
:er tant qu'il y pourroit être en
é; qu'ensuite il se retireroit vers le
l, ou l'Ouest de l'Angleterre, & se
roit à la tête de ses amis, & de
bre d'Officiers réformés, qu'il avoit
effet dispersés dans les Provinces:
ɔit même déjà disposé des relais de
aux, afin de le faire plus diligem-
t, lorsque le temps seroit venu. Il
de plus pratiqué des intelligences
Plimouth, Bristol & Exeter, dont

il vouloit se saisir, & en faire ses places
1715. d'armes. Il est certain que, dans ce temps-là, il étoit si généralement aimé, que, s'il se fût déclaré ouvertement contre le Roi George, pour l'Eglise & les libertés de la Nation, de toutes parts on seroit accouru à lui, & il se seroit trouvé à la tête d'un parti si considérable, que George eût été fort embarrassé, d'autant que les Ecossois se seroient en même temps soulevés, & que peut-être partie des troupes réglées auroit passé du côté d'Ormond : mais, pour exécuter un pareil projet, il falloit un autre génie : de si grands desseins ont besoin d'un Héros, & c'est ce que le Duc d'Ormond n'étoit pas ; car, quoique très-brave de sa personne, & depuis quelque temps bien intentionné, il n'avoit que très-peu de qualités nécessaires pour une telle entreprise, & fort peu de connoissance du métier de la guerre. La grande dépense qu'il faisoit, sa libéralité, son affabilité naturelle &

ſa naiſſance, lui avoient attiré l'amour & l'eſtime du peuple. Les Torys, qui 1715. voyoient que, dans la conjoncture préſente, il leur falloit un Chef apparent, s'étoient tous réunis, pour le ſuivre & le prôner; mais, dans un inſtant, toutes les belles eſpérances qu'on avoit fondées ſur lui, s'évanouirent par ſa retraite précipitée. Etant averti que le Roi George avoit envoyé des Gardes pour inveſtir ſa maiſon, & l'arrêter, il ſe ſauva vers les Côtes, & traverſa la mer dans une chaloupe, ſans laiſſer le moindre ordre pour ceux qui l'attendoient ailleurs.

Bolingbroke & moi, nous concertâmes avec lui toutes nos affaires, & nous fîmes de nouveau de fortes inſtances auprès de la Cour de France, pour en obtenir un ſecours d'hommes : mais, outre que le Roi T. C., malgré toute ſa bonne volonté, étoit ferme dans ſon premier principe, la retraite d'Ormond l'y confirmoit encore plus, n'étant pas

raiſonnable de croire que cet homme ſi
1715. aimé, & dont le crédit faiſoit notre principale eſpérance, ſe fût retiré, & eût abandonné la partie, ſi la Nation eût été dans les diſpoſitions que nous lui avions tant de fois repréſentées. Nous récrivîmes donc en Angleterre, pour les preſſer de nouveau de ne plus inſiſter ſur un corps de troupes, mais de ſe déterminer à prendre les armes, & qu'ils nous marquaſſent le temps & le lieu où l'on vouloit que le Roi Jacques & Ormond ſe rendiſſent : leur réponſe fut toujours ambiguë.

La répugnance que j'avois trouvée avec raiſon dans les Torys, jointe à la certitude où j'étois que la France ne ſe relâcheroit point de ſa réſolution, m'avoit déterminé, quelques mois auparavant, à m'adreſſer au Roi de Suede, dont les intérêts ſembloient directement oppoſés à ceux du Roi George. Ce Prince extraordinaire, après s'être, par des commencemens brillans, attiré le reſpect &

l'attention de toute l'Europe, étoit tombé, par la perte de la bataille de Pultawa, dans un enchaînement de malheurs, dont ses ennemis & ses voisins surent si bien profiter, qu'il se trouvoit alors presque entiérement dépouillé de ses Etats d'Allemagne. Chacun vouloit avoir part à ses dépouilles; & sans avoir égard, ni aux Traités passés, ni même aux garanties, on couroit sur lui de toutes parts. Loin de se laisser abattre par tant d'adversités, il sembloit au contraire en devenir plus fier, & plus obstiné à rejetter toutes propositions de paix, où il fût question de céder quelque Province, ou quelque place, résolu plutôt de périr, que de se soumettre honteusement à la loi du vainqueur. 1715.

Le caractere de ce Prince, dont les vues ne tendoient jamais qu'au grand, & son intérêt particulier, qu'il trouveroit à culbuter le Roi George, me firent espérer qu'il donneroit les mains à l'exécution de nos projets, d'autant plus qu'il

1715. n'y avoit pas d'autre moyen apparent pour le tirer de la situation critique où il étoit. Je lui fis représenter les justes prétentions du Roi Jacques, la gloire qu'il y auroit à rétablir un Prince opprimé, & les suites avantageuses qui ne pouvoient manquer de lui en revenir, sans compter la reconnoissance éternelle du Roi d'Angleterre pour un si grand bienfait. L'affaire me paroissoit d'autant plus facile, que l'on ne soupçonnoit seulement pas que nous en eussions la pensée, & qu'il y avoit actuellement sept à huit mille Suédois campés auprès de Gottembourg : joignez à cela qu'il y avoit dans ce port nombre de vaisseaux de transport, destinés à passer ces troupes à Stralsund, & que, de Gottembourg, l'on pouvoit, d'un seul vent, faire voile en droiture en Ecosse, ou en Angleterre, le trajet n'en étant que de deux fois vingt-quatre heures.

Lorsque je proposai cette idée à la Cour de France, on la regarda d'abord

ne chimérique ; mais, après qu'on
it parlé avec le Baron de Spaar, 1715.
assadeur de Suede, & qu'on vit
ne s'éloignoit pas de l'approuver,
e permit de négocier. M. de Torcy
oi eûmes plusieurs conférences sur
avec Spaar ; & pour faciliter l'entre-
, on convint que le Roi T. C.
oit les arrérages de subside dûs au
le Suede, & que le Roi Jacques
donner incontinent cinquante mille
pour les frais de l'embarquement.
fit partir un Courier avec les dé-
s pour son Maître, & il envoya
ême temps un Officier en Hol-
, avec la remise des cinquante mille
que je lui avois donnés ; afin que,
réponse de Suede étoit favorable,
ût, sans perte de temps, faire paf-
tte somme à Gottembourg. Mal-
usement le Roi de Suede se trou-
alors dans Stralsund, assiégé par
& par mer ; de maniere que le
ier fut un temps très-long, avant

1715. que de pouvoir donner ses lettres. La réponse de ce Prince fut en termes très-honnêtes; mais il disoit qu'il ne pouvoit, dans la situation de ses affaires, se défaire de ses troupes, dont il avoit tant de besoin, pour défendre ses propres Etats, outre que le Roi George ne s'étoit pas encore déclaré contre lui. Toutefois il assûroit le Roi Jacques de son amitié, dont il lui donneroit des marques dans la suite.

Il est certain que le Roi de Suede manqua une belle occasion d'avancer ses affaires, ou, pour mieux dire, de se tirer d'oppression; car, le Roi Jacques une fois rétabli, il en auroit tiré des secours d'argent, d'hommes & de vaisseaux suffisans pour le remettre en état de reconquérir ce qu'il avoit perdu. Par les regles du bon sens, la révolution d'Angleterre étoit alors immanquable, moyennant un corps de troupes réglées pour soutenir les Bien-intentionnés. Le Roi George étoit universellement haï,

& n'avoit que fort peu de troupes sur pied dans la Grande-Bretagne ; mais le Roi de Suede, qui songeoit alors à sauver Stralsund, en quoi il se flattoit mal-à-propos, n'eut personne auprès de lui, pour lui faire voir l'utilité de notre projet, & le faux des siens. 1715.

Il a voulu depuis, en 1716, entreprendre une descente en Angleterre; mais les affaires avoient totalement changé de face ; & s'il l'avoit faite, il y a lieu de croire que, vu l'armée considérable que le Roi George avoit en Angleterre, & les secours que les Hollandois n'auroient pas manqué d'y envoyer, il y auroit échoué.

Vers le 20 du mois d'Août, le Roi de France, Louis XIV, tomba malade, & mourut le premier Septembre 1715. Jamais homme ne montra plus de fermeté, & moins de crainte de la mort ; toujours soumis & résigné aux volontés de Dieu. Il donna tous les ordres qu'il crut nécessaires, & puis

attendit tranquillement sa derniere heure.
1715. Il y avoit long-temps qu'il étoit occupé de ces réflexions sérieuses ; & il avoit plusieurs fois dit à la Reine d'Angleterre, qu'il n'ignoroit pas, qu'étant vieux, il devoit bientôt mourir, & qu'ainsi il s'y préparoit tous les jours, afin de n'être pas surpris. On avoit de lui toute une autre opinion dans le monde ; car on s'imaginoit qu'il ne pouvoit souffrir qu'on lui parlât de la mort. Je sais pourtant ce que je viens de rapporter de la bouche même de la Reine, Princesse très-véridique.

Il faut avouer que jamais Prince n'a été si peu connu que celui-ci. Les Protestans le faisoient passer en Europe pour un homme inaccessible, cruel & sans foi. J'ai eu l'honneur d'en avoir souvent audience & de le voir très-familiérement, & je puis assûrer qu'il n'y avoit de fier en lui que l'apparence. Il étoit né avec un air de majesté, qui en imposoit tellement à tout le monde, qu'on ne pouvoit en approcher sans être saisi de crainte

respect; mais dès qu'on vouloit
len, son visage se radoucissoit, 1715.
ivoit l'art de vous mettre dans
: en pleine liberté avec lui : il étoit
ne de son Royaume le plus poli;
t sa langue en perfection; & dans
onses il y mettoit tant de choses
ntes, que, s'il accordoit quel-
ose, on croyoit recevoir le double;
efusoit, on ne pouvoit s'en plain-
puis la Monarchie, vous ne trou-
ez de Roi plus humain. Parmi les
t du Royaume, hors le Chevalier
ian, il n'y a eu aucun sang ré-
de son régne, & même celui-ci ne
a vie, que parce que personne n'eut
itié ou le courage de demander
e; car le Roi, en allant & reve-
: la Messe le matin de l'exécution,
na de tous côtés, pour voir si les
ou ses amis ne viendroient pas se
t ses pieds.
ais que pour ce qui regarde sa
foi, on m'objectera tout ce qu'il

a fait contre les Traités; mais j'ose assû-
1715. rer qu'il n'en a jamais violé, qu'on ne lui eût persuadé que ses ennemis y avoient premiérement donné atteinte; & sans approuver ces infractions, quel est le Prince; quelle est la Nation qui puisse se vanter d'avoir toujours préféré la bonne foi & la justice à ses intérêts? Il n'est question que d'un peu plus ou un peu moins; car l'on peut avancer hardiment, qu'il semble que la Religion, l'équité & la parenté ne sont plus présentement des motifs qui fassent impression; & que, pour satisfaire son ambition, & se procurer quelques avantages, l'on se croit tout permis.

Le lendemain de la mort du Roi, le Duc d'Orléans se rendit au Parlement avec tous les Princes du Sang & les Pairs de France. L'on avoit placé aux avenues du Palais deux mille hommes du régiment des Gardes, afin d'empêcher qu'il n'y eût aucune émeute: de plus, presque tout ce qu'il y avoit d'Officiers

à Paris accompagnerent le Duc d'Orléans, à qui l'on avoit fait croire qu'il trouveroit des obstacles à se faire déférer la Régence : son intention étoit de se déclarer Régent si le Parlement en faisoit difficulté, attendu qu'il prétendoit que par sa naissance le droit incontestable lui en étoit acquis. Dès qu'il fut à sa place dans la Grand'Chambre, il commença par prier MM. les Pairs de suspendre pour le présent les prétentions qu'ils avoient contre les Présidens à mortier au sujet du Bonnet, promettant que dans quinze jours il finiroit cette contestation; il avoit aussi exigé en particulier des Princes du Sang de ne point attaquer alors les Princes légitimés, à qui le feu Roi avoit non-seulement accordé le rang, mais aussi la qualité de Prince du Sang, & l'habilité de succéder à la Couronne au défaut des véritables Princes du Sang. Le Duc d'Orléans vouloit, avec raison, éviter que rien n'interrompît l'affaire de la Régence, d'où dépendoit

1715.

1715. le repos & la tranquillité de l'Etat, aussi bien que son intérêt particulier. Les Pairs consentirent à la demande du Duc d'Orléans, & se contenterent de faire lire tout haut par l'Archevêque de Rheims leur protestation contre tout ce qui s'étoit fait, ou se feroit contre leurs droits.

Le Duc d'Orléans fit ensuite une longue harangue, dans laquelle il représentoit que le Roi, présentement régnant, étant mineur, la Régence lui appartenoit de droit, & qu'ainsi il demandoit que les Gens du Roi parlassent, & qu'on passât ensuite aux opinions. Il entra aussi dans un détail de la forme qu'il prétendoit donner au Gouvernement, & finit par assûrer que, pour montrer ses bonnes intentions pour le bien public, & son estime pour le Parlement, il leur feroit rendre la liberté des représentations que le feu Roi leur avoit ôtée depuis long-temps.

Son discours achevé, il fut résolu qu'avant de procéder sur aucune déclaration, on feroit l'ouverture du testament que

. Roi avoit déposé l'année d'aupara-
Le premier Président & les Gens 1715.
oi l'allerent chercher, & on l'ou-
evant l'Assemblée : la lecture en fut
e faite. Il contenoit en substance,
y auroit un Conseil de Régence,
osé du Duc d'Orléans, des Princes
ng qui auroient vingt-quatre ans
plis, du Chancelier, de quatre
taires d'Etat, du Chef du Conseil
inances, du Contrôleur Général
inances, des Maréchaux de Ville-
de Villars, d'Uxelles, de Tallard
Harcourt. Tout s'y devoit déter-
r à la pluralité des voix. Le com-
lement des troupes de la Maison du
toit donné au Duc du Maine, sans
ie subordination à la Régence : le
échal de Villeroi étoit nommé Gou-
eur du Roi ; MM. de Saumery &
offreville Sous-Gouverneurs ; mais le
du Maine, & à son défaut son frere
omte de Toulouse, devoit avoir
ection & une autorité supérieure

sur tout ce qui regardoit la personne &
1715. l'éducation du Roi. On lut ensuite le codicille, par où l'on auroit dû commencer : il contenoit peu de chose, hors que le jeune Roi devoit être présent au Parlement lors de l'ouverture du testament ; & qu'en attendant, le Maréchal de Villeroi ordonneroit de tout ce qui regarderoit la personne du jeune Prince, & commanderoit aux troupes de sa Maison.

Le premier Président eut grand soin d'avertir à plusieurs reprises le sieur de Dreux, Conseiller au Parlement, de lire le testament distinctement & à haute voix ; car il disoit : Voici notre Loi. L'on n'en jugea pourtant pas ainsi. Dès que la lecture en eut été faite, Mgr. le Duc d'Orléans, ayant seulement dit qu'il y avoit dans le testament plusieurs choses, auxquelles en honneur il ne pouvoit consentir, & qu'il s'en expliqueroit dans la suite, demanda qu'on procédât à opiner sur la Régence, qu'il réclamoit comme

it. Il fut auſſi-tôt déclaré Régent
ntradiction. Il ne fut plus queſ- 1715.
Teſtament, & l'on procéda à
uſieurs autres choſes, ſelon que
it le ſouhaitoit. Le Duc du Maine
mte de Toulouſe qui avoient,
n que tous nous autres, donné
x pour la Régence, voulurent
l'article du commandement de
n du Roi, mais perſonne ne ſe
eux; ainſi le Duc du Maine,
u'on lui ôtoit tout ce que le feu
t réglé en ſa faveur, demanda
qu'au moins on voulût, pour
rver ſon honneur, lui accorder
titre honorifique. Sur cela les
1 Roi propoſerent le nom de
dant de l'éducation du Roi, &
y conſentit, avec la clauſe toute-
cela ne lui donneroit aucune
ſur les Officiers de la Maiſon du
ſur les troupes, ayant été ſpé-
ement que l'on ne reconnoiſſoit
é ſupérieure dans le Royaume

que celle de Mgr. le Duc d'Orléans Ré-
1715. gent.

Le 12 du même mois, le Roi alla au Parlement tenir son Lit de Justice; où tout ce qui avoit été réglé le 2 fut publié & enregistré.

Le Duc d'Orléans commença sa Régence par établir des Conseils, dans lesquels les affaires devoient passer, au lieu d'en laisser la disposition aux seuls Ministres, ce qui a certainement de grands inconvéniens; mais aussi il est à craindre que cette grande multitude de Conseillers ne retardent les expéditions, & sur-tout dans la partie de la guerre, où, pour que les choses aillent bien, un seul homme doit être chargé du détail après que les points ont été réglés dans le Conseil: quoi qu'il en soit, le Régent avoit promis d'en passer par la pluralité des voix dans les Conseils, ne se réservant que le pouvoir de faire des graces par l'entiere disposition des Charges, Emplois & Bénéfices.

Le Duc de Bourbon fut déclaré Chef du Conſeil de Régence ; le Comte de Toulouſe Chef du Conſeil de Marine, ayant ſous lui pour Préſident le Maréchal d'Eſtrées ; le Maréchal de Villeroi Chef du Conſeil des Finances, & le Duc de Noailles Préſident ; le Maréchal d'Uxelles Préſident du Conſeil des Affaires Etrangeres ; le Maréchal de Villars Préſident du Conſeil de la Guerre ; le Duc d'Antin Préſident du Conſeil des Affaires du dedans du Royaume, & le Cardinal de Noailles Préſident du Conſeil de Conſcience. 1715.

Le Régent me propoſa d'être du Conſeil de Guerre ; mais comme la premiere place étoit priſe, je ne crus pas qu'il me convînt, par toutes ſortes de raiſons, d'être en ſecond ſous mon camarade, d'autant que le reſte du Conſeil étoit compoſé de Lieutenans Généraux. Si j'avois voulu agir comme d'autres, qui, dès avant la mort du Roi, avoient fait leur marché avec Mgr. le Duc d'Orléans,

1715. j'aurois peut-être été traité aussi avantageusement; mais Dieu merci je n'ai point à me reprocher d'avoir jamais voulu entrer en aucune cabale. J'ai toujours eu pour principe de m'attacher inviolablement au Maître & à la Justice; c'est pour cela que j'avois toujours evité de rien écouter sur l'avenir : toutefois dès que le Roi fut sans espérance, je me déclarai pour le Duc d'Orléans, le bon droit & l'intérêt de l'Etat s'y trouvant. Je pressai le Régent de me nommer de la Régence; mais il s'en excusa sur les ménagemens qu'il avoit à garder avec le Roi George, & me dit, qu'en attendant qu'il pût me placer dans ce poste, & marquer l'estime qu'il avoit pour moi, il me donneroit quelque commandement considérable dans le Royaume. J'avoue que ses raisons ne me satisfirent pas, mais il fallut bien prendre patience.

Le Comte de Stairs, Ministre d'Angleterre, avoit, devant & après la mort

du Roi, donné des assûrances à Mgr. le Duc d'Orléans de l'amitié de son Maître, 1715.
& que, s'il se trouvoit en France quelque opposition à ses justes droits, il l'assisteroit de toutes ses forces. Le Régent avoit écouté avec plaisir de pareils discours, & avoit aussi fait donner au Roi George des assûrances de l'envie qu'il auroit de lui plaire; le tout dans la vue de se précautionner contre la cabale qu'il savoit avoir été formée contre lui. En effet, il est certain que la plupart de ceux qui approchoient le feu Roi, à force de lui représenter le danger qu'il y auroit à craindre de la part du Duc d'Orléans, s'il avoit la puissance en main, l'avoient convaincu de la nécessité de prendre des mesures convenables pour l'empêcher. Sur cela il avoit fait son testament, dicté par le Chancelier Voisin; & l'on croit que le Duc du Maine, & autres des plus accrédités, n'avoient cessé de tourmenter le Roi, jusqu'à ce qu'il l'eût mis en dépôt au Parlement avec une Déclaration. Je

fais pourtant par la Reine d'Angleterre
1715. combien peu le Roi croyoit que cela serviroit ; car cette Princesse étant allée lui faire compliment sur l'action de prudence qu'il venoit de faire, il répondit en ces termes : *On a voulu absolument que je la fisse, mais dès que je serai mort, il n'en sera ni plus ni moins.*

Stairs ne cessa, dès que le Duc d'Orléans fut reconnu Régent, de faire sa cour assidûment ; & sachant que le feu de rebellion étoit prêt à s'allumer dans l'Isle de la Grande-Bretagne, il pressa vivement le Régent d'empêcher que le Prétendant ne passât par la France pour s'y rendre. Mais comme le Duc d'Orléans avoit appris que le Roi George & les Whigs ne cessoient de publier qu'ils ne prétendoient pas s'en tenir à la Paix d'Utrecht, il voulut profiter de l'occasion pour en découvrir la vérité ; ainsi il répondit qu'il étoit prêt d'entrer dans les liaisons les plus étroites, pourvu que l'Angleterre donnât en même temps des

assurances de sa résolution à s'en tenir au dernier Traité de Paix ; & que pour cet effet l'on fît une alliance défensive, où les Hollandois seroient invités d'entrer. Stairs répliqua que le meilleur moyen, pour entamer une pareille négociation, étoit de commencer par prendre ensemble des mesures contre le Prétendant. Le Régent, voyant par cette réponse, que Stairs ne cherchoit qu'à l'amuser, lui en fit aussi de très-vagues, & résolut, non-seulement de ne point s'opposer aux desseins du Roi Jacques, mais de l'aider même sous main en tout ce qu'il pourroit, sans que cela parût : car connoissant le mauvais état du Royaume, il étoit dans l'intention d'éviter toute guerre. Toutefois Stairs ayant découvert que nous avions au Havre quelques vaisseaux chargés d'armes, & en ayant porté sa plainte ; le Régent ne put se dispenser de faire arrêter lesdites armes ; ce qui fut d'un grand préjudice aux affaires du Roi Jacques, qui ne pouvoit s'en pro-

1715

cuter d'ailleurs pour envoyer où l'on en
1715. avoit besoin, tant à cause que l'argent lui manquoit, que par l'impossibilité d'acheter en aucun pays des armes sans la permission du Souverain.

Le Comte de Marr, qui avoit été Secrétaire d'Etat pour l'Ecosse, du temps de la Reine Anne, & qui en avoit été dépossédé par George, reçut au mois de Septembre un ordre secret du Roi Jacques de s'en aller dans l'instant en Ecosse, & d'y prendre les armes. Ni Bolingbroke, ni moi, ne savions rien de ceci, quoique nous fussions ses principaux Ministres, par qui toutes les correspondances d'Angleterre & tous les projets passoient; ce qui ne faisoit rien augurer de bon, vu que sans nous il ne pouvoit y avoir rien de concerté. Quoi qu'il en soit, Marr partit par mer de Londres, & mena avec lui M. d'Hamilton, Lieutenant Général, homme qui avoit servi long-temps avec distinction en Hollande & en Flandre. Il débarqua dans le nord d'Ecosse; &

peu de jours après, ayant rassemblé ses amis & vassaux, il proclama publiquement le Roi Jacques, sommant tout bon sujet de se joindre à lui, pour rétablir leur Souverain légitime sur le Trône de ses ancêtres, & délivrer la nation de la tyrannie de George, Duc de Brunswick, usurpateur de la Monarchie. Un grand nombre de Montagnards & de Seigneurs considérables l'ayant joint, il marcha en avant & s'empara de la ville de Perth, au moyen de quoi il se trouvoit maître de toute la partie d'Ecosse, qui est au delà de la riviere de Tay. 1715.

Quelques Officiers avoient en même temps tenté de surprendre le Château d'Edimbourg, ce qui auroit rendu Marr maître de toute l'Ecosse, & auroit obligé ses ennemis de quitter le poste de Sterling; mais ce projet manqua. Dès que le Roi George apprit la révolte de Marr, il fit partir de Londres le Duc d'Argyle, qui, sans s'arrêter à Edimbourg, s'avança à Sterling avec ce qu'il put ramasser de

troupes, dont le nombre ne montoit
1715.
qu'à quinze cents hommes : George fit en même temps marcher quelques régimens d'Angleterre en Ecosse, & donna ordre qu'on y en transportât plusieurs d'Irlande ; il envoya aussi demander aux Etats Généraux les six mille hommes qu'ils étoient tenus de donner par les Traités faits avec la feue Reine en faveur de la succession protestante.

Cependant Marr s'amusoit à former son armée & à régler toutes les affaires, comme s'il avoit été sûr d'en avoir le temps nécessaire. S'il avoit marché en avant dès qu'il eut rassemblé huit ou dix mille hommes, il n'auroit certainement trouvé aucune opposition, & Argyle auroit été obligé d'abandonner l'Ecosse pour se retirer à Berwick. Alors il auroit pû mettre son armée en regle, convoquer un Parlement & marcher sur les frontieres, soit pour les défendre contre les troupes de George, ou pour s'avancer en Angleterre, & y joindre les amis

du Roi Jacques, en cas qu'ils y formassent un parti comme on avoit lieu 1715.
de l'espérer; mais son peu de connoissance de la guerre lui fit manquer son coup, & il donna le temps aux troupes, qui marchoient de tous côtés, de joindre le Duc d'Argyle. L'on peut avoir beaucoup d'esprit, beaucoup de courage personnel, être habile Ministre, & toutefois n'avoir pas les talens requis pour une entreprise de cette nature. Il est certain que Marr ne les avoit pas; & aussi il ne faut pas s'étonner s'il ne réussit pas. Après avoir tiré l'épée, il ne sut plus comment il falloit s'y prendre pour aller en avant, & par-là manqua l'occasion la plus favorable qui se fut présentée depuis la révolution de 1688.

Peu après que Marr se fut emparé de Perth, le sieur Forester, Gentilhomme accrédité dans la Province de Northumberland, les Lords Derwentwater, Widrington & autres y avoient pris les armes, & proclamé le Roi Jacques: mais

leur principale force ne consistant qu'en
1715. Cavalerie, ils demanderent à Marr un secours d'Infanterie; sur quoi celui-ci détacha le Brigadier Mackentosh, avec dix-huit cents Montagnards, pour les joindre. Mackentosh passa le Firth auprès d'Edimbourg, malgré quelques vaisseaux ennemis qui s'y trouvoient; & au lieu de marcher par le plus court, pour joindre Forester, il s'approcha d'Edimbourg. Le Duc d'Argyle y accourut en diligence de Sterling, & Mackentosh se retira à un vieux Fort ruiné, appellé *Leith*, distant d'un mille de la ville : il n'auroit pu s'y maintenir, faute de vivres, si le Duc d'Argyle n'eût été obligé de retourner promptement à Sterling, pour faire tête à Marr qui y marchoit. Mackentosh, sorti de ce mauvais pas où il s'étoit embarqué ridiculement, prit au plutôt la route des frontieres d'Angleterre; & en chemin faisant, il fut joint par les Lords Kenmure, Nithsdale, &c. avec cinq cents chevaux

de la partie méridionale d'Ecosse; mais il perdit beaucoup de ses Montagnards, qui regagnerent leur pays. Après qu'ils se furent tous joints à Forester, au lieu de marcher droit en Ecosse, pour tomber sur Argyle d'un côté, pendant que Marr l'attaqueroit de l'autre, ce qui étoit l'unique bon parti à prendre, ils s'avancerent dans le Diocèse de Durham, ayant quelque espérance que la ville de Neucastle se déclareroit pour eux; mais le Général Carpenter les ayant prévenus, & s'y étant posté avec un bataillon, & quelques Dragons, ils prirent le chemin de la Province de Lancastre, où nombre de Catholiques grossirent leur armée. Ils s'avancerent jusqu'à Preston, comptant que les Provinces voisines prendroient aussi les armes; mais le Général Wills, que le Roi George y avoit envoyé, ayant rassemblé quelque Infanterie, & plusieurs régimens de Cavalerie & de Dragons, marcha droit à eux, & se trouva devant Preston, avant qu'ils

1715

1715. en eussent la moindre nouvelle. Ils se mirent en défense, & même repousserent vivement les troupes dans les premieres attaques, de maniere que, vu la supériorité de Forester, & le peu de monde qu'avoit Wills, il y a apparence que celui-ci auroit été, sinon battu, au moins obligé de se retirer; mais, tout d'un coup, la tête ayant tourné à Forester, & à la plupart des Principaux de leur parti, ils demanderent à capituler. Les ennemis surent si bien les ménager, qu'ils se soumirent à la discrétion du Roi George, en se contentant de l'assûrance que leur donna Wills d'employer ses bons offices en leur faveur. Forester avoit environ deux mille hommes avec lui, & Wills n'en avoit que mille au plus.

Cependant Marr, après s'être amusé long-temps à Perth, se mit en marche pour aller tenter le passage de la riviere de Tay, au-dessus de Sterling. Argyle en étant averti, alla au devant de lui, & ils se rencontrerent à Auchterader.

L'armée du Roi Jacques pouvoit être de neuf à dix mille hommes, & celle du 1715.
Roi George de trois à quatre mille.

D'abord Argyle rompit la gauche de Marr, & celui-ci battit à plate-couture le reste de l'armée ennemie, dont il fit un assez grand carnage; mais il ne les poursuivit pas, & laissa Argyle, avec sa droite, se retirer en bon ordre à Sterling. Le lendemain, au lieu de profiter de son avantage, il remarcha à Perth : il donnoit pour raison qu'il manquoit de vivres, ses troupes les ayant jettés, en allant au combat, & que, de plus, les Montagnards ne vouloient plus se battre : il auroit pourtant dû chercher les moyens de les y engager; car il lui étoit important de pousser sa pointe, & de tout hasarder pour battre Argyle, avant que les Hollandois l'eussent joint. Cette bataille se donna à-peu-près en même temps qu'arriva la triste aventure de Preston.

Marr ayant su que Milord Suther-

land, malgré l'engagement où il étoit,
1715. sur parole d'honneur, de ne plus remuer contre le Roi Jacques, s'étoit de nouveau soulevé dans le Nord, & s'étoit même emparé d'Invernesſ, détacha les Marquis de Huntley & de Séaforth, avec leurs vassaux, qui faisoient cinq à six mille, pour aller réduire Sutherland; mais ces Seigneurs, au lieu d'entrer d'abord en action, se laissèrent amuser par des négociations; & même Huntley, à qui on offroit son pardon, l'accepta; ce qui acheva de ruiner les affaires du Roi Jacques. Séaforth n'étoit pas assez fort de lui-même, pour attaquer Sutherland; ainsi il se contenta de garder son pays, sans commettre d'hostilités.

Le Roi Jacques, sur la nouvelle qu'il eut du soulevement de Marr, partit au mois d'Octobre de Bar, & se rendit *incognito* à Saint-Malo, où il fut retenu quelques jours par les vents contraires, pendant lequel temps, ayant eu avis que les Partisans de George s'étoient em-

parés de Dimstafnage, lieu dans les montagnes, destiné pour sa descente, 1715
il prit le chemin de Dunkerque, où il s'embarqua, & mit pied à terre à Peterhead, vers la fin de Décembre. Jamais voyage ne fut plus long; car il se passa deux mois entiers depuis son départ de Lorraine jusqu'à son arrivée en Ecosse: aussi donna-t-il occasion à beaucoup de murmures parmi les Ecossois, & à beaucoup de mauvais discours parmi les autres; outre que le Comte de Stairs, qui en fut à la fin informé, en porta sa plainte au Régent, demandant qu'on empêchât ce prince de traverser la France. Le Régent répondit que, dès qu'on lui diroit où il pouvoit être, il y enverroit, pour le reconduire d'où il venoit; mais qu'il n'étoit pas obligé d'être, ni l'espion, ni le Prévôt du Roi George. A quelques jours de-là, Stairs assûra le Régent que le Prétendant devoit arriver un tel jour à Châlons en Champagne; sur quoi Contade, Major des

Gardes Françoiſes fut envoyé de ce
1715. côté-là, pour tâcher de le trouver & le ramener à Bar : mais il n'eut garde de le rencontrer ; car, outre qu'il y avoit déjà plusieurs jours qu'il étoit paſſé, il avoit pris une route détournée. A son retour, Contades fit de beaux comptes à Stairs de tout ce qu'il avoit fait, dont celui-ci fit semblant d'être content, quoique, dans le fond, il jugeoit bien que le Régent n'avoit pas grande envie d'empêcher le paſſage du Prétendant ; & que Contades n'avoit eu aucune envie de réuſſir dans ſa commiſſion.

Stairs avoit pareillement envoyé de tous côtés des Emiſſaires, pour tâcher de découvrir la marche du Prétendant ; mais ce Prince étoit ſi bien déguiſé, & marchoit ſi peu accompagné, qu'il n'en put jamais être informé que trop tard, pour en faire uſage.

L'on a dit auſſi dans le monde que Stairs avoit employé des gens pour aſſaſſiner le Roi Jacques : je dois cette

uſtice à la vérité, qu'après avoir exa- 1715.
miné à fond toutes les raiſons qu'on al-
léguoit, pour prouver cette accuſation,
e les ai toutes trouvées frivoles; &
quoique Stairs fût un grand Whig, &
par conſéquent ennemi juré du parti
Jacobite, je le crois pourtant trop homme
d'honneur, pour avoir jamais eu une
pareille penſée. Le Duc de Marr, dont
les intérêts étoient bien oppoſés à ceux
de Stairs, en a toujours parlé de la
même maniere; & quand il dit du bien
de ſon ennemi, on doit l'en croire.

Le Duc d'Ormond étoit parti de
Paris, à peu près en même temps que
le Roi Jacques de Bar: il s'étoit embar-
qué en Normandie avec une vingtaine
d'Officiers, & vingt-cinq Cavaliers du
régiment de Nugent, qui ſe trouvoit
pour-lors en quartier de ce côté-là. Une
tempête le força de relâcher; puis étant
de nouveau retourné ſur les côtes d'An-
gleterre, il revint, ſans oſer y débar-
quer, ayant appris que le Roi George,

instruit par le Colonel Maclaine des
1715. projets formés dans l'Ouest, y avoit envoyé un corps de troupes, & fait arrêter nombre de personnes. Ce Maclaine étoit l'homme de confiance, dont le Duc d'Ormond s'étoit servi pour conduire toutes ses pratiques; c'étoit lui qui avoit concerté, avec les Seigneurs les plus accrédités du pays, les mesures pour le soulévement général, & qui s'étoit aussi accordé avec les Officiers de la garnison de Plimouth, sur la maniere dont ils devoient se saisir de cette place. George commença par changer la garnison de Plimouth, fit entrer dans Bristol un régiment d'Infanterie, & fit toutes les dispositions convenables pour empêcher l'exécution des desseins d'Ormond. Cela ne lui fut pas difficile, en étant instruit à fond par Maclaine: de plus, Milord Landsdowne, & le Chevalier Windham, principaux arcboutans de toute cette affaire, ayant été découverts & arrêtés, il ne se trouva plus de

Chef capable de remédier à ce contre-temps, & tous les Gentilshommes du 1715.
pays, effrayés, firent dire au Duc d'Ormond, qu'ils ne pourroient plus le joindre, selon qu'ils s'y étoient engagés.

Je ne puis m'empêcher de faire encore une observation sur le ridicule du projet d'Ormond. Quand il quitta Richemont, que ne s'en alloit-il tout droit dans l'Ouest? Ses amis étoient alors en liberté, ils étoient dans les meilleures dispositions du monde : il y avoit deux à trois cents Officiers réformés qui l'attendoient, & George n'avoit aucunes troupes, pour s'opposer à lui. Croyoit-il que, de passer par la France, lui donneroit un relief, & ne devoit-il pas considérer qu'en fait de soulévement, il ne faut pas laisser refroidir les esprits; que chaque moment est précieux, & que celui qu'on perd ne peut plus se retrouver?

Le Roi Jacques, en même temps qu'il donna ordre au Duc d'Ormond

de partir de Paris pour l'Angleterre;
1715.] m'envoya aussi une commission, & un ordre en forme pour me rendre en Ecosse, & y prendre le commandement de l'armée. Comme je m'étois, du consentement de ce Prince, fait naturaliser François; qu'ainsi j'étois devenu Sujet du Roi Très-Chrétien; que j'étois de plus Officier de la Couronne de France, engagé par plusieurs sermens à ne sortir du Royaume, qu'avec permission par écrit, & que, loin de me le permettre en cette occasion, le feu Roi & le Régent me l'avoient expressément défendu, je ne crus pas qu'en honneur, & en conscience, je pusse déférer à l'ordre que j'avois reçu.

Milord Bolingbroke devoit rester à Paris, pour veiller aux intérêts du Roi Jacques, & tâcher de lui fournir tout ce dont il avoit besoin. L'affaire étoit d'autant plus difficile, que le Régent, malgré ses bonnes intentions, ne vouloit pas paroître : il avoit chargé de ce

soin M. Le Blanc & le petit Renault.
Ces Messieurs faisoient espérer à Bolingbroke qu'ils lui donneroient des armes ; mais il eut beau les faire solliciter sous main (car ils n'osoient le voir eux-mêmes), jamais il n'en tira rien que de belles paroles ; & , pour dire la vérité , je crois que le Régent , commençant à avoir mauvaise opinion de cette entreprise, n'étoit pas trop porté à exécuter ce qu'il avoit fait espérer : de plus, parmi nos gens, il y avoit des cabales qui ne contribuoient pas peu à faire échouer toutes choses. Bolingbroke étoit haï des Irlandois , qui ne cessoient de crier contre lui. Le Duc d'Ormond, homme foible , se laissa aller aux jalousies qu'on lui inspiroit , comme si Bolingbroke n'avoit pas pour lui assez d'égards. La Reine , & ceux en qui elle avoit plus de confiance à Saint-Germain , étoient très-mécontens de ce qu'il ne les consultoit pas continuellement , & de ce qu'il ne leur disoit pas régulièrement 1715.

tout ce qu'il faisoit. Des femmes même
1715. à Paris, qui vouloient être Ministres, & qui avoient trouvé moyen par des souterrains de s'introduire auprès du Duc d'Orléans, s'acharnerent à décrier Bolingbroke auprès de ce Prince. En effet, je trouvai, dans plusieurs conversations que j'eus avec lui, qu'il étoit mécontent de Bolingbroke; &, ce qui paroîtra plus extraordinaire, c'est que la seule raison qu'il m'en donna, fut qu'il s'adressoit à ces femmes, pour le tourmenter depuis le matin jusqu'au soir. Je l'assûrai qu'il ne le faisoit, que parce qu'il ne savoit par où pouvoir d'ailleurs parvenir à S. A. R. Sur cela, il me dit qu'il eût à s'adresser au Maréchal d'Uxelles, & à nul autre; moyennant quoi, il l'écouteroit volontiers. Bolingbroke, dans l'instant, rompit toute liaison avec ces femmes; lesquelles, déjà mal-disposées en sa faveur, & irritées par le changement de sa conduite, se déchaînerent contre lui. Le Régent même me

n'ordonna en même temps
lingbroke qu'il étoit content 1715.
ndant rien ne se faisoit pour
ies de la part de la France,
tissoit à des espérances, dont
it nul effet.
l'Espagne en agit avec plus
; car, sur la représentation
ui fîmes du besoin que le
, avoit d'une somme d'ar-
us envoya cent mille écus
l'or, que nous fîmes partir
ec mon fils, le Chevalier
Mr de Bulkeley; mais tout
nspirer pour ruiner nos pro-
eau, où ils étoient, fit nau-
côte d'Ecosse, & ils n'eu-
temps de se sauver la nuit
oupe, sans pouvoir emporter
u'ils avoient cachés dans le
iment.
dit que, sur la représenta-
es, l'on avoit arrêté au Ha-
es qui y étoient embarquées:

1715. il nous reſtoit outre cela trois mille fuſils, qui, par bonheur, étoient dans un vaiſſeau au bas de la Seine : nous voulions les envoyer en Ecoſſe; mais le Duc d'Ormond, qui n'avoit en tête que ſon expédition d'Angleterre, les garda, en dépit que nous en euſſions, de maniere qu'ils n'ont jamais ſervi de rien.

Le Roi Jacques, à ſon arrivée en Ecoſſe, y trouva les affaires dans un état déplorable. Son armée, que le Duc de Marr, par ſes lettres, avoit fait monter à ſeize mille hommes, ne conſiſtoit plus qu'en quatre ou cinq mille mal armés, mal en ordre, & dépourvûs de tout. Il ne laiſſa pas de ſe rendre à Perth, afin de voir ce que pourroit produire ſa préſence : il manda aux Marquis de Huntley & de Séasforth de le venir joindre; mais le premier ayant déjà fait ſa paix, s'excuſa ſur la mauvaiſe ſaiſon, & ſur ce qu'il ne pourroit, de quelque temps, raſſembler ſes vaſſaux, qui s'étoient retirés chez eux. Le ſecond allé-

guoit

guoit les mêmes raisons, outre qu'il ne pouvoit laisser son pays exposé aux 1715. invasions de Sutherland. Le Roi Jacques ne pouvant faire venir ces Messieurs, leur envoya des Officiers & de l'argent, afin de les maintenir dans ses intérêts.

Cependant Argyle, malgré la rigueur de la saison, faisoit tous les préparatifs 1716. nécessaires pour marcher en avant, dès que les six mille Hollandois l'auroient joint. Aussi avoit-il fait venir nombre de Pionniers, pour lui ouvrir les chemins au travers de la prodigieuse quantité de neige qui étoit tombée; il avoit rassemblé tous les charriots du pays, pour porter, non-seulement ses munitions de guerre & de bouche, mais aussi du bois & du charbon pour chauffer ses troupes. Il avoit un très-grand train d'artillerie, en un mot, tout ce qu'il falloit, tant pour sa subsistance, que pour un gros siege. Il se mit en marche, le 9 Février, d'auprès de Sterling, &

campa le premier jour à Dumblaine;
1716. le lendemain à Aucherader, où s'étoit donné la bataille, & le 11 il arriva à Tullibardine, à huit milles de Perth. Cette derniere ville n'avoit d'autres fortifications qu'une ſimple muraille; & quoique Marr y eût fait travailler, le manque d'outils, de matériaux, d'argent & de gens entendus, joint au mauvais temps, avoit été cauſe que les fortifications étoient très-peu de choſe. A la vérité, il y avoit vis-à-vis un poſte, en ſoi-même très-bon, étant couvert par la riviere, qui eſt très-large & qu'on ne peut paſſer à gué qu'à dix milles au deſſus, dans un pays de montagnes de difficile accès. Malheureuſement le froid étoit ſi exceſſif, que toutes les rivieres étoient entiérement gelées; de maniere que les ennemis la traverſerent, comme s'il n'y avoit eu qu'une plaine. Cette raiſon, & le mauvais état de ſa petite armée, inférieure de moitié à celle d'Argyle, détermina le Roi Jac-

ques à quitter Perth. Il l'abandonna le
11, & se retira à Dundée, d'où il se 1716
rendit à Montrose avec une partie de ses troupes, & envoya l'autre à Brékin. Le Chevalier Areskin, qui vint en France de sa part donner avis de cette démarche, me dit positivement que le Roi avoit dessein de se retirer vers le Nord, à mesure que les ennemis avanceroient, & qu'un peu en deçà d'Aberden il étoit résolu de tenir ferme, y ayant un poste excellent, que cinq cents hommes défenderoient contre dix mille. La droite de ce poste étoit appuyée aux grandes montagnes, & la gauche à la mer: un marais impraticable, que l'on ne pouvoit passer que sur une chaussée, couvroit tout le front. Mais, deux jours après l'arrivée du Chevalier Areskin, nous apprîmes que, sur l'approche d'Argyle, le Roi Jacques avoit fait marcher ses troupes vers le Nord; qu'il s'étoit, de sa personne, embarqué avec Marr & quelques autres, & qu'il étoit arrivé

[redacted] en France. Il laissa le commandement au 1716. Général Gordon, lui ordonnant de tâcher d'obtenir de l'ennemi des conditions pour ceux qui étoient dans son parti. Il est naturel de croire que, dès que les Montagnards & autres surent le départ de leur Roi, il ne fut plus question que de se disperser, & de se cacher.

Ainsi finit, dans un instant, cette entreprise : tout le pays se soumit au Duc d'Argyle, qui s'étoit avancé à Aberden; & ceux qui ne crurent pas pouvoir obtenir de pardon, se retirerent dans les Isles, d'où ensuite ils passerent en France. Mon fils & M. de Bulkeley, que le Roi Jacques n'avoit pas emmené avec lui, ne pouvant se résoudre à se cacher dans les montagnes, comme d'autres, se hasarderent à venir du Nord d'Ecosse à Edimbourg. Personne ne les découvrit; & après avoir resté huit jours dans cette Capitale, ils louerent un bâtiment, qui les débarqua en Hollande, d'où ils

erent au plutôt la France. Le Ré-
, à la sollicitation du Milord Stairs, 1716.
fit ôter leurs emplois, aussi bien
tous ceux qui avoient été en Ecosse.
ôtant le régiment à mon fils, on
le rendit.

L'on sera peut-être curieux de savoir
rquoi le Roi Jacques revint sitôt
:osse, & pourquoi, selon ce que nous
t assûré le Chevalier Areskin, il ne
it pas retiré au poste en deçà d'Aber-
: tout ce que j'en ai pu découvrir,
que Marr lui avoit persuadé qu'il
it plus possible de soutenir l'entre-
; que ce seroit ruiner totalement
de son parti, & qu'ainsi il falloit,
a retraite, leur donner lieu de faire
ccommodement; que sa présence
oit impraticable. Il est vrai que cette
tion auroit pu être faite avant le
rt d'Areskin; mais je suis convaincu
s'il y a eu une faute commise, elle
venue que de la trop grande dé-

férence de ce jeune Prince aux avis
1716. d'autrui.

Le Roi vint secrétement à Saint-Germain, où il demeura quelques jours : de là, il en alla passer huit auprès de Neuilly, & fut ensuite à Châlons en Champagne, pour y attendre la réponse du Duc de Lorraine. Ce Prince faisoit quelques difficultés de lui permettre de revenir en Lorraine, à cause des égards qu'il se croyoit obligé d'avoir pour le Roi George : il lui conseilla donc d'aller aux Deux-Ponts, l'assûrant toutefois que si le Roi de Suede ne l'y vouloit pas souffrir, il le recevroit dans ses Etats, au hasard de ce qui lui en pourroit arriver. Le Roi Jacques, très-mécontent de cette réponse, aussi bien que de ce que le Prince de Vaudemont lui conseilloit la même chose, s'en alla à Avignon, où les Ducs d'Ormond, de Marr, & nombre d'autres Seigneurs se rendirent auprès de lui.

Pendant le séjour que le Roi Jacques avoit fait auprès de Paris, il avoit congédié Milord Bolingbroke de la maniere du monde la plus offensante. 1716

Il lui avoit fait, à son retour d'Ecosse, une réception très-gracieuse, & lui avoit témoigné une confiance entiere; enfin après lui avoir donné ses ordres sur plusieurs choses dont il le chargeoit, & lui avoir sur-tout recommandé de se dépêcher de le suivre, il fit semblant de partir de la Malmaison pour Châlons; mais au lieu de cela il s'en alla chez Mademoiselle de la Chausseraye auprès de Neuilly. Au bout de deux jours il envoya le Duc d'Ormond redemander les Sceaux à Milord Bolingbroke, qui fut très-surpris d'un pareil message, & les rendit sur le champ. Ce Prince publia, pour raison de ce qu'il venoit de faire, que Milord Bolingbroke avoit totalement négligé d'envoyer en Ecosse aucun secours d'armes, d'argent, &c. & que cela étoit cause du mauvais succès de ses affaires.

1716. Les brouillons de S. Germain ajoutoient, qu'il n'avoit tenu qu'à lui d'avoir du Régent toutes ſortes de ſecours, mais qu'il ne l'avoit pas voulu, afin de ruiner le Prétendant qu'il trahiſſoit ſous main; mais la véritable raiſon de ſa diſgrace procédoit d'autres motifs; l'on pourroit même croire que le Roi Jacques, qui deſiroit de ſe diſculper de tout ce que la malice de ſes ennemis pourroit inventer contre lui, n'étoit pas fâché qu'on rejetât tout ſur Bolingbroke. D'un autre côté le Duc d'Ormond avoit toujours été jaloux de Bolingbroke, qu'il regardoit comme un génie ſupérieur, & par conſéquent comme devant toujours avoir plus de crédit que lui. Mille petits politiques, qui ne trouvoient point leur compte avec un Miniſtre auſſi éclairé, & qui ſe croyoient aſſûrés de tout faire & tout ſavoir, ſi Ormond gouvernoit, ne ceſſoient d'animer ce dernier contre lui, & de rendre ſes moindres actions odieuſes. Marr avoit auſſi ſon intérêt particulier

en vue ; il vouloit faire croire au public
que s'il avoit été secouru par Boling- 1716
broke, son entreprise auroit réussi : il
vouloit de plus être le seul Ministre &
tout gouverner ; & pour cela il falloit
nécessairement éloigner Bolingbroke ;
car connoissant le petit génie du Duc
d'Ormond, il ne craignoit pas de le trouver
dans son chemin. Mademoiselle de la
Chausseraye & plusieurs autres femmes,
que j'ai marqué ci-devant être fâchées
contre Bolingbroke, à cause qu'il ne les
consultoit plus, se joignirent au reste des
assaillans ; & il y a apparence que les Ministres
de S. Germain, s'ils ne pousserent
pas à la roue, du moins ne s'opposerent
pas à ce renvoi. Il faudroit être dépourvu
de tout bon sens, pour ne pas voir la faute
énorme que le Roi Jacques faisoit en chassant
le seul Anglois capable de manier
ses affaires ; car quoi qu'en puissent dire
quelques personnes, plus passionnées que
sensées, de l'aveu de toute l'Angleterre,
Bolingbroke est un des plus habiles Mi-

1716. niſtres qu'il y ait eu. Il eſt né avec des talens ſupérieurs, qui l'ont élevé, quoique très-jeune, aux plus hauts emplois : il étoit de plus très-accrédité parmi les Chefs du parti Tory, dont, pour ainſi dire, il étoit l'ame. N'étoit-ce pas la plus grande faute de ſe défaire d'un tel homme dans le temps où l'on en avoit le plus de beſoin, & où il ne convenoit pas de ſe faire de nouveaux ennemis ? Quand même il auroit failli, la prudence vouloit que l'on trouvât un moyen plus doux pour lui ôter le maniement des affaires, & il auroit été facile de le trouver : il n'y avoit qu'à lui inſinuer, qu'à cauſe de la froideur, qui étoit entre lui & Ormond, il ne convenoit pas qu'ils fuſſent enſemble ; que, de plus, ſa préſence à Paris étoit néceſſaire, pour veiller de plus près à tout ce qui ſe paſſeroit. L'on pouvoit même lui faire dire avec franchiſe, que, pour des raiſons particulieres, l'on ne croyoit pas devoir ſe ſervir de lui plus long-temps. Je connois aſſez ſon humeur

& son caractere, pour assûrer qu'il auroit demandé de lui-même à quitter ; mais 1716.
de lui faire un affront public, & de vouloir noircir sa réputation dans le monde, c'est une action incompréhensible : aussi a-t-elle ôté au Roi Jacques beaucoup plus d'amis qu'il ne croit.

Comme j'ai été en partie témoin de ce que Bolingbroke a fait pour le Roi Jacques, pendant qu'il s'est mêlé de ses affaires, je lui dois cette justice, qu'il n'a rien omis de ce qu'il pouvoit faire : il a remué ciel & terre pour obtenir des secours, mais la Cour de France l'a toujours amusé ; & quoiqu'il le vît, & qu'il s'en plaignît, il n'y avoit pourtant point d'autre Puissance à qui il pût s'adresser. De plus, les cabales dont j'ai déjà parlé le contrecarroient en tout. Le Roi Jacques lui fit, quelque temps après, demander toutes les lettres qu'il lui avoit écrites, & il les rendit sur le champ sans même en garder de copie. Le Duc de Marr lui joua un assez vilain tour ; il lui

dit, qu'étant accablé d'affaires, il n'avoit
1716. point gardé de minutes de ses Lettres, qu'ainsi il le prioit de les lui prêter pour en prendre des copies; Bolingbroke les donna, & il n'a jamais pu les ravoir.

Au mois d'Avril, je fus nommé Commandant en Guyenne, à la place du Maréchal de Montrevel, qui devoit aller en Alsace. La cause de ce changement venoit de ce que le Duc d'Orléans étoit bien aise d'avoir en ce pays-là une personne sur qui il pût compter, d'autant qu'il n'avoit pas lieu de se fier à M. le Duc du Maine, dont le second fils étoit Gouverneur de cette Province. Il avoit même dans cette vue eu intention de me donner aussi le commandement du Languedoc, & je devois faire ma résidence à Toulouse, qui se trouve au centre de ces deux Provinces; mais je représentai que cela pourroit m'attirer des envieux, & de plus, donner occasion à des raisonnemens qu'il valoit mieux éviter; qu'en cas de besoin il seroit toujours assez

l temps de m'envoyer la commiſſion.

Le Duc du Maine, fâché de ce que le 1716.
Duc d'Orléans m'avoit deſtiné pour la Guyenne, ſans lui en avoir parlé auparavant, fit tout ce qu'il put pour l'empêcher; & ne pouvant y réuſſir, il s'aviſa, pour me donner une mortification, de faire inſérer dans mes patentes, *ſous l'autorité de ſon fils le Comte d'Eu.* Il prétendoit que c'étoit un privilége appartenant aux Princes du Sang. Dès que je le ſus, je déclarai, que s'il ne prouvoit cet uſage, je n'accepterois pas l'emploi à ces conditions, ne voulant pas être le premier à faire une planche ſi contraire à la dignité de Maréchal de France; que nous ſavions fort bien la différence qu'il y avoit de nous à un Prince du Sang; que nous leur rendrions toujours toutes ſortes de reſpects; mais qu'en fait de commandement, nous ne pouvions obéir à aucun abſent qu'au Roi & au Régent. M. de la Vrilliere, Secrétaire d'Etat, me vint trouver de la part du Duc d'Orléans,

1716. pour me montrer les exemples sur la prétention du Duc du Maine, & pour me dire que S. A. R. s'attendoit que je n'y ferois aucune difficulté. Je répondis, que les exemples qu'il m'alléguoit faisoient pour moi; & qu'ainsi j'aurois l'honneur d'en parler moi-même à Son Altesse Royale. En effet, j'allai au Palais Royal, & fit voir clairement au Prince qu'on lui en avoit imposé: toutefois comme le Régent, en quelque sorte, s'étoit engagé avec le Duc du Maine dans cette affaire, il ne savoit plus comment en sortir; il fit agir le Duc de Noailles, & plusieurs autres, pour me persuader de céder; mais je demeurai ferme dans ma résolution, si bien que pendant deux mois je fus incertain de mon sort. A la fin, le Régent voyant que j'étois inébranlable, & d'ailleurs la plupart des Maréchaux de France, mes confreres, prenant hautement mon parti, il fit refaire mes Patentes à l'ordinaire, & je partis au mois de Juillet pour Bordeaux. Le Ma-

réchal de Montrevel auroit pu, dès le premier jour, finir la dispute, en montrant ses Lettres Patentes renouvellées trois mois avant la mort du feu Roi, & par conséquent depuis que les Légitimés avoient eu le rang & le titre de Princes du Sang : mais pour ne pas se brouiller avec le Duc du Maine, il ne le dit qu'après la décision. Le Marquis de la Vrilliere, qui avoit expédié les Patentes du Maréchal de Montrevel, auroit aussi dû le dire au Régent; mais l'envie de faire sa cour au Duc du Maine, lui fit taire la vérité, & le fit passer en cette occasion pardessus les devoirs de son emploi. 1716.

Fin des Mémoires.

SUITE ABRÉGÉE
DES MÉMOIRES,

D'APRÈS les lettres du Maréchal de BERWICK, & principalement sa correspondance avec les Ministres.

LE Maréchal de Berwick avoit déjà
1716. fait, à l'âge de quarante-quatre ans, vingt-six campagnes, & rempli une grande carriere. La longue guerre, dont l'Europe sortoit, l'avoit mis en occasion de faire connoître, à la tête des armées, ses talens pour un Art qui en demande plus qu'aucun autre pour y exceller, l'art des Héros; & cela pendant les onze dernieres campagnes, toutes heureuses & glorieuses, où il avoit commandé : chose bien digne de remarque, principalement dans cette guerre malheureuse, où la victoire, accoutumée autrefois à suivre constamment nos

rapeaux, sembloit presque par-tout
illeurs les avoir abandonnés. Une autre 1716.
arriere vint encore s'ouvrir au Maréchal
le Berwick.

Il arriva à Bordeaux, au mois de
Juillet 1716, pour prendre le comman-
dement de la Province de Guienne. Le
Régent, qui connoissoit tout son mérite,
& qui s'étoit proposé de l'employer uti-
lement pour l'Etat, auroit voulu, comme
on l'a déjà vu, ne pas borner les soins
du Maréchal au commandement de cette
seule Province. Il avoit, dès 1705, fait
voir en Languedoc, où il commanda
dans un temps critique & difficile, qu'il
n'étoit pas moins propre au gouverne-
ment civil, qu'au commandement des
armées : les hommes de génie le sont
presqu'à tout. Le Régent lui écrivoit à
son arrivée à Bordeaux : » Rien n'est
difficile entre vos mains, & je vous
prie de compter toujours sur mon ami-
tié ». Elle étoit fondée, cette amitié,
sur l'estime & la confiance entiere, dont



avoient faite ensemble en 17
sion qui servit à les unir pou
Le Régent n'avoit pas beauc
aux honnêtes gens; mais il d
s'il y avoit un parfaitement
homme dans le monde, c'ét
réchal de Berwick (*a*).

(*a*) L'Abbé Millot avance, à
tome IV de ses Mémoires, que le
Berwick *déplaisoit* au Duc d'Orlé
ce fut en 1707 la cause de son
pagne. S'il parle d'après le Duc de
ne peut imaginer où ce dernier, qu
cependant bien instruit, auroit pri
anecdote. Rien n'est plus opposé
Le Maréchal de Berwick avoit cou
que l'origine de sa faveur auprès

Toutes les parties de l'adminiſtration 1717.
ient, pendant la Régence, régies
des Conſeils, qui donnoient aux

---

ua beaucoup à le rendre heureux par ſon
abileté & ſon courage «. Il eut effectivement
lus grande part au ſuccès, par les reſſources
l ſut trouver dans l'embarras où l'on fut, &
les peines infinies qu'il prit (quoiqu'il n'eût
été de l'avis du ſiege), n'ayant rien de plus
cur que la gloire des armes du Roi, & la
re gloire du Duc d'Orléans. Etoit-ce là lui
aire? Ce Prince avoit trop de grandeur
e & de mérite perſonnel, pour être jaloux
Maréchal de Berwick, & pour qu'on pût
e l'en ſoupçonner: tout ce qu'il fit depuis
lui, prouve bien le contraire. La gravité
laréchal, & la régularité de ſes mœurs, ne
ordoient pas toujours avec les goûts &
muſemens du Duc d'Orléans; mais ils
nt unis par des liens plus ſolides, par l'eſ-
, par la confiance, on peut dire par l'ami-
Louis XIV rappella d'Eſpagne le Maréchal
Berwick, au grand regret de Philippe V,
s Eſpagnols, parce que les affaires y étoient
rétablies, que l'on avoit plus pour elles
ne inquiétude; que d'ailleurs elles étoient

1717. Commandans des Provinces une correſpondance fort multipliée. Il ſuffit de lire celle du Maréchal de Berwick, pour être convaincu du cas infini que les différens perſonnages de ces Conſeils faiſoient de ſa perſonne. Pluſieurs étoient liés avec lui par l'amitié; tous lui accordoient la plus grande eſtime.

Quoique ſa réputation de ſévérité eût, avant ſon arrivée en Guienne, diſpoſé la Province, & particuliérement la Ville de Bordeaux, à redouter ſon adminiſtration, & que, dans tout le temps qu'il y commanda, il eût continuellement avec le Parlement des diſcuſſions; cependant il fut bientôt connu, & alors

---

en bonnes mains, dans celles du Duc d'Orléans. Les frontieres du Rhin & du Dauphiné demandoient plus d'attention; on y avoit beſoin d'habiles Généraux. Louis XIV deſtinoit le Maréchal de Berwick pour le commandement de l'une des deux armées, qu'on y raſſembloit, comme on l'a vu dans ces Mémoires.

» il fut aimé de tout le monde (dit le » Président de Montesquieu), & il n'y » avoit point de lieu où ses grandes » qualités aient été plus admirées «. La Noblesse avoit en lui une confiance entiere, & souvent les Gentilshommes le prenoient pour le Juge de leurs différends. 1717.

Dans toutes ses discussions avec le Parlement, il eut toujours raison : mais quoique le Ministre décidât en toute occasion suivant ses vues, parce qu'elles se trouvoient toujours évidemment les meilleures, il employoit ensuite, dans l'exécution des ordres du Roi, tant de prudence & de modération, qu'il étoit impossible, même aux Officiers du Parlement, de ne pas reconnoître qu'il n'avoit mis dans les affaires aucun amour propre, & que celui de la justice, de l'ordre & du bien général l'avoit uniquement guidé. S'il se décidoit toujours par lui-même, c'est qu'il pensoit que celui qui étoit chargé des affaires, se



étoient capables de l'éclairer,
truire sur ce qu'il falloit fa
personne ne montroit ensuit
fermeté. Comme cette ferme
fruit de l'examen le plus app
qu'elle tendoit toujours au bi
il n'y en eut de plus éloigné
niâtreté.

On n'entrera point dans
d'un grand nombre d'affaires
ressantes, qui occuperent le
de Berwick; il suffit d'avoir
principes, dont il ne s'écart
dans l'application.

Le Parlement de Bordeau
1718. d'Avril 1718, voulut user du

sa d'enregistrer les Lettres Patentes ac- 1718.
rdées à l'Hôpital général de Saint-
ndré. Ses délibérations avoient été très-
ves. On jugea qu'il s'étoit écarté des
gles & des dispositions de la Décla-
tion même, qui l'avoit rétabli dans
s fonctions qu'il exerçoit ; il ne devoit
user par cette Déclaration (*a*), que
r les objets qui regardoient le bien
blic du Royaume : celui dont il s'a-
ssoit, ne concernoit qu'une affaire par-
uliere. Monsieur d'Argenson, Garde
s Sceaux, manda cependant au Pre-
ier Président, & au Procureur Gé-
ral, que Son Altesse Royale vouloit
en recevoir les remontrances du Par-
ment, mais à condition qu'elles se-
ient faites dans le délai prescrit par
même Déclaration, & sans députa-
on. Cependant le Président Lebreton
roit été nommé Député, & étoit parti
our la Cour, sans en demander la per-

(*a*) Lettre de M. d'Argenson, Garde des Sceaux,
o Avril 1718.

1718. mission. Cette démarche dont il ne pouvoit se dispenser, auroit en quelque sorte corrigé sa nomination irréguliere.

Le Maréchal de Berwick se croit obligé de rendre compte à Son Altesse Royale de tout ce qui se passe. Monsieur de la Vrilliere, Secrétaire d'Etat de la Province, instruit, de son côté, le Maréchal, que Monsieur le Régent est déterminé à n'avoir aucun égard aux représentations du Parlement, qui lui paroissoient n'en point mériter; qu'il envoie à Monsieur de Courson, Intendant de la Province, une lettre de cachet pour l'Avocat Général Dudon, par laquelle il est relégué à Auch. La Cour le regardoit comme le plus repréhensible, pour s'être opposé aux Lettres-Patentes avec plus de vivacité qu'aucun Membre du Parlement, contre le devoir de sa Charge d'Avocat pour le Roi (a), qui auroit dû plutôt le porter

(a) Lettre de M. de la Vrilliere, 10 Avril 1818.

à

es soutenir. M. d'Argenson, dans sa 1718.
onse au Maréchal de Berwick sur
te affaire, finit par lui dire : » On
e doit pas présumer que cette Com-
agnie prenne en cette occasion d'autre
arti, que celui de se conformer aux
itentions de S. A. R.; & S. A. R. ne
iure pas aussi que votre autorité &
tre attention suivie, qui savent pour-
ir aux moindres incidens, ne pré-
ennent les suites de celui-ci «. M. le
ent marque de sa propre main au
échal de Berwick : » J'ai donné des
dres très-précis pour arrêter l'exé-
tion des délibérations du Parlement
et égard; & je pense, comme vous,
s'il est très-important de prévenir,
s le commencement, de pareilles
itreprises «.

e Parlement, dit Pasquier quelque
, *est une bonne piece dans l'Etat*;
on peut ajouter que ses remontrances
d'un excellent usage; mais il doit
servir avec prudence & retenue.

Le Président Lebreton, arr
Cour, fut réprimandé par le G
Sceaux, & eut ordre de s'en r
à Bordeaux. La Cour prit le pa
voyer des Lettres de Jussion :
réchal de Berwick se trouva a
ment à leur lecture; il y opina
mission, mais en montrant en
temps un vif intérêt pour le Pa
Le Régent fut obéi; les Let
tentes, en faveur de l'Hôpital
André, furent enregistrées pur
simplement, & l'affaire finit.
de cachet de l'Avocat Généra
fut révoquée, à la priere du 1
de Berwick; on fit passer l'ord
mains : toute cette affaire avoi

où la prudence & le zèle du service du Roi paroissent toujours «. 1718.

La France commençoit à peine à goû- les douceurs d'une paix dont elle ›ir encore un extrême besoin, lorsque nbition du Cardinal Alberoni, pre- er Ministre d'Espagne, vint la trou- : par les projets qu'il enfanta. Il vou- faire rentrer cette Puissance dans tes les possessions qu'elle avoit cédées le Traité d'Utrecht. Déjà il s'étoit paré de la Sardaigne: vingt-cinq à ıte mille Espagnols étoient débarqués Sicile, pour en faire la conquête; .isoit armer une flotte à Cadix; tout t en mouvement dans les ports du yaume.

On comprit, dès 1718, que la nce seroit forcée d'en venir à une ›ture ouverte avec l'Espagne, & même porter une guerre offensive, pour nplir les engagemens qu'elle avoit s avec ses nouveaux Alliés, l'Em- teur, l'Angleterre & la Hollande, &

pour obliger Philippe V à abandonner
1718. des projets, qui n'alloient à rien moins qu'à troubler l'Europe entiere, & à causer de tous côtés des révolutions. La guerre ne fut pourtant déclarée qu'au mois de Janvier 1719 : toute l'année précédente s'étoit passée à négocier avec le Cardinal Alberoni, qui amusoit la France & l'Angleterre, pour éloigner le moment de la rupture avec ces deux Cours, & se donner le temps de préparer tout ce dont il croyoit que dépendoit la réussite de ses projets. Il osoit se flatter d'ôter par ses intrigues, & par des soulévemens, la Régence au Duc d'Orléans, de la faire donner à Philippe V, & de l'armer par-là de toute la puissance de France : il entroit aussi dans ses vues d'opérer une révolution en Angleterre, d'y rétablir le Roi Jacques sur le Trône de ses Peres, & de s'en faire un Allié, en chassant son Rival. Les autres instrumens dont il devoit se servir, & qu'il comptoit mettre en

œuvre, étoient d'un côté le Turc; d'un autre, le Roi de Suede. On voit que 1718.
tout l'édifice d'Alberoni n'étoit fondé que sur des espérances véritablement chimériques, & sur le concours de plusieurs événemens, peu vraisemblables, qu'il n'auroit pas dû se flatter pouvoir se procurer : il eut cependant l'adresse de faire adopter au Roi d'Espagne ses vastes projets aussi injustes que téméraires, quoique ce Prince, avec de la singularité, eût naturellement le cœur droit, & l'esprit juste.

Des lettres interceptées du Prince de Cellamare, Ambassadeur d'Espagne à la Cour de France, & qui étoient écrites au Cardinal Alberoni, découvrirent tout le complot. Le Régent prit sur le champ le parti de renvoyer l'Ambassadeur, & de le faire accompagner jusqu'à la frontiere, par un Gentilhomme ordinaire du Roi. On fit imprimer les lettres interceptées; elles étoient trop claires pour

de retour depuis quelque temps à Bor-
1718. deaux, lorſqu'il envoya ſes plans & ſes projets à S. A. R., pour les arrêter définitivement, & pour recevoir ſes derniers ordres.

Perſonne n'avoit plus de capacité que
1719. le Maréchal de Berwick, pour embraſſer à la fois tout un objet, quelque vaſte qu'il fût. Il avoit employé ce talent dans les quatre campagnes défenſives qu'il avoit faites ſur la frontiere d'Italie dans la guerre de la ſucceſſion; il eut encore occaſion de le montrer cette année.

La frontiere de France & d'Eſpagne préſente une étendue de plus de cent lieues, depuis Bayonne juſqu'à Perpignan & Colſioure. Comme il n'étoit pas poſſible d'attaquer à la fois l'Eſpagne, dans tous les points d'une ſi grande étendue, en attaquant un côté, il falloit pourvoir en même temps à la défenſe de tous les autres. Cet objet étoit d'autant plus eſſentiel, qu'on avoit affaire à Alberoni, c'eſt-à-dire, à un ennemi

; de Philippe V, 1718.
uliérement à ce
utre côté, de la
nt, qui étoit atta-
lans cette guerre;
ations, dans le Ma
doient toujours au
l'en étoit un peu
mme Commandant
& sur les fron-
'exécuter les ordres
quer ce Royaume,
evant de ces ordres.
r eût été contre un
nt il n'étoit point à
aire, & d'un exemple
ût même pu être re-
e sorte, comme cri-
entraîné après lui un
d'imitateurs : il obéit
il devoit obéir.
man[illegible] Cour, *des*
pé[illegible] ur *faire* le
[illegible], & il leur
[illegible]

1719. ſon Miniſtre ne vouloient pas ſe perſuader. Rien n'étoit plus capable de les en convaincre, que la priſe de cette importante place, qui ouvroit à l'armée le chemin de Madrid; d'ailleurs cette expédition la conduiſoit dans un pays abondant en ſubſiſtances, & où l'on pouvoit la faire vivre pendant la campagne, & y prendre enſuite des quartiers d'hiver, au ſoulagement de nos finances. Enfin, comme cette offenſive s'éloignoit moins du centre de la frontiere, elle ſe combinoit mieux que toute autre avec la défenſive qu'il falloit faire en même temps des autres côtés. L'entrepriſe ne put pas cependant s'exécuter; les préparatifs pour un grand ſiege, comme celui de Pampelune, ſont immenſes, & la Cour n'avoit pas donné aſſez à temps les ordres qui dépendoient d'elle. Tout n'auroit pu être prêt qu'à la fin de la campagne; & il y auroit eu de trop grands inconvéniens à craindre, ſi l'on avoit entrepris le ſiege ſi

ard. On remit donc cette entrepriſe à
a ſeconde campagne (qui heureuſement 1719.
i'eut pas lieu, parce que la paix ſe fit
lans l'intervalle) ; & l'on ſe détermina
ıux ſieges de Fontarabie, & de Saint-Sébaſtien.

Pendant ces expéditions, qui devoient ſe faire tout-à-fait à notre droite, on ıvoit à couvrir la Navarre, le Béarn, & tout le reſte de la frontiere. Le Maréchal avoit eu ſoin d'aller, pendant l'hiver, reconnoître par lui-même tous les paſſages. Il chargea M. de Joffreville de cette défenſe, & lui donna pour cela quinze bataillons & vingt eſcadrons, qu'il répandit le long des Pyrénées, & qui étoient à portée de ſe réunir au premier ordre, & de ſe ſoutenir les uns les autres. L'objet de ce corps étoit d'arrêter dans quelque bon poſte l'ennemi, s'il venoit à paſſer les montagnes avec des forces ſupérieures, & de donner le temps au Maréchal de Berwick d'arriver avec des renforts ſuffiſans pour lui faire rebrouſſer chemin.

1719. Afin d'aſſûrer davantage les différentes parties de cette défenſive, M. de Bonas, Maréchal de Camp, fut chargé, avec ſept bataillons, de s'emparer du Château de Caſtel-Léon, qui, quoique de la domination d'Eſpagne, ſe trouve du côté de la France au pied des Pyrénées. Il fut obligé d'y ouvrir la tranchée le 30 Mai, de mettre ſon canon en batterie, & de faire brêche. Il ne put s'en rendre maître que le 12 de Juin.

Pendant ce temps-là l'armée s'étoit aſſemblée, & portée vers le 15 Mai à Iron, d'où elle inveſtit Fontarabie. Le premier ſoin du Maréchal de Berwick fut d'aller reconnoître la place, pour déterminer le côté par où il falloit l'attaquer, & l'emplacement du parc d'artillerie. Cependant comme le canon, qu'on faiſoit venir de Bayonne, n'étoit pas ſuffiſant pour le ſiege, & que celui qu'on tiroit de Bordeaux ne pouvoit arriver de quelques jours, la tranchée ne fut ouverte que le 27 au ſoir. Elle

le fut très-près de la place, à la faveur d'un fond qui n'étoit éloigné du chemin 1719.
couvert que de cent cinquante toises; l'attaque fut dirigée contre le polygone que présentoient les bastions des Innocens & de la Reine : on travailla aussitôt aux batteries; mais elles ne commencerent à tirer que le 5 de Juin : on avoit voulu attendre qu'elles fussent en état toutes à la fois, pour n'être démasquées & ne partir qu'ensemble, afin qu'elles pussent mieux se protéger entre elles, & remplir leur plan d'attaque.

Quand les feux de l'artillerie de la place furent éteints, on s'occupa de faire breche à la face gauche (par rapport aux assiégeans) du bastion de la Reine, à la courtine entre les deux bastions, & à la face droite de la demi-lune; on étendit le logement sur le chemin couvert, où l'on s'étoit déjà établi; & la nuit du 15, les breches étant belles, la demi-lune fut attaquée & emportée sur le champ sans grande résistance : le logement s'y

fit d'une épaule à l'autre, mais il coûta
1719. assez cher ; environ cent cinquante hommes y périrent. On se mit tout de suite à travailler à la descente du fossé, & à perfectionner les débouchés pour donner l'assaut au corps de la place. Les ennemis ne l'attendirent point ; ils battirent la chamade le 17 : le Maréchal de Berwick n'insista pas pour faire la garnison prisonniere de guerre, le retard de la capitulation auroit prolongé le siege, & il étoit important, dans la situation où l'on se trouvoit, de n'être pas contraint dans ses mouvemens.

La garnison sortit le 18 avec les honneurs de la guerre, & fut conduite à Pampelune par Saint-Jean-Pied-de-Port. On fit entrer deux bataillons dans la place ; & dès le lendemain on travailla à raser les travaux & à combler les tranchées : les décombres des breches furent enlevés, les breches bouchées par un fascinage & mises en état de défense.

Pendant le siege, le Roi d'Espagne,

accompagné de la Reine, s'étoit mis en mouvement de Pampelune, où il étoit 1719.
arrivé le 11 de Juin, annonçant qu'il marchoit, dans l'intention de livrer bataille, & de faire lever le siege. Dom Blaise de Loya le mandoit au Commandant de Fontarabie, dans une Lettre qui fut interceptée. L'armée Espagnole marcha, en effet, à San-Estevan, & le Roi se porta en personne, le 16, au camp de Lessaca, à deux lieues & demie d'Iron. Mais ayant appris, le 17, que la place capituloit, il fit reprendre, le 18, à ses équipages le chemin de San-Estevan, & s'en retourna à Pampelune. Ce Prince fut mal conseillé dans cette marche: il lui étoit peu glorieux d'être venu jusqu'à la vue de Fontarabie, pour être témoin, avec son armée, de la capitulation, & de s'en retourner tout de suite à Pampelune.

Pour ne pas interrompre le récit du siege, on a différé jusqu'à présent de parler d'une action qui, quoique de peu

1719. d'importance en elle-même, mérite cependant d'être rapportée, à cause de la valeur qu'y montrerent nos troupes. M. de Cadrieux avoit été envoyé, avec un corps en avant, sur le chemin de Pampelune, pour éclairer les mouvemens des ennemis. On apprit que le même Dom Blaise de Loya, qui commandoit en Guipuscoa, avoit rassemblé deux mille hommes de Milice, qu'il avoit joints à six ou sept cents hommes de troupes réglées, & avec lesquels il s'étoit porté à Ernani, qui n'étoit qu'à deux lieues du poste de M. de Cadrieux. Le Maréchal de Berwick, ne pouvant souffrir si près de lui ce petit corps des ennemis, fit partir M. de Cilly avec un assez gros détachement, pour marcher à Dom Blaise. Son avant-garde, commandée par M. de Verceil, suffit seule pour attaquer & chasser les troupes que Dom Blaise avoit mises dans un poste avancé. Nos gens les poursuivirent jusqu'à Ernani, y attaquerent Dom Blaise lui-

même, battirent les troupes réglées, & dissiperent les Milices, de façon que l'on n'en entendit plus parler. 1719.

Les forces supérieures de l'armée Françoise mettoient le Maréchal de Berwick dans le cas de ne point craindre celle d'Espagne, pour ainsi dire, corps à corps : cependant la grande étendue de la frontiere, où il falloit nécessairement agir offensivement, donnoit toujours quelque sorte de crainte pour le centre, entiérement dépourvu de places, toutes les fois qu'on vouloit faire quelque entreprise aux extrémités de la droite ou de la gauche, vis-à-vis un ennemi tel qu'Alberoni, dont la confiance dans tous ses projets étoit extrême. Il pouvoit se flatter de trouver en Guyenne des Mal-intentionnés, comme il en avoit trouvé en Bretagne, prêts à joindre l'armée d'Espagne, si elle pouvoit, par quelque endroit, pénétrer en France; & on est obligé de convenir qu'il y avoit des Mécontens dans le Royaume. Le Cardinal Alberoni étoit

homme à tout hasarder, au risque de
1719. ce qui pourroit en arriver. On auroit sans peine fait repasser les Pyrenées à l'armée d'Espagne; mais, dès qu'elle auroit paru, plusieurs Mécontens l'auroient jointe; & l'entrée du Roi d'Espagne en France, à la tête d'une armée, étoit capable d'exciter de la fermentation dans les esprits par-tout le Royaume, & d'y causer un grand éclat; ce qu'il convenoit d'éviter. Il est vrai que le Maréchal de Berwick avoit tout prévu, & arrangé en conséquence ses marches & contre-marches; mais encore falloit-il des combinaisons justes. Si le succès eût dépendu du seul Maréchal de Berwick, on auroit pu être tout-à-fait tranquille; mais un Général ne peut pas être partout: ces grands mouvemens exigeoient le concours de plusieurs personnes, qui ne pouvoient toutes mériter la même confiance. Ces réflexions porterent le Maréchal de Berwick à demander quelques bataillons, & quelques escadrons

us, qui lui furent accordés. Il disoit
dans les circonstances où l'on se 1719.
oit, il ne falloit rien donner au
d; qu'il étoit de la prudence d'as-
la besogne. On a vu dans ses cam-
es, en Dauphiné & Provence, qu'il
it pas homme à demander inuti-
nt une augmentation de troupes;
u'il remit alors au Roi Louis XIV,
n propre mouvement, vingt batail-
dont il crut pouvoir se passer pour
ensive qu'il avoit à faire, & qui
utilement employés pour ren-
les autres armées. Le Roi d'Es-
, de son côté, avoit augmenté son
de vingt-six escadrons, de façon
e étoit alors composée de soixante-
scadrons, & de vingt-un bataillons.
Maréchal de Berwick, dans le
n de faire le siege de S. Sébastien,
continuer ses conquêtes, se porta
unt, pour couvrir les convois &
réparatifs nécessaires pour cette
rise. Ayant appris que le Prince



deux compagnies de Grenadier
de Piquets. Ce Général trou
chemin trois cents Dragons
qu'il poussa vivement, prit
mandant, deux Capitaines &
six Dragons, après en avoir tu
autres. En arrivant à Tolozett
sur un poste avancé d'Infante
fit attaquer : on tua ving-ci
hommes, & l'on fit soixan
niers, entre lesquels se trouv
Officiers des Gardes Espagnol
lones. Le Prince Pio s'étoi
même jour de grand matin,
route de Pampelune, où ses
suivirent.

Le Maréchal vint le 30 Ju

rumea, qui passe à Astiaraga. L'armée
d'Espagne, qui étoit campée à une lieue 1719.
de Pampelune, sur le chemin de Tolozette, ne fit aucun mouvement : ainsi le Maréchal de Berwick n'eut plus, pour le moment, qu'à s'occuper du siege.

Il se détermina à faire l'attaque le long de la riviere de Gurumea, à cause de la facilité que l'on avoit de faire des batteries de l'autre côté de la riviere, à environ deux cents toises du corps de la place, &, par leur moyen, d'ouvrir la muraille, qui, dans cette partie, étoit sans flanc, & avoit peu d'épaisseur. Il se trouvoit, entre la place & la riviere, un terrein assez considérable, par où l'on pouvoit arriver à la breche, en débouchant de la droite de la tranchée, que l'on comptoit appuyer à la riviere. Cela n'empêchoit pas qu'on ne fût toujours obligé, par la gauche, d'attaquer de front l'ouvrage à corne, qui flanquoit toute cette partie, mais seulement pour

en éteindre les feux, & en détruire les
1719. défenses. Ce plan d'attaque méritoit d'autant plus la préférence sur tout autre, & en particulier sur l'attaque par l'ouvrage à corne, que cet ouvrage se trouvant fort enterré, ainsi que le corps de la place de ce côté-là, l'on ne pouvoit faire de breche en aucun endroit, qu'avec des batteries établies sur le chemin couvert. Il auroit donc fallu le prendre, avant de pouvoir songer à la construction des batteries, pour battre en breche, & ouvrir les ouvrages attaqués : on eût été assujetti à ce cérémonial pour le corps de la place, comme pour l'ouvrage à corne.

Les grandes pluies avoient retardé les convois d'artillerie pour le siege, & par conséquent l'ouverture de la tranchée. Le beau temps étant revenu, & ayant facilité l'arrivée des munitions nécessaires, la tranchée fut ouvette, la nuit du 19 au 20 de Juillet, à deux cents toises du chemin couvert : la perte

l'hommes fut peu considérable. On avoit déjà travaillé, de l'autre côté de la riviere, aux batteries de canon & de mortiers; on devoit, dès le lendemain, en établir d'autres dans les nouvelles paralleles, pour battre l'ouvrage à corne. Le tout fut exécuté, & les batteries commencerent à tirer le 25. On se logea, la nuit du 26 au 27, sur l'angle saillant du chemin couvert de la droite (par rapport aux assiégeans): c'étoit le point principal qu'il falloit occuper, pour pouvoir gagner & attaquer la breche que l'on faisoit au corps de la place, par le moyen des batteries dressées de l'autre côté de la riviere. Comme elles tiroient au moins de cent quatre-vingt toises de distance, la breche fut long-temps à faire: elle ne se trouva praticable que le 1.er Août. Le Gouverneur alors, craignant d'être emporté d'assaut, fit battre la chamade le même jour. Le Maréchal de Berwick obligea la garnison d'entrer toute entiere dans le Château, dans la

1719.



pour parvenir à s'en rendre
ouvrir quelques tranchées
la place; mais quand il fut
les pousser en avant, on sen
toutes les difficultés de l'a
Château étoit si élevé au-d
ville, & de tout le terrein
ronnoit, qu'il étoit presque
d'arriver par tranchées aux
dont, cependant, on n'étoit
d'environ trente toises. Outr
ne trouvoit point d'emplacem
nable pour les batteries de
terrein étoit si bas, qu'elles
pu faire aucun effet. On se tro
réduit aux batteries de bomb
sont pas d'une grande ressou

Château. On fut obligé de faire des blindages, pour pouvoir se maintenir dans les tranchées, parce que les ennemis y écrasoient les assiegeans de bombes, de grenades & de pierres, qu'ils ne laissoient que rouler sur eux.

Pour réduire la place de vive force, il n'y avoit guere d'autres moyens, que de se servir du mineur, & de le pousser jusques sous le Château: mais, pour peu qu'on vint à rencontrer le rocher, c'eût été une affaire d'une longueur infinie. La seule ressource qui paroissoit rester, étoit celle du blocus; & c'est aussi à quoi on fut contraint de se borner.

Cependant on continua toujours le bombardement, pour tâcher de détruire toutes les habitations, & ce que l'on pourroit des magasins. Ce moyen eut un succès, qu'il n'étoit guere permis d'espérer. Les bombes gâterent les vivres, & désolerent la garnison, au point qu'elle capitula le 19 d'Août. Le Maréchal de Berwick ne fit point de difficultés

pour lui accorder les honneurs de *la*
1719. guerre, bien content d'en être débarraſſé.

La flotte Angloiſe, pendant le blocus, avoit pris ſur ſon bord ſept cent cinquante hommes de notre armée, avec leſquels elle fit voile vers Santona. Elle y débarqua nos troupes, qui s'emparerent de ce petit port, après en avoir chaſſé ſept cents hommes de Milice Eſpagnole : elles brûlerent enſuite trois gros vaiſſeaux de guerre que l'on y conſtruiſoit, ſe rembarquerent, & vinrent rejoindre l'armée, ſans avoir perdu un ſeul homme.

Il ne reſtoit plus à faire que les ſieges d'Urgel & de Roſes, que l'on avoit projetés pour la fin de la campagne. En attendant les derniers ordres de S. A. R., le Maréchal de Berwick fit longer ſes troupes du côté de Navarrins & d'Oleron. Le Roi d'Eſpagne étoit à Tudela avec ſon armée, & le Prince Pio en avant de Pampelune ; mais, ſur l'alongement de nos troupes par notre

uche, Philippe V se détermina à
ire un gros détachement de son armée 1719.
ur la Catalogne, où, d'ailleurs, les
uples paroissoient disposés à la révolte,
il prit ensuite de sa personne le che-
in de Madrid. Son armée se replia
r Sanguesa, & ne tarda pas à diriger
marche sur la Catalogne, où elle
voit que nous allions opérer.

Le Maréchal de Berwick ayant reçu
s derniers ordres pour les expéditions
u Lampurdan & de Cerdagne, déter-
ina la marche des troupes sur Mont-
ouis, & se proposa de les devancer,
our être plus à portée de s'occuper de
us les préparatifs nécessaires. Il arriva
à Mont-Louis le 11 Septembre : le
ege d'Urgel ne put se commencer
ssi-tôt qu'on l'auroit souhaité, parce
ue l'artillerie fut près de quinze jours
y être transportée du Mont-Louis à
use des mauvais chemins : elle n'y
riva que le 2 & le 4 d'Octobre. M. de
onas étoit en avant, campé à la Pobla,

sur le Noguera-Paillasso, avec dix ba-
1719. taillons, & deux régimens de Dragons: il occupoit les hauteurs, & son poste étoit si bon, qu'il étoit inattaquable, même par toute l'armée d'Espagne, qui se trouvoit à Ager, à cinq ou six lieues de son camp. Les ennemis vinrent cependant attaquer nos Arquebusiers de montagnes, & les chasserent du pont de Montagnane. M. de Bonas ne crut pas devoir souffrir cette insulte: il marcha avec dix compagnies de Grenadiers, attaqua le détachement des ennemis, & le battit; il se rendit maître ensuite de la Conque de Tremp, après avoir attaqué & chassé quatre cents hommes, qu'ils avoient laissés sur la montagne de Mont-Sec.

Le siege du château d'Urgel n'étoit point encore achevé le 10 du mois d'Octobre, lorsque le Maréchal de Berwick, que l'expédition de Roses pressoit, en partit, pour se rendre au Boulou, où l'armée devoit être rassemblée le 17, &

marcher tout de ſuite en Lampurdan & à Roſes. Il avoit laiſſé M. de Coigny avec dix-ſept bataillons, pour ſuivre le ſiege, qui ne dura pas long-temps après ſon départ : il apprit en effet, le 12, au Mont-Louis, par un Officier qui lui avoit été dépêché, que le château d'Urgel s'étoit rendu, & que la garniſon étoit priſonniere de guerre. M. de Coigny ſe mit en marche le 13, avec onze bataillons, pour joindre la grande armée, & laiſſa M. de Bonas, pour garder la nouvelle conquête & le pays, avec neuf bataillons & deux cents Arquebuſiers. 1719.

Le Maréchal de Berwick avoit obtenu pour les Officiers de ſon armée, après les ſieges qu'ils venoient de faire, des récompenſes conſidérables; mais il crut en même temps, pour l'exemple, devoir faire punir d'une façon éclatante le ſieur Champier. Cet Officier avoit d'abord montré de la volonté & de l'intelligence : après la priſe de Caſtel-Léon, le Maréchal de Berwick penſa qu'il ne pouvoit



une courſe dans le pays, lev
gent, & y enleva des grains à
il eut l'indiſcrétion, ou l'imp
faire part de ſes exploits à M.
Le Maréchal ayant la preuv
de la propre main du cou
inſtruiſit le Duc d'Orléans. Q
corruption dans les mœurs fût
grande, il reſtoit encore de l
& l'on n'oſoit pas protéger
découvert : un voleur impud
connu ne trouvoit pas de pro
ſieur Champier fut caſſé ſans r
en priſon dans la citadelle
Louis, & enſuite dans cell
pignan.

Toutes les troupes qui dev

ſemblées au Boulou, ſe mirent en marche le 22 d'Octobre, & vinrent, en deux jours, camper à Caſtillon, & faire par terre l'inveſtiſſement de Roſes; mais on ne pouvoit rien commencer des travaux du ſiege, à l'exception des faſcines, que le convoi d'artillerie, de munitions de guerre & de bouche ne fût arrivé. C'étoit de la mer qu'on l'attendoit ſur des tartanes, qui devoient tout tranſporter à la plage, ſous l'eſcorte de deux galeres de France, & de ſix vaiſſeaux de guerre; deux François, & quatre Anglois. 1719

Nos vaiſſeaux de guerre François ſe montrerent, le 1.er de Novembre, dans le Golfe de Roſes; mais le mauvais temps retenoit les tartanes: elles n'oſoient ſe riſquer, & attendoient que la mer fût plus praticable. Etant devenue moins forte, une partie des tartanes arriva le 4 Novembre, dans la baie de Roſes. Dès le lendemain, quoique la mer fût encore un peu groſſe, on com-

[redacted] mença à débarquer l'artillerie & les
1719. munitions : on ne put, ce jour-là, mettre à terre que peu d'effets. Le lendemain, la mer étoit si agitée, que les chaloupes ne purent manœuvrer, pour continuer le déchargement. Le 6, le vent augmenta à un tel point, que nos tartanes, au nombre de vingt-huit, échouerent : dix furent brisées, les autres submergées. L'on envoya du secours sur le champ, pour tâcher de sauver ce que l'on pourroit des effets. Beaucoup de Matelots périrent ; le reste des tartanes, au nombre de douze ou quinze, relâcha où il put sur la côte.

Ce désastre nous priva de la plus grande partie de ce qui étoit nécessaire pour le siege ; &, après l'examen qui en fut fait, on se trouva forcé de l'abandonner. La saison étoit si avancée, qu'on ne songea plus qu'à séparer l'armée, & à l'envoyer dans ses quartiers : elle décampa le 17 de Castillon, d'où chaque corps prit la route du quartier qui lui

étoit assigné. Le Maréchal de Berwick resta quelques jours à Perpignan, & partit le 27, pour se rendre à la Cour. 1719.

La campagne qu'il venoit de faire, avoit dû démontrer à Philippe V, que la France agissoit franchement, & de concert avec ses Alliés, & sans ménagement pour l'Espagne; que, par conséquent, il lui étoit impossible de continuer une guerre qu'il lui faudroit soutenir seul contre les grandes Puissances qu'il attaquoit. En effet, l'Espagne se trouvoit dépourvue de tous les soutiens sur lesquels elle avoit compté. Le Turc avoit fait sa paix avec l'Empereur; elle perdoit par-là une puissante diversion, & rien n'empêchoit plus l'Empereur de tourner toutes ses forces contre elle. Le Roi de Suede, Charles XII, avoit été tué devant Fredericshals: la perte de ce Prince ôtoit à l'Espagne l'espoir d'un appui qui étoit entré dans le calcul de ses projets. Les intrigues d'Alberoni, pour exciter des troubles & des révolutions

en France & en Angleterre, avoient
1719. totalement échoué. Tous ces événemens ouvrirent enfin les yeux à Philippe V : il vit le précipice, où la témérité de ſon Miniſtre alloit le jetter. Pour s'en garantir, il forma des réſolutions ſages & pacifiques : une ſeule fut ſuffiſante; il renvoya ſon turbulent Miniſtre, & la paix ſe fit.

Le Maréchal de Berwick, à qui l'on vouloit donner des marques de confiance & de ſatisfaction, fut mis au Conſeil de Régence ; mais on ne voulut point qu'il quittât le commandement de Guienne. Cet arrangement convenoit autant aux vues du Duc d'Orléans, qui étoit fort aiſe d'avoir à la tête de cette grande Province une perſonne ſur qui il pût ſe repoſer, qu'à la fortune du Maréchal, qui, n'étant pas riche, avoit beſoin des appointemens de Commandant, pour ſoutenir ſon état. Il reſta à la Cour juſqu'au mois de Juin, qu'il ſe rendit à Bordeaux, pour y reprendre

les détails de l'administration de la Province. 1719.

Le Maréchal de Berwick avoit pour principe que, dans tout état, quelle que fût sa forme, il falloit une autorité suprême & absolue, à laquelle chaque citoyen & chaque corps devoit être passivement soumis. Personne aussi ne respectoit plus cette autorité que lui, &, quand il en étoit chargé, ne la faisoit mieux respecter, parce qu'il ne la compromettoit point, ne l'employant jamais que suivant la justice. Sa droiture naturelle, son peu d'amour-propre, ses lumieres, son grand discernement, l'empêchoient de s'en écarter : avec cela, s'il savoit soutenir la dignité du commandement, & la portion d'autorité qui lui étoit confiée, il en connoissoit les bornes & ne les passoit jamais, étant particuliérement attentif à ne rien empiéter sur l'administration de la justice; car il n'ignoroit pas que son autorité, & celle du Parlement, toutes deux éma-

nées du même principe, étoient différentes par leurs objets, & indépendantes l'une de l'autre; mais que, de leur harmonie, dépendoit l'ordre & le bien public. Quand cette harmonie parut s'altérer, ce fut toujours contre la volonté du Maréchal, & malgré les soins qu'il se donnoit pour la maintenir; aussi le Chancelier d'Aguesseau lui écrivoit-il dans l'affaire, dont nous allons parler: » Je suis bien persuadé, Monsieur, que, » quand MM. du Parlement ne vivront » pas bien avec vous, ce sera toujours » leur faute. La justice regle chez vous » l'usage de l'autorité «.

1719.

1720. Au mois de Septembre 1720, les Jurats & les Baillis des Boulangers, mandés par le Parlement de Bordeaux, au sujet des bleds & des farines, déclarent qu'il y en a dans la ville plus de deux mille boisseaux de gâtés. Le Parlement nomme deux Commissaires, pour faire une visite dans Bordeaux: cette visite se fait avec beaucoup d'éclat, même

dans les magaſins du Roi ; c'étoit le lieu
où il ſembloit que des brouillons, ſous 1721
prétexte du bien public, vouloient que
l'on fît le plus de recherches. A leur
inſtigation, les Commiſſaires eux-mêmes
font jetter une quantité conſidérable
de boiſſeaux de bled & de farine, ſans
trop d'examen, & ſans ſe concerter avec
le Maréchal de Berwick & l'Intendant,
ce qu'ils auroient dû faire pour toutes
les choſes d'adminiſtration, & principalement
quand il s'agiſſoit de la deſtruction
d'effets appartenans au Roi. Le Maréchal,
dans les affaires de cette importance,
où le ſervice du Roi & le bien
public étoient également intéreſſés, alloit
toujours au devant de tout, ſans faire
attention au manque d'égards qu'on auroit
dû avoir pour lui. Il fit donc propoſer
à MM. du Parlement de faire cacheter
de leur ſceau les ſacs de bled & de
farine, qui pouvoient être gâtés, d'en
rendre compte à la Cour, & d'attendre
les ordres du Roi ; mais ce parti ſage

ne fut ni suivi, ni écouté. La conduite du
1720. Parlement ne pouvoit manquer d'être blâmée par le Régent & par le Conseil : on y désapprouva sur-tout la vivacité & l'imprudence des deux Commissaires, dans l'exécution de l'Arrêt, où ils avoient même paru chercher, par des propos indiscrets, (a) à émouvoir le peuple. Ils eurent ordre de se rendre à la Cour, à la suite du Conseil, pour rendre compte de leur conduite. Le Chancelier d'Aguesseau reproche au Parlement, dans la lettre qu'il écrit au Premier Président, de n'avoir pas suivi le sage tempérament proposé par le Maréchal de Berwick. Il fut ordonné, de la part du Roi & du Régent, (b) » de laisser entre les » mains des Jurats tout ce qui est de » la police ordinaire, à la charge de » l'appel au Parlement, & que, s'il sur-

(a) Lettres du Chancelier d'Aguesseau & de M. de la Vrilliere, 16 Septembre 1720.

(b) Lettre du Chancelier d'Aguesseau, 16 Septembre 1720.

» venoit de ces cas extraordinaires, qui
» méritassent que cette Compagnie y 1720.
» entrât par droit de police générale,
» elle en conférât, avant toutes choses,
» avec le Maréchal de Berwick & l'In-
» tendant, même avant de nommer des
» Commissaires «. Le Parlement parut se
soumettre* & se conformer aux ordres
du Roi, & il ne fut plus question de
cette affaire.

Le Ministre avoit suivi en tout les
conseils & les avis du Maréchal. M.
d'Aguesseau, dans une lettre du 28 Sep-
tembre, lui écrit : » Vous voyez aussi
» avec combien de déférence on entre
» ici dans vos vues ; & l'on ne sauroit
» rien faire de mieux pour le bien de la
» Province, dont le gouvernement vous
» est confié «. M. d'Aguesseau recevoit,
en écrivant cette lettre, une nouvelle
dépêche du Maréchal de Berwick, par
laquelle ce Commandant marque, qu'il
change de sentiment à l'égard des lettres
de réprimandes, qu'il avoit demandées

* *Tom.* 2.

pour quatre Officiers du Parlement;
1720. trouvant cette Compagnie revenue dans de si bonnes dispositions, que les lettres ne lui paroissoient plus nécessaires. M. d'Aguesseau ajoute de sa main en P. S. » J'en ai rendu compte ce matin à Mgr. » le Régent, qui approuve votre indul- » gence, comme il a approuvé votre sé- » vérité; il se repose donc sur vous du » soin de donner à ses quatre Officiers » les avis qu'ils méritent. Je ne puis » mieux faire que de suivre son exemple, » & je ne vous envoie point mes lettres, » persuadé qu'on ne peut se tromper » en suivant vos inspirations «. On devoit croire que le Parlement seroit plus circonspect à l'avenir, & qu'il mettroit moins de vivacité, & plus de retenue dans sa conduite; mais les Compagnies les plus respectables, quand il est question des intérêts du Corps, de ses prétentions & de son autorité, semblent oublier leur sagesse & leur prudence. L'amour propre de celle-ci parut blessé en

quelque sorte d'avoir eu le dessous, &, 1720.
si elle en conserva du ressentiment, il ne tarda pas à se manifester.

Le 24 Janvier 1721, le Maréchal de Berwick se trouva forcé d'instruire M. 1721.
d'Aguesseau d'une nouvelle affaire entre les Officiers de la Tournelle du Parlement de Bordeaux, & les Jurats, à l'occasion de quelques laquais qu'il avoit fait emprisonner pour le trouble qu'ils avoient causé à la Comédie, & pour leur rebellion contre la Garde.*

Cette affaire seroit sans doute peu digne en elle-même d'être rapportée, si l'importance qu'on y mit ne la rendoit intéressante pour faire connoître l'esprit & les mœurs du temps, ainsi que la prudence & la modération constante du Maréchal de Berwick. La Tournelle mande les Jurats, & les reprend de ce qu'ils n'ont point procédé contre les auteurs du tumulte : ils répondent qu'il n'étoit point en leur pouvoir d'agir; que les coupables ont été

* *Tom.* 2.

1721. mis en prison par l'autorité du Commandant, & qu'ils y restent sous la même autorité. MM. de la Tournelle évoquent cependant l'affaire, & ordonnent qu'il sera informé. Le Maréchal instruit de cette procédure, pour éviter toute querelle, fait dire aux Jurats qu'ils n'ont qu'à lui redemander les coupables, qu'il ordonnera qu'ils leur soient livrés & à la Justice. Les Officiers de la Tournelle n'adoptent point ce tempérament bien naturel, & conforme aux Ordonnances & à la raison; ils refuserent même de se soumettre au Chancelier, qui, de son côté, leur prescrivoit le même tempérament. Dans une lettre du 29 Juin, il marque au Maréchal de Berwick: » Mais si la Chambre de la Tournelle » ne profite pas mieux qu'elle a fait jusqu'ici des égards qu'on a eus pour elle, » il faudra prendre d'autres voies, pour » terminer l'affaire des laquais, & se » passer d'un Parlement qui s'oppose » même à ce que l'on veut faire en sa

» faveur. Je ne puis, au surplus, que
» louer votre sagesse, & souhaiter qu'elle 1721.
» trouve enfin des imitateurs dans le
» pays que vous habitez «. Le Chancelier écrivit en même temps, dans les mêmes termes, au Premier Président. La fermeté de cette seconde lettre eut tout son effet, & l'affaire finit conformément au tempérament proposé par le Maréchal.

La peste depuis long-temps affligeoit cruellement la ville de Marseille, où elle s'étoit d'abord communiquée. On s'en prenoit à la négligence ou à l'avidité des Employés du Lazaret. Ils étoient accusés, au moins fortement soupçonnés d'avoir, par la contrebande qu'ils faisoient, répandu dans la ville des marchandises infectées de ce mal contagieux, qui avoit ensuite gagné la Province. Les personnes qui étoient à la tête de l'Administration de quelques autres Provinces voisines, y avoient laissé pénétrer la maladie, soit par indolence, soit par incapacité, soit par la liberté



préſerver le pays de la conta

On apprit à la Cour que
auſſi gagné le Gévaudan; i
core que ſuſpecté dans la ville
mais il s'étoit manifeſté ave
la Canourgue, & aux villa
virons, frontieres du Rou
l'Auvergne. Le Miniſtere
alarmé, crut qu'il ne pouvoi
trop d'attention à garantir l
d'un fléau auſſi cruel, & qu
ceſſaire de prendre les moy
prompts & les plus efficaces
ter le mal & la contagion. Il
au plus sûr, & en même tem
au commerce, que le moins

le se bien acquitter d'une commission
aussi difficile & aussi importante. La santé 1721.
du Maréchal n'étoit pas bonne alors ; à
la veille de partir pour les eaux de Barege, il lui fallut dans ce moment se sacrifier pour le salut commun : il se rendit donc tout de suite à Montauban, afin de s'approcher des Provinces infectées de la peste, & d'être plus à portée de celles qu'il avoit à en préserver. On avoit joint aux Provinces de son commandement de Guienne, celles d'Auvergne, de Bourbonnois & de Limousin.

Les moyens qu'il proposa, furent d'abord trouvés trop tranchans, quoiqu'ils fussent les seuls capables d'arrêter avec sûreté la contagion, comme on le reconnut par la suite : ils étoient combattus par ceux qui, ayant laissé communiquer le mal, pour avoir trop donné aux considérations du commerce, ou peut-être, sous ce prétexte, pour avoir trop écouté des intérêts particuliers, avoient de la peine à avouer qu'ils



Le Chancelier d'Agueſſeau
Régent avoit mis à la tête du
de ſanté, établi pour la peſte,
quelques autres des plus ſenſ
Conſeil, penſoient de même
Maréchal de Berwick, dont l'a
de rompre toute communicat
les Provinces peſtiférées, comm
le plus sûr : c'étoit celui qu'i
dans l'étendue de ſon comman
mais le plus grand nombre du
ayant des vues différentes, l'en
de façon qu'on agiſſoit ſur
principes dans les Provinces qui
pas du commandement du Ma
Berwick.

Tous les Commandans des P

lui cacher le progrès de la maladie; le danger qui croissoit chaque jour, augmentoit la crainte : cette crainte ramena tous les esprits du Conseil à des réflexions plus sérieuses; chacun sentit alors que le Maréchal de Berwick avoit mieux vu l'objet. Le Régent, en étant plus convaincu que personne, voulut que l'on suivît par-tout ses arrangemens : ses ordonnances furent approuvées & adoptées; on se conforma à leurs dispositions dans un Arrêt du Conseil du Roi, qui fut rendu, & envoyé dans les Provinces infectées & voisines de la peste, pour servir de réglement, & être exactement observé. Le Chancelier d'Aguesseau mandoit au Maréchal : » Il y a » long-temps que j'ai dit qu'il n'y avoit » qu'à vous laisser faire, & que nous » serions bien gardés «.

1721.

Il ne suffisoit pas de faire des réglemens sages; il falloit encore les faire exécuter. La maladie continuoit toujours ses ravages en Languedoc, & s'étendoit

1721. de plus en plus dans les différentes parties de cette Province, tandis que l'Auvergne & le Rouergue, qui avoient, pour ainsi dire, à leur porte le mal contagieux, en étoient entiérement préservés par la sagesse des ordres du Maréchal de Berwick, mais sur-tout par sa vigilance, & l'activité de ses soins.

S. A. R., frappée de cette différence, & des conséquences terribles qui en résultoient pour le Royaume entier, prit le parti de confier au Maréchal la conservation de toutes les Provinces voisines de la peste. Elle lui fit mander, par M. Leblanc, Secrétaire d'Etat de la Guerre, de faire un plan général de ligne, tel qu'il l'avoit déjà proposé; que S. A. R. étoit résolue de le suivre, & de lui donner exclusivement toute sa confiance pour l'exécution : en conséquence, les ordres nécessaires lui furent envoyés. Cependant on lui recommanda d'abord de les tenir secrets jusqu'à leur exécution, à cause du Duc de Roquelaure,

:, qui commandoit en Languedoc; 1721.
; il étoit peu néceſſaire de lui faire
pareille inſinuation. L'eſprit de ré-
& de juſtice, qu'il mettoit dans
es les affaires, l'avoit juſqu'alors
èché de ſe mêler en rien de la pré-
ıtion du Languedoc, par égard pour
'uc de Roquelaure : auſſi falloit-il,
cette occaſion, plutôt exiger ſes
, que les retenir. En effet, le
ent reconnoiſſant enſuite que ſes
res ménagemens, ainſi que la déli-
ſe du Maréchal de Berwick, pou-
ır tirer ici à conſéquence, crut de-
prendre un parti plus ferme. » Vous
s fort au deſſus du ſoupçon (lui
rit M. le Blanc, de la part de Son
lteſſe Royale), de vouloir empiéter
r le commandement de M. de Ro-
ıelaure; & cette crainte ne doit point
:e balancée avec le bien public, qui
:oujours fait votre principal objet «.
'étoit prendre le Maréchal par l'en-
le plus ſenſible, & le plus capable



intéreſſans pour tout le Roy
conſéquence, il ſe détermina
au Régent le plan qu'il a
d'une ligne gardée par des tro
ôter toute communication ent
vinces, qui n'étoient point a
mal, & les pays infectés, ou
ſuſpectés. Il y propoſe, pou
aux beſoins des Provinces inv
l'on ait attention d'envoyer de
toutes ſortes de proviſions, q
portées ſur la ligne, pour ê
diſtribuées aux perſonnes qui l
demandées, mais ſans commu
elles, de façon que les effe

e seroient retirés. Cette ligne
par sa droite à la méditerranée, 1721.
canal de Languedoc, jusqu'à
uis remontoit la riviere d'Orbe,
er le Rouergue (cette étendue
oir dix à douze lieues); elle
ensuite le long des frontieres
gue, de l'Auvergne & du
portoit, par le Velay, sa
Rhône. Le Maréchal propose
onner les mêmes ordres de
é de cette riviere, pour dé-
it commerce & toute com-
n avec le Languedoc & la
, &, quant aux besoins de
Provinces, d'y pourvoir par
le Dauphiné, au lieu du

ue le Régent eût marqué au
de Berwick tout le desir qu'il
e voir se charger du comman-
ntier de cette ligne, le Maré-
endant au Duc de Ro-
concerter avec lui à Be-

» est permis à peu de gens de
» avec autant d'élévation, que
» faites en cette occasion. S. A.
» fort loué vos sentimens; mai
» vous connoît depuis trop long-t
» pour en avoir été surprise «.

Cette affaire devenoit si sérieus
le Régent comprit que les mc
égards seroient déplacés, lorsqu'ils
roient nuire aux précautions néc
à prendre, pour arrêter le mal: il
donc absolument que le Maréc
Berwick commandât encore dans
rez, & jusqu'au Rhône, dans le
& le Vivarais, qui faisoient pa
commandement de Languedoc.

Quoique le Maréchal de Berw

moins qu'opiniâtre ; il se relâchoit de
sa sévérité, quand il croyoit pouvoir le 1721.
faire sans nuire au bien de la chose
dont il étoit chargé. Il en donna une preuve en cette occasion ; il crut qu'on pouvoit se relâcher sur la défense de toute communication, qu'il avoit d'abord proposée, & y suppléer, en choisissant Beziers pour le lieu seul, où le commerce du Bas-Languedoc se pourroit faire avec le Haut-Languedoc, pourvu, toutefois, qu'on y établît une quarantaine de trente jours. Il fit part de son idée au Régent ; &, en conséquence, le Roi rendit un Arrêt de son Conseil, conforme à ces nouveaux arrangemens.

Au milieu de tous ces soins, il eut un nouveau démêlé avec le Parlement de Bordeaux : il avoit établi dans la ville un Bureau de santé, conformément aux ordres du Roi, pour veiller à tout ce qui regardoit l'exécution de l'Ordonnance qu'il avoit rendue, pour préserver

la Province de la contagion. Le Parle-
1721. ment se plaignit au Chancelier de ce qu'aucun de ses Membres n'avoit été admis à ce Bureau. Le Chancelier en écrivit au Maréchal de Berwick : sa réponse est remarquable.

» Je n'ai pas cru (répond-il) devoir » y nommer aucun Officier du Parle- » ment, attendu qu'il m'a paru néces- » saire d'éloigner tout retardement à la » décision des affaires de cette nature. » La conduite extraordinaire que ces » MM. ont souvent tenue, m'a fait » juger qu'ils étoient peu propres pour » des assemblées, où l'union, la con- » corde & l'expédition sont nécessaires; » & tant que j'aurai l'honneur de com- » mander dans cette Province, j'éviterai » avec soin d'avoir aucun démêlé avec » eux. Au lieu de vouloir entrer dans » les affaires, dont le Roi leur a ôté » la connoissance, ils devroient s'appli- » quer à leur devoir principal, &, par » leur absence, ne point laisser languir

» le Palais, où, faute de Juges, les
» Parties se consument «. 1721.

On prendroit une idée bien fausse du Maréchal de Berwick, si on le soupçonnoit d'avoir écrit cette lettre avec humeur, & dans un esprit de critique. Il pensoit qu'il étoit de son devoir d'instruire le Chef de la Justice de ce qui pourroit y avoir à reprendre, & qui intéressoit l'ordre public, dans le Parlement de la Province, dont le gouvernement lui avoit été confié. Telle étoit la pureté de ses intentions, & de ses actions : tous ceux qui l'ont connu, sans aucune exception, n'en ont jamais douté.

Le Chancelier, dans sa réponse à cette lettre, dit : » Il faut convenir qu'il
» auroit été très-difficile de se concerter
» sur ce point (avec MM. du Parle-
» ment)..... Au surplus, le succès
» que Dieu continue de donner à votre
» zèle & à votre vigilance, pour la con-
» servation du pays où vous commandez,
» est un bon garant, non-seulement de

1721. » la droiture de vos intentions, mais
» de la ſageſſe & de la fermeté de votre
» conduite : il n'y a donc qu'à vous laiſſer
» agir avec votre prudence ordinaire «.

La maladie, contenue dans les pays infectés, s'y éteignit avec le temps; &, par les arrangemens, & la vigilance du Maréchal, elle ne ſe communiqua plus dans aucune des Provinces voiſines.

Tout le pays étant purifié, & les ſymptômes de la peſte ne ſe montrant plus dans aucun endroit, le Maréchal de Berwick crut pouvoir s'abſenter de ſon commandement, pour aller à Paris & à la Cour vaquer à ſes affaires particulieres, que le ſoin des générales lui avoit fait négliger. Ayant obtenu un congé, il arriva à la Cour dans le mois de Juin 1722 : il continua de commander en Guienne, juſqu'au commencement de 1724.

Le Duc d'Orléans étant mort d'apo-
1723. plexie, le 2 Décembre 1723, le Duc de Bourbon alla ſur le champ demander

a place de premier Ministre. Quoiqu'on eût eu le soin d'inspirer au jeune Roi des préventions contre ce Prince, cependant, dans l'embarras de sa réponse, il n'osa pas la lui refuser. A peine se fut-il mis à la tête des affaires, qu'on vit divers changemens arriver dans les différentes portions du Gouvernement. On supprima, entr'autres choses, tous les commandemens des Provinces, & & par conséquent celui de Guienne. 1723.

Dans l'éloignement des affaires, & dans l'espece d'oisiveté où l'on avoit mis par-là le Maréchal de Berwick, il passoit la plus grande partie de son temps à sa campagne, & partageoit le reste entre la Cour & la ville. Il vivoit à Fitz-James avec sa famille, & un petit nombre d'amis, s'occupant de ses jardins : c'étoit lui-même qui les avoit plantés. Son ame sembloit s'y être peinte ; tout y étoit dans le grand, & du meilleur goût. Une personne (*a*), qui en 1724. à 1732.

(*a*) Le Duc d'Antin, Surintendant des Bâtimens.

avoit beaucoup en ce genre, s'y promenant un jour, étoit dans l'admiration. Elle se demandoit où cet Anglois avoit pris tant de goût. On pouvoit lui répondre : dans sa façon d'envisager toujours les objets, & dans la justesse de son esprit. On ne voyoit chez lui aucun faste; il y menoit une vie uniforme & simple. Toutes ses heures étoient réglées & remplies : la lecture & la promenade faisoient ses principales occupations. Il jouoit peu, préférant la conversation, qu'il avoit douce, aimable & variée : il avoit vu tant de choses; sa vie avoit toujours été occupée par les plus grandes affaires; jusqu'alors, il n'avoit point connu le repos. Son ame se trouvoit donc, pour la premiere fois, livrée, pour ainsi dire, à elle-même. Le tableau de sa vie passée, où, dans ses actions, il n'avoit jamais eu d'autre objet que le bien, mettoit dans cette ame juste tant de sérénité, qu'il étoit impossible à ceux qui vivoient avec lui dans l'intimité, de n'y

pas voir le bonheur. Cette vue invitoit à la vertu, & la faisoit aimer bien plus sûrement que ne pourroient faire les discours & les écrits des Moralistes les plus éloquens & les plus pathétiques.

Ce fut de cette vie paisible & heureuse, qu'on vint le tirer en 1733, pour lui donner le commandement de l'armée, qu'on rassembla sur le Rhin. Louis XV ne pouvant en envoyer une en Pologne, pour y soutenir, contre l'Empereur & la Russie, l'élection légitime de son beau-pere, crut qu'il étoit également juste & glorieux de le venger des insultes qu'il éprouvoit de la part de ces deux Puissances. Il attaqua l'Empereur sur le Rhin & en Italie, & les Rois d'Espagne & de Sardaigne joignirent leurs armes aux siennes. L'Empereur réussit à la vérité à mettre sur le Trône de Pologne l'Electeur de Saxe ; mais il lui en coûta les Royaumes de Naples & de Sicile, & la France eut, pour récompense de sa générosité, la

Lorraine, que Louis XIV, dans le temps même de ſes plus grands triomphes, ne put jamais acquérir. Louis XV fit ce que ſon biſayeul n'auroit pu entreprendre, ſans jetter l'alarme dans toute l'Europe, & en ſoulever tous les Princes contre lui. Il attaqua l'Empereur, & le vainquit : les Anglois & les Hollandois, alliés naturels de ce Prince, ne prirent aucune part à la querelle ; ils reſterent neutres, & amis de Louis XV, qui dut cette neutralité & ſes ſuccès à la réputation de Prince juſte & pacifique, qu'il s'étoit acquiſe pendant le Miniſtere du Cardinal de Fleury, & qu'il conſerva, dans le ſein même de la victoire, par la modération avec laquelle il en uſa.

Le Maréchal de Berwick ſe rendit à Strasbourg, au commencement de Septembre : il n'y avoit encore aucun préparatif de fait pour les opérations de la campagne. Le Miniſtre étoit même dans l'incertitude ſur les différentes entrepriſes

uelles on pourroit se déterminer :
pire ne s'étoit pas encore déclaré
l'Empereur ; on croyoit en devoir
ıger les Princes. On balançoit donc
ı attaqueroit le vieux Brisach, qui
rtenoit à l'Empereur, ou bien Kell
ilisbourg, villes Impériales. La Cour
: encore d'autres vues : elle auroit
desiré pouvoir entreprendre le siege
.uxembourg ; mais la saison se trou-
trop avancée, pour avoir le temps
ire tous les préparatifs qu'exige un
de cette conséquence, & pour
er de s'en rendre maître avant l'hi-
D'ailleurs, le Maréchal de Berwick
'oit à la prise de Luxembourg, les
têtes de Philisbourg & de Kell, qui
donnoient des passages sur le Rhin,
s ouvertures pour attaquer plus
lement l'Empereur, & l'Empire,
noit à se déclarer pour son Chef,
e il fit, & pour se procurer en
temps, dans un pays abondant,
bsistances nécessaires, & y vivre

aux dépens des ennemis. On ſuivit l'avis du Maréchal de Berwick.

Les préparatifs pour l'ouverture de la campagne, & pour un ſiege, tinrent beaucoup plus de temps que l'on ne comptoit. L'armée ne put paſſer le Rhin que le 13 d'Octobre. Le lendemain, Kell fut inveſti, & la tranchée s'ouvrit le 20. Cependant le Roi fit déclarer à Ratisbonne, que ſon intention étoit de bien vivre avec tous les Princes du Corps Germanique, qui ne prendroient point d'engagement contre ſes intérêts; que la néceſſité ſeule le forçoit de s'emparer du fort de Kell, pour s'aſſûrer un paſſage ſur le Rhin, autant dans la vue d'offrir plus efficacement ſon ſecours à l'Empire, contre l'oppreſſion de ſon Chef, que d'attaquer l'Empereur ſon ennemi. Le ſiege de Kell ne fut pas long: on y employa la méchanique ordinaire, & la place capitula le 29. La ſaiſon étoit trop avancée, pour ſonger à d'autres conquêtes, & le ſiege de Philisbourg fut

remis pour l'ouverture de la campagne prochaine.

On avoit préſenté au Maréchal de Berwick deux différens Mémoires, qui contenoient de prétendus projets pour couvrir la Champagne, & empêcher que l'ennemi n'y levât des contributions : mais la défenſe de cette Province, ſuivant les plans propoſés, auroit infiniment plus coûté au Roi & à la Province, & auroit occaſionné plus de vexations aux peuples, que les contributions elles-mêmes. Le Maréchal de Berwick les rejetta par ces raiſons, & par pluſieurs autres : il étoit difficile de n'y pas ſoupçonner, dans ceux qui les propoſoient, des vues particulieres, autres que celles du bien général. Il n'y eut de ce côté-là aucun acte d'hoſtilité de part ni d'autre, & l'on garda, l'année ſuivante, une neutralité réciproque pour le pays de Luxembourg, & pour la Champagne. Le Maréchal inſtruiſit le Roi des arrangemens qu'il avoit faits, pour ſe porter

avec l'armée ſur la Meuſe, la Moſelle & la Saare, dans le cas que les ennemis voudroient nous y attaquer : mais, de toute cette premiere campagne, qui fut très-courte, il ne parut d'ennemi d'aucun côté. Sur la fin d'Octobre, on rétablit le pont du Fort-Louis, & les fortifications de Schelingen : on établit auſſi un autre pont ſur le Rhin, à Huningue, pour s'y donner, en Haute-Alſace, un paſſage. L'armée repaſſa ce fleuve dans les premiers jours de Novembre, & alla prendre ſes quartiers.

Le Maréchal de Berwick s'étoit propoſé d'ouvrir la campagne, de très-bonne heure, par le ſiege de Philiſbourg. Ce nouveau paſſage aſſûré ſur le Rhin, qu'il vouloit avant tout ſe donner, étoit la baſe de ſes projets : mais, pour arriver devant cette place, il falloit forcer les lignes d'Ettingen, que les ennemis avoient conſtruites, pendant l'hiver, au deſſus de Philisbourg, & qui, en couvrant cette place, bar-

ays, depuis ce fleuve, juf-
ntagnes; ou il falloit les ren-
, en paſſant le Rhin au
projet ne pouvoit s'exécuter
ndes difficultés, ſi l'on ne
as les ennemis, en entrant
e, avant qu'ils euſſent raſ-
es leurs forces. D'ailleurs,
nandoit d'être fait au com-
du printemps, ou d'être re-
nne, à cauſe des inondations
e produit ordinairement en
des neiges, & qui rendent
ette place, ſinon imprati-
oins très-difficile, & dan-
cette ſaiſon. Le Maréchal
partit donc à la fin de Mars
Strasbourg, où il arriva le
ne trouva rien de prêt, ſoit
eût trop tardé à donner des
que leur exécution eût été
retard, cependant, ſem-
as arrivé ſans deſſein, &
de l'intrigue. Les chevaux

pour l'artillerie, & pour les vivres; n'étoient point encore rendus à leur destination, ni même achetés pour le plus grand nombre, quoique M. d'Angervilliers, Secrétaire d'Etat de la Guerre, eût afsûré le Maréchal qu'ils feroient raffemblés en Alface, au commencement d'Avril, au nombre de dix-huit cents pour l'artillerie, fans compter les chevaux haut-le-pied, & de cinq mille pour les vivres. Le Maréchal de Berwick n'avoit cependant ceffé tout l'hiver de preffer les Miniftres fur les préparatifs de la campagne, leur mettant continuellement devant les yeux combien il étoit effentiel de ne pas perdre un moment, fi l'on vouloit afsûrer le fuccès du fiege important de Philisbourg. Mais le malheur des Cours eft prefque toujours de fe laiffer gouverner par des Intrigans & des Favoris, & de les écouter de préférence aux gens du mérite, même le plus reconnu.

Quatorze années de commandement;

toujours heureuſes & toujours glorieuſes, ne valurent pas au Maréchal de Bervick une confiance entiere du Miniſtere pour les opérations de cette campagne. Le Comte de Belle-Iſle, depuis Maréchal de France, avec la faveur, eut le crédit de ſe faire écouter & même de ſéduire par ſon enthouiaſme & ſon ton d'aſſûrance, le Carlinal Fleury & les autres Miniſtres, gens d'Egliſe ou de robe, peu capables le juger ſainement des projets de guerre. Il contrarioit ceux du Maréchal de Berrick par les mémoires dont il ne ceſoit d'inonder les Cabinets des Miniſres; & où toutefois ſon propre intérêt aroiſſoit le plus ſouvent en premiere gne, parce qu'il ne ſavoit pas le dégui:r, quoiqu'il montrât beaucoup plus 'ambition que de vrais talens. Il faut onvenir qu'il étoit capable des plus rands détails; mais comme il outroit out, il entroit ſi avant dans les plus etits, qu'il s'y noyoit lui-même: ſon

ambition l'aveugloit dans presque toutes les affaires, parce qu'il les envisageoit avec des vues personnelles & intéressées; sa tête toujours bouillante l'emportoit au delà du vrai & dans la région sans bornes des chimeres. Il mettoit une telle activité dans la poursuite de ses projets pour les faire adopter, qu'il entraînoit souvent les Ministres presque malgré eux; cependant il ne put réussir cette fois-ci, comme il auroit voulu. Il avoit, au mois de Janvier de cette année (*a*), proposé sérieusement aux Ministres de faire traverser toute l'Allemagne à l'armée, de la porter jusqu'en Saxe & en Boheme, & même encore plus loin. Il s'efforçoit en conséquence de détruire tous les autres plans de campagne, & il donna dans le même temps un mémoire contre le siege de Philisbourg. Le Maréchal de

(*a*) Lettre de M. d'Angervilliers, du 24 Janvier 1724.

Berwick désaprouvoit ces projets : il regardoit comme une témérité de vouloir conduire une armée à plus de cent cinquante lieues des frontieres, sur-tout sans communication assûrée avec la France, & il n'eut pas de peine à faire sentir au Roi toute l'absurdité du projet, en lui en expliquant les raisons. Le Roi les rappelle au Maréchal de Berwick, dans sa lettre du 8 de Mai : » Il est certain, dit ce Prince, que la » conquête de Philisbourg est préférable » à tout autre objet par beaucoup de » raisons, qui vous sont connues aussi » bien qu'à moi «. Le projet (a)

(a) Il fut plus accueilli en 1741, à la mort de l'Empereur Charles VI; mais le succès ne répondit point, comme tout le monde sait, aux vues & aux promesses du Comte de Belle-Isle, devenu Maréchal de France : ce qui prouve bien à quel point le projet étoit déraisonnable en 1734, puisqu'on avoit affaire alors à toute la Puissance de la Maison d'Autriche, jointe à celle de l'Empire, qui se déclara pour l'Empe-

du Comte de Belle-Isle fut donc rejetté. Il se réduisit alors à proposer le siege du château de Traerbach, & obtint d'en être chargé. Dès-lors il fallut le faire avant tout, malgré les bonnes raisons du Maréchal de Berwick, qui avoit fait voir qu'on devoit commencer par celui de Philisbourg. La Cour eut lieu plus d'une fois de se repentir de n'avoir pas suivi en tout les plans plus réfléchis & plus justes du Maréchal de Berwick, & d'avoir donné quelquefois la préférence à l'écolier sur le maître. Le Comte de Belle-Isle nouvellement fait Lieutenant-Général, n'avoit

---

reur; au lieu qu'en 1741, nous n'eûmes d'abord à combattre, pour l'exécution du projet, que les seules forces de la Reine de Hongrie, ayant avec nous, pour Alliés, les deux plus puissans Princes de l'Empire, le Roi de Prusse & l'Electeur de Saxe, sans compter l'Empereur, & l'autorité de ce Chef. Les Anglois, les Hollandois & le Roi de Sardaigne ne se déclarerent contre nous, qu'en 1743 & 1744.

ere encore servi à la guerre que com-
e Brigadier, sans que rien d'import
t eût jamais roulé sur lui.

M. d'Angervilliers, pour lever les
fficultés que le Maréchal objectoit
ntre le projet de remettre à l'été le
ge de Philisbourg, lui mandoit dans
lettre du 5 Avril, qu'il y avoit eu
u de neige cette année, par consé-
ent qu'il n'y auroit pas d'inondation.
Mais la saison & les élémens ne se prê-
rent pas aux desirs & aux volontés
es Ministres. Les chaleurs furent for-
es; elles occasionnerent dans les mon-
agnes noires une fonte de neige extraor-
dinaire, parce que les sommités en
sont toujours couvertes, sans que la
neige se trouve jamais entiérement épui-
sée, quelque grande qu'en soit la fonte.
Le Rhin grossit & déborda cette an-
née plus que de coutume; mais la Cour
en avoit voulu courir les risques. Le
Ministre avoit marqué au Maréchal, que
le Roi desiroit infiniment le siege de

Philisbourg, malgré la ſaiſon de l'été, & qu'il ſeroit très-mortifié, ſi cette entrepriſe ne pouvoit pas avoir lieu. Il fallut donc s'y réſoudre. De ce moment, le Maréchal de Berwick s'occupa tout entier à ſurmonter les obſtacles que lui-même avoit prévus & annoncés, & auxquels on pouvoit s'attendre.

On devoit compter que le Prince Eugene auroit tout le temps de raſſembler les forces de l'Empereur & de l'Empire, avant la fin du ſiege, pour marcher à Philisbourg, & eſſayer de nous y attaquer, ou pour chercher à nous attirer loin de la place aſſiégée, par une diverſion ſur la Moſelle, ou ſur le Haut-Rhin, afin de pouvoir nous y combattre avec toutes ſes forces réunies, pendant que les nôtres ſeroient affoiblies par les troupes que nous aurions laiſſées au ſiege, &, par une victoire, nous obliger de le lever. Il falloit auſſi pourvoir au cas de l'inondation du Rhin. Le Maréchal de Berwick n'étoit jamais

is par les événemens, parce que, les accidens qui pouvoient les accompagner, sa prévoyance active avoit pourvu d'avance au remede: part au Roi de ses plans & de ses [illegible]tions. Trente-cinq bataillons & escadrons étoient destinés au siege: [illegible]oit, du reste de ses forces, une d'observation de soixante - quinze [qu]atre-vingt bataillons, & de cent escadrons, pour se porter par-tout [fair]e tête au Prince Eugene, de quelque côté qu'il se présentât, & qu'il [i]l comptoit faire tracer des lignes [de c]onvallation autour de Philisbourg, [r]endre inattaquables: elles devoient [b]ordées de cent bataillons, avec [les]quels il étoit déterminé à recevoir le [Prince] Eugene, s'il y portoit toutes ses [forces], comme il fit.

[Que]lques Officiers Généraux ne furent point d'avis d'attendre l'ennemi dans [les lig]nes; ils vouloient en sortir, &



jamais la moindre crainte ;
soit même desirer d'être atta
tant sur son courage, & se
pleine sûreté dans une posit
choisie un Général, en qui il
confiance. Le Maréchal de B
soit, ainsi que M. de Luxer
que des retranchemens, où
rien négligé, & que leur pe
permettoit de garnir par-to
lignes d'Infanterie, n'étoient
tibles d'être forcés. Il parut
que c'étoit également le se
Prince Eugene, puisqu'il n
attaquer nos lignes; car, da
tion où se trouvoit l'armée

e, il n'auroit pas héſité à la com-
dans ſes retranchemens, s'il eût
noindre eſpérance de pouvoir les

Maréchal de Berwick étoit ſi aſ-
le ſon opération, que, malgré
rudence, qui l'empêchoit de ja-
ien promettre à la légere, il ne
pas d'écrire au Roi du ton le
firmatif, & comme un homme
ſans inquiétude ſur le ſuccès du
, Quand nous ſerons devant la
, lui marque-t-il, nous cher-
ons à ſurmonter l'obſtacle des
, ſoit en en diminuant le volume
es ſaignées, ſoit en conduiſant nos
hées, par le moyen de nombre
ſcines : le pire qui puiſſe arriver,
que nous ſoyons obligés de ſuſ-
lre, pendant quelque temps, nos
ux, pour les reprendre enſuite
plus de force, dès que les eaux
t diminuées. En un mot, Sire,
attendrons tranquillement, dans

» notre camp bien retranché, que les
» obstacles soient levés, & nous pren-
» drons Philisbourg, dussions-nous y
» rester jusqu'au mois d'Octobre «.

Malgré ces assûrances si positives, la Cour éprouva, bientôt après, les plus vives alarmes : le Maréchal de Berwick, sur qui elle se seroit entiérement reposée, n'existoit plus dans les momens critiques qui arriverent.

Revenons aux opérations du commencement de la campagne, que nous avons interrompues. Le Maréchal de Berwick rassembla une partie de l'armée, dans le mois d'Avril, & alla camper, le 9, à Spire & à la petite Hollande, d'où il masquoit le débouché de Philisbourg: il étendit ses troupes à Franckendal, & à Worms. Par ces mouvemens, il donnoit aux ennemis de la jalousie sur le Bas-Rhin, & les tenoit dans l'incertitude sur le parti que nous prendrions. L'armée arrêtée dans ses opérations par le siege de Trarbach, où le Comte

Belle-Isle ne put ouvrir la tranchée,
: la nuit du 25 au 26 de ce mois,
a dans cette position jusqu'à la fin
vril. Alors elle se mit en marche,
emonta le Rhin jusqu'au Fort-Louis,
elle passa cette riviere, & se porta
: de suite aux lignes d'Etelingen.
moment que les ennemis furent
uits de notre marche, ils ne doute-
plus qu'elle ne fût dirigée sur leurs
s, pour les attaquer, & ils y por-
t toutes leurs forces; mais, malgré
retard, pour agir de ce côté-là,
les avions encore prévenus. Ils
ient pu rassembler à la hâte, qu'en-
trente mille hommes, commandés
Duc de Bevern. Ces lignes étoient
avec beacoup de soin; elles avoient
n fossé, des redans de distance en
ce, qui se flanquoient les uns les
, & un excellent parapet. Leur
e se perdoit dans la montagne où
toit appuyée; de-là elles traver-
la plaine, & alloient porter leur



une barriere capable de nc
Cette confidération avoit mê
ployée, par les Miniftres de l'
pour faire décider contre l:
diete de l'Empire, comme el

Le Duc de Noailles, Lieı
néral, & le Comte de Saxe
de Camp (depuis Maréchaux
furent chargés de tourner l(
les montagnes ; ce qu'ils
fur quoi comptoit le plus l
de Berwick, pour détermin
mis à abandonner leurs lig
fur un corps de vingt mill(
qu'il avoit laiffé fous les ord
quis d'Asfeld, auprès de Sp

oit marcher à l'Isle de Nekerau, au
ssous de Philisbourg, pour y jetter
pont sur le Rhin, & le passer; il
menoit un à sa suite sur des haquets,
r cette manœuvre, combinée avec les
ouvemens de la grande armée, le
aréchal de Berwick étoit assûré que,
l'instant que les ennemis sauroient
e M. d'Asfeld auroit passé le Rhin,
qu'il pourroit même être renforcé
utant de troupes qu'il seroit nécess-
re pour agir avec supériorité sur leurs
rrieres, ils n'auroient rien de plus
essé que d'abandonner les lignes, &
se retirer. En effet, sur la nouvelle
'ils eurent du passage du Rhin par
. d'Asfeld, ils firent leur retraite, le
ême jour 4 Mai, que nous tournâmes
urs lignes, avec une telle diligence,
ie l'on ne put atteindre leur arriere-
rde, au moins l'entamer. Ils se reti-
rent sur Hailbron; & ce fut pendant
s mouvemens, que le Prince Eugene
ignit son armée. Trarbach venoit de se

rendre au C. de Belle-Isle. Notre armée marcha des lignes à Bruxhal, où M. d'Asfeld la rejoignit, le 11, avec le corps qu'il commandoit.

M. d'Asfeld fut détaché, le 13, avec trente bataillons & deux régimens de Dragons, pour faire l'investissement de Philisbourg, où l'armée le suivit. La tranchée s'ouvrit, du 3 au 4 de Juin, & l'attaque fut dirigée le long du Rhin, contre l'ouvrage à corne : on avoit fait attaquer, quelques jours auparavant par les Suisses, l'ouvrage qui couvroit le pont volant de Philisbourg, à la rive gauche de l'autre côté du Rhin. La prise de ce dernier ouvrage procuroit le grand avantage d'établir à cette rive des batteries, avec lesquelles on pouvoit prendre des revers & des enfilades sur les ouvrages de la place, qui appuyoient au Rhin, & les battre à ricochet. Voilà ce qui avoit déterminé en partie le Maréchal de Berwick dans le choix de l'attaque, le long de la riviere. C'étoit par le même côté,

que cette place, assiégée en 1688, par le Dauphin & M. de Vauban, avoit été prise. Des trois attaques que l'on fit alors, celle-ci eut le plus de succès.

Quelques Officiers, à qui la médiocrité de talens, & des idées peu justes, font faire presque toujours de fausses applications des grands modeles, pourroient croire, sur l'exemple de M. de Vauban, que le Maréchal de Berwick auroit dû également se déterminer à trois attaques; mais le Maréchal, connu pour un des Généraux les plus instruits de la partie du génie, étoit trop habile & trop réfléchi, pour s'écarter, sans de bonnes raisons, d'un plan tracé par Vauban. Il lui étoit facile d'envisager que le Prince Eugene, aussi-tôt qu'il auroit rassemblé toutes ses forces, pourroit marcher à Philisbourg, pour chercher à attaquer les lignes; que, dans cette supposition, il étoit important de se borner à une seule attaque, pour n'avoir point trois tranchées à garder,

& n'être pas obligé d'y employer un trop grand nombre de troupes, dont l'armée auroit été affoiblie devant le Prince Eugene, s'il eût pris le parti d'attaquer les lignes. Le Dauphin & Vauban n'avoient pas, en 1688, les mêmes raiſons : ils ne craignoient point alors d'ennemi au dehors, qui pût venir troubler le ſiege : d'ailleurs, c'étoit à la fin du mois d'Octobre qu'il ſe faiſoit ; les troupes n'avoient autre choſe à faire, après l'expédition, que d'aller ſe repoſer dans leurs quartiers d'hiver. Les trois attaques, dans ces circonſtances, pouvoient être bien vues, pour fatiguer la garniſon, & la rendre, en diviſant ſes forces, moins vigoureuſe à chaque attaque. Il faut pourtant encore convenir que cette méthode n'eſt pas toujours ſans inconvéniens ; elle augmente les travaux & la fatigue des aſſiégeans, & même beaucoup plus, en proportion, que ceux des aſſiégés. On pouvoit donc auſſi penſer qu'il eſt ſouvent expédient de mettre un

peu plus de temps à un siege, que de l'abréger, en excédant ses troupes de fatigues, & en y causant par-là des maladies qui détruisent l'armée. On sait que les travaux d'un siege sont immenses, & qu'on les multiplie, en multipliant les attaques. Le siege de Philisbourg, en 1734, se faisoit au commencement de la campagne; il falloit conserver le bon état de l'armée, autant qu'il étoit possible, vis-à-vis celle des ennemis, qui étoit toute fraîche, sortant de ses quartiers, & contre laquelle on auroit encore à agir après le siege, pendant quatre mois de campagne.

Le Maréchal de Berwick ne s'en rapportoit à personne de ce qu'il pouvoit voir & faire par lui-même : c'étoit lui, proprement, qui dirigeoit le siege. Il ne manquoit point de se rendre tous les jours, de grand matin, à la tranchée, où, d'abord, on lui rendoit compte du travail de la nuit : il se por-

toit ensuite à la tête de la Sappe, pour connoître, de ses propres yeux, l'état des choses; puis il régloit avec l'Ingénieur en chef les travaux de la nuit suivante. Le 12 de Juin, il se rendit, comme à son ordinaire, à la tranchée, alla visiter les Sappes, & monta sur la banquette, suivant son usage, pour tout observer. Une de nos batteries donnoit sur la crête de la Sappe, où le Maréchal de Berwick s'étoit arrêté : quelques Soldats y avoient été tués par notre propre canon; on y avoit même mis une Sentinelle, pour empêcher que personne ne s'arrêtât dans cet endroit, &, sur-tout, ne montât sur la banquette. Soit que la Sentinelle n'eût osé rien dire à son Général, soit que le Maréchal, emporté par son intrépidité naturelle, qui lui faisoit toujours trop mépriser le danger, n'eût pas fait assez d'attention à l'avertissement, ce fut ce même endroit qu'il choisit, pour faire ses observations. Cette position le mettoit entre

notre batterie, & celle des ennemis qui lui étoit opposée; elles tirerent toutes les deux à la fois : un boulet emporta la tête du Maréchal, sans que l'on ait jamais bien su de quel côté il étoit parti. Sa mort, bientôt répandue dans l'armée, y mit une consternation générale : parvenue à la Cour, elle y jetta, ainsi que dans Paris, la même consternation; car il avoit la confiance de l'armée, du Roi, du Ministere & des François. Les ennemis craignoient en lui un Général, qui avoit fait de grandes choses, & que le bonheur avoit toujours accompagné. A sa mort, il laissoit l'armée dans une situation qui paroissoit critique à bien des gens : elle se trouvoit renfermée dans des lignes, autour d'une forte place, au secours de laquelle le Prince Eugene marchoit, en grande hâte, à la tête d'une armée formidable (*a*). Il empor-

(*a*) On en faisoit monter le fonds à cent dix mille hommes.

toit avec lui le ſecret de ſes projets : on ſavoit ſeulement qu'il en avoit de vaſtes. Malgré ſa retenue ordinaire, il avoit, pendant l'expédition de Trarbach, laiſſé échapper ſon impatience du retard que lui cauſoit ce ſiege pour ſes grandes opérations.

Le Marquis d'Asfèld qui, auſſi-tôt après la mort du Maréchal de Berwick, prit, comme le plus ancien Lieutenant-Général, le commandement de l'armée, reſta conſtamment dans ſes lignes vis-à-vis du Prince Eugene. Il continua les opérations du ſiege malgré ce Général & malgré les inondations du Rhin, & ſe rendit maître de Philisbourg le 18 Juillet. La campagne ſe borna à cette conquête.

Quoique Milord Bolingbroke, dans ce qu'il dit du Maréchal de Berwick, n'ait prétendu marquer que quelques-uns des principaux traits de ſon portrait, & que la mort ait empêché le Préſident de Monteſquieu d'achever celui qu'i

avoit commencé, nous ne tenterons pas de le reprendre après ces deux grands Peintres : qu'il nous ſoit permis ſeulement d'ajouter ici pluſieurs traits qu'ils ont omis, laiſſant à une autre main, & plus habile, le ſoin de les recueillir tous, pour en compoſer le tableau en entier.

On a vu le Maréchal de Berwick, dans le long cours d'une vie laborieuſe, faire des exploits mémorables ; mais il ſe montroit chaque fois tellement ſupérieur à ſes propres actions, quelque grandes qu'elles fuſſent, qu'on le jugeoit toujours capable de plus grandes choſes. On peut donc dire, avec vérité, qu'il avoit en lui encore plus de grandeur, qu'il n'eut occaſion d'en faire paroître, agiſſant toujours par la voie la plus ſimple, & ne cherchant jamais à ſe faire valoir.

Le Maréchal de Berwick avoit toutes les parties d'un homme de guerre ; mais il ſeroit trop long d'entrer dans leur détail ; ce ſeroit faire, en quelque ſorte,

un Traité de l'art de la guerre. Tout Militaire qui étudiera ſes campagnes, admirera dans leurs plans la juſteſſe des vues, l'étendue des combinaiſons, & par-tout l'empreinte du génie : il ne trouvera pas dans leur exécution la moindre faute à relever ; il verra que les meſures étoient ſi bien priſes, que le ſuccès étoit preſque toujours aſſûré d'avance ; aucun Général n'eut un coup-d'œil plus perçant & plus sûr, ſoit dans une action, pour appercevoir d'où dépend l'avantage, & faire faire aux troupes les mouvemens déciſifs qui entraînent la victoire, ſoit dans une campagne, pour reconnoître & ſaiſir des poſitions avantageuſes qui en font le ſuccès. Il s'entendoit mieux que perſonne à faire vivre une armée : on a vu les ſoins & les peines que ſon activité lui fit prendre, & les reſſources qu'il ſut trouver pour faire ſubſiſter la ſienne en 1709, où l'on manquoit de tout ; mais on remarquoit principalement en lui ſon habileté ſin-

guliere dans les arrangemens des subsistances & dans le choix judicieux de leurs emplacemens, d'où dépend souvent, par les conséquences qui en résultent, la réussite des campagnes. Les siennes ne manquent pas de cet éclat qui attire l'admiration des hommes ; mais il faut être du métier & les examiner de près pour en sentir tout le mérite : elles ont le caractere distinctif de tous les ouvrages des grands Maîtres ; plus on s'y arrête, plus on les détaille, & plus aussi on y découvre de perfection : elles ont pour la plupart des choses propres qui les distinguent de celles des autres Généraux : il est difficile de les parcourir sans trouver, pour ainsi dire, à chaque pas un trait particulier de génie qui les marque à son coin.

Combien d'exemples frappans, & qui prouvent ce que nous venons d'avancer, ne pourrions-nous pas tirer de ces Mémoires ? Il suffiroit de rappeller les quatre campagnes qu'il fit en Dauphiné. Il y

porta l'art de la défensive plus loin qu'aucun Général ait peut-être jamais fait pour la défense de cette frontiere. Le Maréchal de Catinat avoit été chargé, en 1692, dans le même pays, de la même guerre défensive; mais il ne la soutint point avec une gloire égale à celle qu'il s'étoit précédemment acquise en Piémont dans la guerre offensive qu'il y avoit faite contre le Duc de Savoie. On ne peut même s'empêcher de trouver bien de la différence dans la maniere dont il défendit alors cette frontiere, & dans celle dont le Maréchal de Berwick sut la défendre plusieurs années après. Le Maréchal de Catinat étoit cependant supérieur en force à son ennemi, & le Maréchal de Berwick toujours inférieur. M. de Catinat avoit, selon M. de Feuquieres, une armée composée (*a*) de cent bataillons & de quarante escadrons, répan-

(*a*) Mémoires de Feuquieres, Tome II, page 192, *in*-12, 1750.

dus le long de la frontiere : cependant, malgré ce nombre si considérable de troupes, malgré l'habileté si reconnue & la vigilance de M. de Catinat, le Duc de Savoie, avec des forces fort inférieures en infanterie, vint à bout de pénétrer en France. Il prit Embrun par les derrieres de notre armée, & il se fût même étendu dans le Dauphiné sans la petite vérole qu'il eut à Embrun, & dont il fut si mal, que son expédition demeura suspendue. De cet exemple & de plusieurs raisonnemens plausibles, (a) M. de Feuquieres conclut dans ses Mémoires, » qu'il n'est pas possible, de ce côté-là, » de soutenir une guerre défensive, » exempte de quelques inconvéniens » chaque année «.

Le Maréchal de Villars ne réussit pas mieux que le Maréchal de Catinat, dans la défense de cette même frontiere

(a) Mémoires de Feuquieres, Tome II, page 347, in-12, 1750.

en 1708, quoiqu'il eût aussi une armée supérieure en infanterie à celle du Duc de Savoie; il ne put empêcher ce Prince d'assiéger & de prendre Exille & Fenestrelle, dont il fit même les garnisons prisonnieres de guerre.

On peut donc regarder comme un plan sûr de défensive pour nos frontieres d'Italie, celui que le Maréchal de Berwick envoya à Louis XIV en 1709. Ce fut en effet en suivant constamment le même plan pendant quatre campagnes de suite, qu'il sut contenir le même Duc de Savoie pendant tout ce temps, & l'empêcher de pénétrer nulle part dans le Royaume, malgré les projets qu'il en avoit formés, & cette fois-ci malgré la supériorité de son armée sur la nôtre, tant en infanterie qu'en cavalerie. Aussi ce Prince, depuis Roi de Sardaigne, bien fait sans doute pour apprécier les Généraux & les campagnes de guerre, disoit, en parlant de celles que le Maréchal de Ber-



wick avoit faites contre lui, » qu'il n'a-
» voit jamais vu aussi bien manœuvrer,
ni faire la guerre si savamment & si
noblement «.

Dans le dessein où l'on est de rapporter ce qui peut le mieux faire connoître toute l'étendue des talens du Maréchal de Berwick pour la guerre, on ne doit pas omettre ici deux circonstances. Ce plan de défensive, le plus vaste peut-être & le plus difficile que l'on sache à imaginer, par l'étendue & la nature (a) du pays qu'il embrasse, & une fois trouvé, le plus sûr & le plus facile dans l'exécution, fut le fruit d'une seule promenade que le Maréchal fit d'un bout à l'autre de la frontiere, avant l'ouverture de la premiere campagne. La seconde circonstance, qui n'est pas moins digne de remarque, c'est que ce plan, qui par l'immensité

(a) Il avoit plus de soixante lieues d'étendue au travers des Alpes.

de ses combinaisons paroît être un prodige de calcul, se trouva si bien rempli; dès l'instant qu'il l'eut conçu, qu'il ne fut point obligé d'y changer la moindre chose dans la suite; il osa toujours assûrer Louis XIV de la bonté & de la sûreté de son plan de défensive, *dont* le succès, répété chaque campagne vis-à-vis un Général habile, faisoit la meilleure preuve que l'on pût en donner. L'expérience qu'il acquit pendant les quatre campagnes dont nous parlons, lui fit même connoître, qu'en suivant le plan de défensive qu'il s'étoit fait, une armée de quarante-cinq bataillons & de vingt escadrons, (*a*) devoit suffire pour défendre toute la frontiere, contre une armée de soixante à soixante-dix bataillons & de cinquante escadrons.

La différence de combinaison que

(*a*) *Voy.* les Mémoires instructifs du Maréchal de Berwick sur la Provence & le Dauphiné : *Dépôt de la guerre.*

l'on trouve entre le plan de défensive du Maréchal de Berwick & ceux des autres Genéraux, dans le nombre de troupes que chacun d'eux exige, en raison de celles qu'il suppose aux ennemis pour l'offensive, a droit de surprendre : le Maréchal de Catinat avoit toujours demandé un tiers d'infanterie de plus que n'avoit l'ennemi ; & le Maréchal de Berwick s'étoit borné à un tiers de moins à la fin des quatre campagnes qu'il fit. Cette grande différence ne peut venir que de la façon toute neuve & supérieure dont le Maréchal de Berwick a su voir & prendre cette défensive qui avoit échapée aux plus grands Généraux. M. de Feuquieres connoissoit bien l'avantage que peut donner une position centrale, pour se porter à tous les points d'une circonférence qu'un ennemi peut attaquer & pour l'y prévenir ; mais il n'en trouva pas, comme le Maréchal de Berwick ; l'application pour la défensive de cette frontiere, dans le tracé

d'une ligne telle que ce dernier ſut imaginer, & dont la grande étendue étonne.

Ses campagnes d'Eſpagne peuvent également ſervir d'exemple & de modele aux gens de guerre; il y fut alternativement ſur l'offenſive & ſur la défenſive. Il eſt plus qu'inutile de rapporter les manœuvres qu'il fit; il les a mieux rendues dans ſes mémoires qu'on ne feroit ici : on obſervera ſeulement qu'il y montra qu'il n'étoit jamais plus grand que dans les malheurs, & lorſqu'on avoit perdu tout eſpoir : auſſi étoit-il dans les événemens imprévus & critiques l'homme, pour ainſi dire, du moment, la reſſource de la Cour & des Généraux même. On le fit partir d'Eſpagne au milieu de la campagne de 1707, pour ſe rendre en Provence auprès du Duc de Bourgogne, qui marchoit au ſecours de Toulon, aſſiégé par le Duc de Savoie. Après la bataille de Malplaquet, en 1709, il reçut ordre de ſe rendre de Briançon, où il venoit de finir

finir sa campagne à l'armée de Flandre, que le Maréchal de Boufflers com mandoit depuis la blessure du Maréchal de Villars. Louis XIV, à la priere du Maréchal de Villars, voulut que le Maréchal de Berwick allât en Flandre pour le secours de Douay. Il ne faisoit que d'arriver du Dauphiné à la Cour à la fin de 1712, lorsqu'on le fit repartir sur le champ pour aller en Catalogne, y dégager Gironne, que le Comte de Staremberg tenoit étroitement bloquée, & qui étoit aux abois.

Le Maréchal de Berwick conservoit dans le mouvement des opérations de guerre les plus difficiles, & même au milieu des actions les plus chaudes, une tranquillité d'ame & un sang froid que produisent l'intrépidité naturelle, & cette connoissance parfaite de l'art, qui, en nous montrant tout ce qu'il y a à craindre de l'ennemi, nous instruit en même temps de ce qu'on peut lui opposer. Cette tranquillité d'ame venoit en-



pagne presque toujours le G
me, parce que sa grande
fait toujours voir & embra
les parties de son objet, que
échappe, que la justesse de
lui donne des combinaisons
lui fait toujours saisir le mei
qu'enfin l'activité qu'il met
cution, & qui est le garant
est encore guidée par la pru

Peu de personnes avoient
que le Maréchal de Berwic
fait, durant sa vie, vingt-
pagnes de guerre, dans quin
les il avoit commandé les
ne s'étoit cependant trouvé

ille dans le très-grand nombre de
pagnes où il s'est trouvé à la tête
armées, sur-tout avec la hardiesse
a toujours fait paroître; lui-même
lonne la solution. Il disoit qu'il fal-
être deux pour se battre, & qu'un
éral ne devoit livrer de bataille que
id il ne savoit pas mieux faire,
e que l'événement en étoit toujours
rtain, & qu'il ne falloit pas mettre
iazard le succès d'une campagne,
e guerre, & même souvent le sort
Etat, lorsqu'on pouvoit également
le bonnes dispositions & par des
œuvres habiles remplir son objet,
risquer une bataille. Il ne les évi-
pourtant pas au point d'être taxé
timidité, parce que l'honneur des
ès exige qu'on ne montre point de
r, qu'il plaçoit l'honneur au dessus
tout, qu'il ne craignoit point les ba-
es, (ce qu'il a bien montré dans
champs d'Almanza) & qu'enfin
e apparence de timidité dans le Géné-



dans la vie des grands Cap
fut, si on ose le dire, par u
supérieur. Il regardoit com
voir de ne pas faire verser l
tilement, & de préférer tou
la vue du bien général, u
assûrée à la gloire particulier
voit se flatter de se procurer &
dans les batailles, où son
auroit donné communément
tage sur celui qu'il auroit
battre.

Ce grand principe d'huma
vernoit également dans les s
toujours très-soigneux d'y

de plusieurs jours, à des attaques vives & meurtrieres qui l'auroient abrégé au prix d'un sang précieux.

Personne ne mettoit plus de dignité dans le commandement. Quoiqu'il fut taxé de sévérité, ceux qui l'ont bien connu disoient qu'il étoit plutôt exact que sévere, sans nulle pédanterie. Il n'étoit en effet sévere que par devoir, que quand il étoit chargé de le faire remplir aux autres; mais toujours plus sévere pour lui-même que pour ceux qui lui étoient soumis. Cette exactitude tenoit aussi à l'amour de l'ordre & de la discipline qu'il avoit au suprême degré, connoissant toute l'importance & la nécessité de maintenir l'un & l'autre, principalement dans les armées. L'Histoire dira qu'il savoit commander, mais elle pourra dire aussi qu'il savoit obéir; deux qualités assez rares à trouver à la fois dans la même personne. Elevé dans les principes d'une obéissance passive, il n'y eut jamais de sujet plus soumis

à son Prince & plus zélé pour son service. Cette soumission, dont il s'étoit fait un principe invariable, n'étoit pourtant ni basse ni aveugle ; on le voyoit même d'une fermeté inébranlable, au point d'être accusé d'opiniâtreté vis-à-vis les Ministres des plus grands *Princes*, dans les choses qui regardoient uniquement la guerre, parce qu'il supposoit que la raison devoit être évidemment de son côté, sur des objets qu'il connoissoit mieux que ceux qui vouloient alors l'emporter sur lui.

C'est avec la même fermeté que dans certaines opérations de guerre il s'est aussi quelquefois écarté des décisions des maîtres de l'art, lorsqu'il avoit une conviction forte & éclairée qu'ils s'étoient trompés. Il étoit trop instruit de toutes les parties qui appartiennent à la guerre, & trop judicieux pour se laisser entraîner à cette confiance aveugle qu'inspirent leurs décisions au commun des hommes. N'igno-

tant pas que les gens les plus habiles peuvent quelquefois se tromper, il soumettoit tout à l'examen, sa propre opinion comme celle des autres, avec cette impartialité qui mene toujours à prendre le parti le meilleur, quand on y joint la sagacité & l'esprit réfléchi qu'avoit le Maréchal de Berwick. Il ne craignit donc point au siege du château de Nice, dont il fut chargé en 1705, après avoir bien examiné & bien reconnu la place, de s'écarter de l'avis du Maréchal de Vauban, dont Louis XIV l'avoit instruit, & d'attaquer cette forteresse par le côté même que Vauban avoit déclaré inattaquable. Le succès & les connoissances, que l'on acquit par le siege, prouverent que le Maréchal de Berwick avoit mieux vu & mieux choisi le côté de l'attaque; qu'il avoit apperçu ce qui étoit échappé aux gens de l'art, & que son génie le plaçoit quelquefois au dessus des plus grands maîtres. Mais il mettoit tant de simplicité, & si peu d'amour-propre

dans ſes oppoſitions aux ſentimens qu'il combattoit, qu'il étoit difficile de s'en offenſer.

Quoique la vie du Maréchal de Berwick ne doive guere être regardée que comme celle d'un guerrier, cependant il a montré qu'il eût pu être auſſi un habile politique. Il fut chargé pendant pluſieurs années des affaires de Jacques III, connu ſous le nom de Chevalier de Saint-Georges. Son projet pour le rétabliſſement de ce Prince, en 1715, après la mort de la Reine Anne, fait voir qu'il étoit capable de grandes vues dans ce genre, de ſaiſir les circonſtances qui n'avoient point frappé les autres, & d'en profiter. Il démontre dans ſes Mémoires, l'infaillibilité du ſuccès de l'entrepriſe dans les circonſtances où l'on ſe trouvoit : il ne falloit qu'une parole du Roi de Suede, qui lui eût été auſſi utile à lui-même qu'au Roi Jacques, & la révolution étoit faite en Angleterre.

Le Maréchal de Berwick avoit de

ibition ; mais cette passion, qui égare
ou moins presque tous les hommes
en sont attèints, ne l'a jamais écarté
 vertu. Il aimoit la gloire, mais il
erchoit principalement dans la ligne
evoir : personne ne le connoissoit
x que lui, & ne l'a mieux rempli.
différent de ceux qui ne s'en acquit-
que servilement, & qui semblent
dre toujours d'en trop faire, il me-
t l'étendue de ses devoirs sur ses fa-
s, persuadé que l'usage & le compte
alens qu'on peut avoir, sont dûs à
, de qui on les tient ; à son Roi,
patrie, pour le service desquels ils
donnés ; à soi-même, pour le calme
 conscience. On ne connoît point
moderne qui puisse mieux que
laréchal de Berwick rappeller les
nds Hommes de l'antiquité, particu-
ment les Grecs. Leur étude princi-
étoit la Morale, & ils mettoient
gloire dans l'accomplissement des

devoirs. Si Ariſtide, ſi Epaminondas, ſi Fabius, ſi Caton euſſent paru dans notre miſérable ſiecle, & qu'ils ſe fuſſent rencontrés dans les mêmes circonſtances où s'eſt trouvé le Maréchal de Berwick, ils euſſent été ce qu'il fut dans toutes ſes parties. Le ſentiment intérieur d'une conſcience éclairée, dont la pratique ſeule de la vertu conſerve la droiture, fut ſon guide dans toutes ſes actions. Héros Chrétien, elles eurent pour terme la fin véritablement grande que la Religion nous préſente, ſeule capable de fixer & de remplir les deſirs de l'homme. Attaché aux vrais & grands principes avec beaucoup d'élévation dans l'ame, ſa conduite étoit ſimple: il n'avoit aucune oſtentation; la modeſtie & la vérité ont toujours fait & marqué ſon caractere. Auſſi réſervé à ne louer que ceux qui le méritoient, qu'attentif à ne dire du mal de perſonne, il ne parloit jamais de lui. Quoiqu'il fût impénétrable lorſqu'il

alloit du ſecret, ſa franchiſe, & l'aſſûrance où l'on étoit avec lui de n'être point trompé, lui attiroient cette confiance, avec laquelle les difficultés les plus grandes s'applaniſſent dans les affaires.

Jamais bon Citoyen n'a porté plus loin que lui l'amour du bien public, & n'a eu de volonté plus décidée de bien faire ce dont il étoit chargé : c'étoit-là comme ſa paſſion dominante ; & elle étoit ſi forte en lui, qu'il employoit de préférence la perſonne même qui avoit cherché à lui nuire, s'il croyoit pouvoir s'en ſervir plus utilement que d'aucun autre, pour la réuſſite des affaires, paroiſſant alors avoir oublié les ſujets de mécontentemens perſonnels qu'il pouvoit avoir, mais dont ſon ame avoit été peu affectée. C'eſt par cette conduite généreuſe, vraiment noble & patriotique, qu'il ſe faiſoit de véritables amis, de gens qui ſuſceptibles de reconnoiſſance, &

confus de leurs premiers ſentimens injuſtes à ſon égard, devenoient les plus grands admirateurs de ſes vertus, & lui étoient enſuite ſi attachés, qu'ils ſe ſeroient ſacrifiés pour lui.

Le Maréchal de Berwick ne connoiſſoit pas l'intrigue : les Intriguans même paroiſſoient reſpecter ſa vertu. Il étoit généralement connu pour un homme, qui, dans les grandes affaires, ne ſe ſeroit jamais déterminé par les conſidérations d'un intérêt particulier, encore moins du ſien propre, mais toujours par la vue du bien général. Auſſi les actions, que la néceſſité des circonſtances auroit rendu équivoques dans tout autre que dans lui, étoient toujours regardées du bon côté, & favorablement interprétées du public, tant ſa droiture étoit au deſſus du plus léger ſoupçon.

Le commandement des armées, pendant quinze campagnes, auroit pu enri-

chir le Maréchal de Berwick ; mais il vécut toujours dans le mépris, ou plutôt dans l'oubli des richesses. Bon & tendre avec ses enfans, on trouvera peut-être qu'il étoit trop peu attaché à l'argent pour un pere de famille ; la vraie gloire & la vertu ne laissoient point de place dans son cœur pour cet attachement. Autant par goût, que par principe, il mettoit de la modestie dans ses dépenses, principalement dans celles qui regardoient sa personne : il vivoit cependant honorablement, & quelquefois même avec magnificence, quand les occasions l'exigeoient.

Aux qualités de bon citoyen, de bon ami, de bon pere, le Maréchal de Berwick joignoit encore celle de bon mari : il n'y en eut jamais de meilleur, de plus tendre, de plus complaisant, même de plus patient, mais toujours sans foiblesse. Il perdit sa premiere femme peu de temps après son mariage.

Sa destinée sembloit être d'en avoir une, pour la rendre heureuse. Il ne tarda pas à se remarier, & fit le bonheur de sa seconde femme pendant trente-quatre ans qu'il vécut avec elle dans l'union la plus douce & la plus parfaite ; mais elle passa dans la douleur les dix-sept années qu'elle lui survécut, n'ayant jamais pu se consoler de sa perte. La Maréchale de Berwick étoit connue pour une femme forte & courageuse, & pour une femme d'esprit ; son tendre attachement pour son mari ne tenoit donc pas à la foiblesse : l'impression peu commune, que fit sa perte sur cette ame forte & sensible, & qui fut si profonde, que le temps & l'absence de l'objet ne purent jamais ni l'effacer ni même l'affoiblir, prouve mieux, que l'on ne pourroit faire, les qualités aimables & essentielles du Maréchal de Berwick.

Avec une figure noble, sa taille avan-

ce, son air froid & sérieux lui don-
it encore un air sévere, qui inspi-
e respect, & même une espece de
te à ceux qui l'abordoient, & que
rang ou leur emploi mettoit au
ous de lui. Cet extérieur imposant
vroit beaucoup d'humanité & de
ceur, avec une égalité d'humeur très-
narquable, soit en affaires, soit dans
commandement des armées ou des
vinces, soit dans la société, qui
endoit toujours maître de lui-même.
égularité qu'il mit de bonne heure
ses mœurs, fit voir qu'elle ne nui-
point à la gaieté douce qui lui étoit
relle. On la retrouva même tou-
; dans sa vie privée & familiere,
que cette décence, que recomman-
tant les Anciens, l'eût bientôt
é à se former un maintien grave,
xige la représentation, & à s'en faire
habitude dans les grands emplois,
il fut chargé dès sa jeunesse. Ha-



bougeoit : il y trouvoit l'ag
le plaisir, qu'il savoit si bie
lui-même. Il entretenoit un
de lettres avec le Maréchal
absences.

Le Maréchal de Berwick p
à moins qu'on ne l'échauffât s
matiere qui lui plût : ce qu
étoit toujours bien dit, &
mots. Personne n'avoit des
claires, & ne les rendoit
ment. Il avoit beaucoup de
justesse dans l'esprit, une g
cité pour saisir le vrai ; ce que
noît dans toutes ses actions &
prises, & qu'on a vu dans ses

ſans avoir beſoin d'art pour ſe cacher (il ne le connoiſſoit pas), ne montra de foibleſſe dans aucun moment de ſa vie à ceux qui l'approchoient de plus près. Il avoit ſans doute des défauts, puiſqu'il étoit homme; cependant on ne lui en donne aucun, parce qu'il n'en avoit aucun de marqué. Tout ce que l'on pourroit dire, c'eſt que ſon tempérament l'auroit porté à la colere; mais il ſut ſi bien le corriger de très-bonne heure, que cette diſpoſition naturelle ne fut peut-être apperçue, que de quelques amis qui l'avoient beaucoup pratiqué.

En finiſſant de rapporter ces différens traits du Maréchal de Berwick, on ne peut s'empêcher d'obſerver qu'il réuniſſoit en lui un aſſemblage aſſez remarquable, & peut-être unique dans la même perſonne. Il avoit commandé les armées de trois des premiers Monarques de l'Europe; de France, d'Eſpagne & d'Angleterre : il étoit revêtu,

honoré de ſon Ordre.

Fin du Tome ſecond, &



NOTES POUR LES MÉMOIRES DU MARÉCHAL DE BERWICK.

TOME SECOND.

N. I.

EXTRAIT de plusieurs Lettres écrites par Mgr. le Duc de Bourgogne, par M. le Duc de Vendôme, & par M. le Maréchal de Berwick, pendant la campagne de 1708.

LETTRE

De M. le Maréchal de Berwick, à Mgr. le Duc de Bourgogne.

A Lille, le 15 Juillet 1708. Duplicata de celle du 14.

L'ARMÉE des ennemis vint hier camper à Elchin, ainsi que j'ai eu l'honneur de vous le

mander. Aujourd'hui elle a paſſé la Lis à Menin, & auprès, & eſt allé camper à Outhem; ils ont ce matin forcé les lignes ſans grande peine, & ont pris les poſtes qu'il y avoit dans Comines & Warneton. Il paroît, par cette démarche, qu'ils en voudroient à Ypres; toutefois je ne ſais s'ils ont aſſez d'artillerie dans Menin pour un pareil ſiege. M. de Chevilly m'a mandé, que conformément à ce que je lui avois écrit hier, il a gardé tous les Soldats de votre armée, qui ſont aux environ de cinq mille hommes.

L'on m'aſſûre que l'armée du Prince Eugene eſt jointe avec celle de Marlborough; ainſi voilà préſentement l'autre côté de l'Eſcaut libre: il s'agit donc de voir le parti qu'il vous plaira prendre, afin que je manœuvre en conformité.

Il me ſemble que vous n'avez que quatre choſes à faire: premiérement, de reſter derriere le canal, auquel cas il faudra de néceſſité que vous envoyiez un gros corps d'infanterie, ſe porter entre Nieuport & Bruges, pour aſſûrer la marche de vos convois; & alors je crois que vous jugerez à propos de ne pas garder avec vous toute votre cavalerie, vous pourriez m'en envoyer une partie: ſecondement, de marcher aux ennemis, auquel cas il vous faut abandonner Bruges, laiſſer une groſſe garniſon dans Gand, ſi vous voulez le garder; & venir par l'autre côté de l'Eſcaut; je m'avancerai à la hau-

teur d'Oudenarde à votre rencontre ; ensuite de quoi vous prendrez votre résolution sur le chemin qu'il vous faudra tenir pour le secours d'Ypres, & pour attaquer les ennemis : le troisieme parti, c'est de vous porter dans le Brabant, pour prendre Bruxelles, Malines, Louvain, & en même temps par vos derrieres faire faire les sieges d'Huy & de Liege : le quatrieme, si les ennemis attaquent Ypres, d'attaquer en même temps Oudenarde.

Quelque résolution que vous preniez, il n'y a pas un instant à perdre pour en faire les dispositions & ordonner les préparatifs. En attendant que vous m'honoriez de vos ordres, j'assemblerai toutes mes troupes auprès de Douay ; les dernieres n'y pourront être que le 19 ou le 20, &c.



LETTRE.

De M. le Maréchal de Berwick, à M. le Duc de Vendôme.

De Lille, ledit jour 15 Juillet.

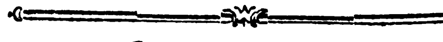
Les ennemis ont marché ce matin d'Elchin, ont passé la Lis à Menin, & auprès, & sont actuellement campés avec toute leur armée entre Ypres & Comines : vous croyez bien qu'ils n'ont pas eu grande peine à forcer les lignes, & à se rendre

maîtres des postes de Comines & de Warneton: j'avois pourtant mandé à l'Officier qui commandoit ce dernier, de se retirer; mais il me paroît par les lettres que j'ai reçues de lui, que le postillon aura été pris, ou s'est égaré.

J'ai heureusement fait rester dans Ypres près de cinq mille Soldats de votre armée; car cette place, en cas de siege, auroit été bien dépourvue de monde, ne pouvant plus présentement y en jetter.

Mes troupes s'assembleront à Douay, mais les dernieres n'y pourront être que le 19 ou le 20. J'ai envoyé à Tournai un régiment de Dragons, & il en viendra demain ici un autre.

J'écris une grande lettre à Mgr. le Duc de Bourgogne, où je prends la liberté de lui dire les différens partis qu'il me paroît qu'il peut prendre; en voici la copie: je n'ai rien à y ajouter, sinon qu'il n'y a pas un moment à perdre pour se déterminer, &c.



LETTRE.

De M. le Duc de Vendôme à M. le Maréchal de Berwick.

Du camp de Lovendeghem, 17 Juillet 1708.

J'AI reçu la lettre que vous m'avez fait l'honneur de m'écrire, avec la copie de celle que

vous écrivez à Mgr. le Duc de Bougogne, dans laquelle vous marquez les différens partis que nous pouvons prendre. Je vous dirai ſur cela, que ce que vous penſez eſt à merveille : cependant il eſt certain que l'armée du Prince Eugene étoit encore hier de l'autre côté de la Dendre, & il n'y a nulle apparence que les ennemis puiſſent faire le ſiege d'Ypres, ayant tout à tirer de Bruxelles : ainſi, comme c'eſt le ſiege de cette place, & la jonction du Prince Eugene, qui ſont les deux principes ſur leſquels vous fondez votre raiſonnement, il me ſemble qu'il n'eſt pas encore temps de nous déterminer.

Pour moi, je perſiſte toujours à croire que les ennemis ne ſongent qu'à nous déplacer d'ici, afin de reprendre Gand & Bruges, qui leur tiennent fort à cœur : je vous dirai de plus que les conquêtes qu'ils pourroient faire entre la Lis & la Mer leur deviennent inutiles, tant que nous aurons Gand & Bruges, puiſqu'il ne tient qu'à nous, pendant l'hiver, de boucher le paſſage d'Oudenarde, & de reprendre non-ſeulement Ypres, mais même de nous rendre maîtres de Menin.

Après cela je vous dirai qu'Ypres eſt un ſiege d'une ſi groſſe conſéquence, qu'il eſt impoſſible de le faire, ſans avoir tous les vivres, & ſon artillerie à Menin. Après cela, ſi vous voulez de la cavalerie, vous n'aurez qu'à dire com-

bien vous en voulez, nous vous en enverrons, &c.



LETTRE

De M. le Maréchal de Berwick à Mgr. le Duc de Bourgogne.

A Courtray, le 17 Juillet.

LA plupart des avis nous disoient que l'armée du Prince Eugene avoit joint celle de Marlborough : cela se trouve entiérement faux; car il est sûr que l'infanterie de ce Prince étoit le 14 à Louvain. Cela étant, ne pourroit-on pas empêcher la jonction des ennemis, & rendre par-là la subsistance de Marlborough très-difficile ? Car, si vous pouviez trouver une situation à vous mettre dans l'entre-deux de la Lis & de l'Escaut, Oudenarde derriere nous, Marlborough n'auroit plus que Menin pour lui fournir du pain, & vous auriez le vôtre assûré par Tournai, en faisant des ponts sur l'Escaut, au dessous de votre gauche. Je ne connois pas assez à fond le pays, pour pouvoir dire, si ce que j'ai l'honneur de vous proposer se peut exécuter; mais vous avez plusieurs gens dans votre armée, qui connoissent parfaitement le terrein dont il est question, par où vous jugerez si

vous

vous pouvez vous mettre la droite à la Lis, & la gauche à l'Escaut, Oudenarde derriere vous. Je ne m'ébranlerai point de Douay, que je ne sache la résolution que vous jugerez à propos de prendre, d'autant plus que mes dernieres troupes n'y arriveront que le 20.

Il n'y a pas de temps à perdre, si vous croyez pouvoir exécuter ce que je propose; la gauche au ruisseau d'Epierres, & la droite au ruisseau de Saint-Eloi. Il vient de Bruxelles un gros convoi qui doit être escorté par les troupes du Prince Eugene, &c.

LETTRE

De M. le Maréchal de Berwick à M. de Vendôme.

A Tournai, le 17 Juillet 1708.

L'INFANTERIE du Prince Eugene n'a certainement point joint, elle étoit le 14 à Louvain: ne pourrions-nous pas, de Gand & de Tournai, par une marche de nuit & forcée, nous placer la gauche à l'Escaut, la droite à la Lis, & Oudenarde derriere nous; par-là nous tiendrions Marlborough assiégé dans notre pays: nous empêcherions sa jonction avec l'armée du Prince Eugene; & les grands convois qu'on lui prépare à Bruxelles, & qui doivent être escortés

par les susdites troupes du Prince Eugene, ne pourront les joindre : c'est à vous, Monsieur, qui avez une parfaite connoissance du pays, à juger si la chose que je vous propose se peut exécuter, & si vous trouvez que cela soit bon: c'est un de ces projets de guerre que le moindre délai peut faire échouer, &c.



LETTRE

De M. de Vendôme, à M. le Maréchal de Berwick.

Au camp de Lovendeghem, le 19 Juillet 1708.

J'AI reçu ce matin la lettre que vous m'avez fait l'honneur de m'écrire, dans laquelle j'ai reçu la proposition que vous me faites ; je crois que vous trouverez comme moi, que le meilleur parti que nous puissions prendre, c'est de rester ici le plus long-temps que nous pourrons. Notre poste est excellent ; & nous le rendons tous les jours meilleur ; ainsi nous ne pouvons rien faire de mieux, que d'y rester, & de conserver par ce moyen Gand & Bruges : à votre égard, vous n'avez qu'à songer à la conservation des places frontieres, quoique je croye que les ennemis ne soient pas en état d'en former les sieges ; si cependant ils se déterminoient

à quelque chose, nous serons toujours en état de nous joindre, & de nous opposer à leurs entreprises, &c.

LETTRE

De Mgr. le Duc de Bourgogne, à M. le Maréchal de Berwick.

Du même camp, & du même jour.

J'ai reçu ce matin, Monsieur, votre lettre, & son duplicata; il me paroît, comme à M. de Vendôme, que nous ne sommes pas en état d'exécuter ce que vous proposez, & que nous devons nous contenter de défendre Gand & l'Artois, chacun de notre côté, pour faire perdre aux ennemis le fruit de leur avantage: je ne désespere pas qu'entre ci & la fin de la campagne, il ne se présente quelque occasion d'en reprendre sur eux à notre tour, &c.

LETTRE

De M. de Vendôme, à M. le Maréchal de Berwick.

Au camp de Lovendeghem, le 17 Juillet 1708.

Nous sommes, Monsieur, dans la meilleure situation du monde, & nous n'y manquons

absolument de rien. Tous les mouvemens que les ennemis font, n'ont d'autre objet que celui de nous faire abandonner Gand ; mais c'est à quoi il ne réussiront point : il faut leur laisser prendre une position sûre, après quoi nous prendrons notre parti, &c.



LETTRE

Du même, en réponse de celle de Lille, du 14.

Au même camp, le 18 Juillet.

Vous êtes bon & sage, & j'espere que vous remédierez à tout. Il n'est question que de quelques jours ; car je suis persuadé que la difficulté des vivres obligera dans peu les ennemis à se rapprocher de l'Escaut & de la Dendre, &c.



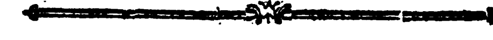
LETTRE

De M. le Maréchal de Berwick, à Mgr. le Duc de Bourgogne.

Au camp sous Douay, le 18 Juillet.

J'ai reçu aujourd'hui à midi la lettre que vous m'avez fait l'honneur de m'écrire, datée d'avant-hier à onze heures du matin, par laquelle je vois que le Comte de Bergueick espere de

suppléer aux vivres qu'on ne pourroit vous fournir de ce pays-ci, vu la situation de l'armée des ennemis. Il me paroît aussi, par ce que m'écrit M. de Vendôme, que vous avez dessein de rester où vous êtes, dans l'opinion que les ennemis ne pourront subsister long-temps dans notre pays : si cela est, ne trouveriez-vous pas à propos d'envoyer de ces côtés la moitié de votre cavalerie, l'autre moitié étant plus que suffisante derrière le canal ? cela me mettroit en état de me promener dans tout le Brabant, & obligeroit par-là le Duc de Marlborough de repasser au plutôt la Lis & l'Escaut; & je crois que, malgré l'armée du Prince Eugene, que M. le Duc de Vendôme dit être campée à Gramont, la cavalerie que vous vouliez m'envoyer, pourroit venir par l'autre côté de l'Escaut; si vous en envoyiez la moitié de ce que vous avez, je pourrois même, en avertissant, m'avancer pour lui donner la main, &c.



LETTRE

De M. le Maréchal de Berwick, à M. de Vendôme.

Au camp sous Douay, le 18 Juillet.

Si vous avez assez de vivres où vous êtes, & qu'en y restant vous croyez que les ennemis

seront obligés de sortir bientôt de notre pays faute de subsistance, ne jugeriez-vous pas à propos de m'envoyer la moitié de votre Cavalerie, avec laquelle, & les troupes que j'ai ici, je m'avancerai au milieu du Brabant ? ce qui obligeroit indubitablement le Duc de Marlborough à repasser la Lis & l'Escaut : en attendant, je compte de marcher d'ici le 21, pour aller me mettre sur l'Escaut, me couvrant toujours de la Scarpe, & puis de me mettre de l'autre côté de l'Escaut, ou du moins d'y fourrager. Je serai là également à portée de vous donner la main, s'il en est besoin, de couvrir le Cambresis, & hors de tout péril de l'armée de Marlborough; car, pour celle du Prince Eugene, nous ne la craignons point, &c.

LETTRE

De M. de Vendôme, à M. le Maréchal de Berwick.

Au camp de Lovendeghem, le 21 Juillet 1708.

Nos retranchemens sur le bord du canal depuis Gand jusqu'à Bruges, sont presque finis; j'irai demain coucher à Bruges pour les visiter, & je porterai ma promenade jusqu'à Plassendal; j'espere que les ennemis ne nous feront aucun

mal solide : ils ont tiré quelques contributions du pays d'Artois, nous pourrions bien dans peu de jours en tirer aussi de la meilleure partie de la Zélande, &c.



LETTRE

De M. le Maréchal de Berwick, à Mgr. le Duc de Bourgogne.

Au camp sous Douay, le 19 Juillet 1708.

LA difficulté & l'embarras que je trouvois dans votre situation, n'étoit que pour votre subsistance : du moment que vous me faites l'honneur de me mander qu'elle ne vous manquera pas, j'ai l'esprit en repos ; mais en même temps cela me confirme dans l'opinion que toute votre cavalerie n'étant point néçessaire derriere le canal, l'on pourroit utilement s'en servir de la moitié de ces côtés, ainsi que je vous l'ai proposé hier : je ne doute pas que, dès l'instant je passerai l'Escaut avec un si gros Corps, & que je m'avancerai devers Leuze ou Chievre, que le Duc de Marlborough ne repasse aussitôt la Lis & l'Escaut ; du moins l'armée du Prince Eugene n'osera-t-elle rester à Gramont, crainte de se trouver entre votre armée & moi ; si elle le faisoit, l'on pourroit trouver moyen de lui donner un coup de patte ; je laisserois

en ce cas M. de Mortagny à Béthune ; les deux régimens de Dragons, qui sont à Lille, y demeureroient aussi, & je mettrois ici quatre cens chevaux, avec quelque infanterie le long de la Scarpe, &c.

LETTRE

De M. le Maréchal de Berwick, à M. de Vendôme.

Au camp sous Douay, le 19 Juillet

J'ai reçu hier, Monsieur, la lettre que vous m'avez fait l'honneur de m'écrire du 17. Le principal fondement de tous les raisonnemens que je vous ai faits, étoit la crainte que vous ne puissiez avoir de vivres où vous êtes que par le moyen des convois qu'on vous feroit passer ; mais du moment que vous me mandez que votre subsistance est assûrée, j'ai l'esprit en repos, sur-tout puisque vous ne croyez pas que les ennemis aient dans Menin ni dans Oudenarde de quoi faire un siege ; cela étant, je crois que ce que je vous ai proposé hier au sujet d'une partie de votre Cavalerie, est l'unique parti à prendre présentement ; car outre que me portant de l'autre côté de l'Escaut avec un si gros Corps, les ennemis seront obligés de venir au secours du Brabant, une pareille diminution de cava-

sorte vous fera subsister plus long-temps où vous êtes, &c.

LETTRE

De M. le Maréchal de Berwick, à Mgr. le Duc de Bourgogne.

Du camp de Douay, le 22 Juillet.

J'AI eu avis cette nuit que l'armée du Prince Eugene est décampée hier matin d'auprès de Bruxelles, prenant sa marche sur Enghien; il est parti, en même temps, un grand convoi, prenant la même route. Cela s'accorde avec les avis que je reçois de toutes parts, que les ennemis font venir de Bruxelles de la grosse artillerie pour faire un siege de ces côtés-ci. Il seroit de la derniere importance de tâcher de battre ce convoi; non-seulement cela mettroit les ennemis hors d'état de rien entreprendre, mais les obligeroit même de quitter notre pays, & de repasser l'Escaut.

Si je savois à point nommé, ce que vous avez dessein de m'envoyer de cavalerie, le chemin & le jour de sa marche, je tâcherois de m'arranger pour attaquer le convoi, quoique l'attention que j'ai pour le pays d'Artois m'en tienne un peu éloigné. Il faut nécessairement que ce convoi passe à Oudenarde; il me semble qu'il n'y a guere plus de cinq lieues de Gand

à Oudenarde : étant bien averti ne pourriez-vous pas le faire attaquer de l'autre côté de l'Escaut avant qu'il arrivât à Oudenarde ? Quand même l'armée du Prince Eugene l'escorteroit, vous pourriez envoyer un corps supérieur du double, & l'affaire seroit finie, & vos troupes rentrées à Gand avant que Marlborough en pût être averti & arriver au secours. C'est de cette entreprise que dépend la réussite de cette campagne ; car je vous avoue que je ne puis être de l'avis de ceux qui croyent que la conservation de Gand durant l'été, puisse nous mettre en état de reprendre l'hiver les places que nous perdrions ; ce ne seroit point Gand qui bloqueroit Oudenarde, Menin & les places que nous perdrions ; ce seroient elles qui bloqueroient Gand. L'on ne peut prévenir ce coup qu'en battant le convoi.

Depuis la lettre que je me suis donné l'honneur de vous écrire ce matin, j'ai reçu des lettres de M. de Saillan & de M. de Varo, dont je vous envoie copie ; il n'est point question dans le convoi qu'il y ait aucune grosse artillerie ; mais, quoi qu'il en soit, ce seroit un coup d'état si on pouvoit le battre, &c.



LETTRE

De M. le Maréchal de Berwick, à M. le Duc de Vendôme.

Au camp sous Douay, le 22 Juillet.

J'AI reçu cette nuit une lettre de Mons, par laquelle l'on me donne avis du départ hier de Bruxelles d'un grandissime convoi, escorté par l'armée du Prince Eugene ; le tout prend sa marche sur Enghien, pour de-là gagner Oudenarde. Le succès de cette campagne dépend de la réussite de ce convoi ; si l'on peut le battre, les ennemis ne pourront plus faire d'entreprises de ces cotés-ci ; s'il leur arrive, ils feront des conquêtes qui nous dérangeront infiniment ; il me semble que de Gand, par l'autre côté de l'Escaut, on pourroit l'attaquer avant que Marlborourgh eût pu être averti ou le secourir, &c.

LETTRE

De Mgr. le Duc de Bourgogne, à M. le Maréchal de Berwick.

Du camp de Lovendeghem, le 23 Juillet.

JE viens de recevoir votre lettre d'hier matin, & j'ai envoyé querir sur le champ le Comte de Bergueick : il m'avoit déjà donné avis du départ du convoi, mais il assûre qu'il n'y a

point de grosse artillerie, & on dit qu'il faudroit un temps infini aux ennemis pour charger, sur des charriots, celle qui seroit nécessaire pour faire un siege tel que celui de Lille. Notre situation, & le chemin que tiennent les ennemis par Renay, ne nous permettent guere de songer à les attaquer sans hasarder de séparer l'armée, & que ce qu'on y envertoit fût obligé ensuite de reprendre le chemin de Tournai; mais le Duc de Vendôme, avec qui j'en ai raisonné, croit que, pour embarrasser davantage les ennemis, & les inquiéter pour les convois qui viendront dorénavant, vous devriez vous porter sur la Scarpe près de Mortagne, en donner avis à Cheylades, qui doit être aujourd'hui à Nieuport, & laisser du côté de l'Artois tel corps de Cavalerie qu'il vous plairoit: pour moi je crois toujours que les entreprises sur nos places seront bien difficiles aux ennemis, & que leur idée présente est de nous tirer d'ici pour retomber sur Gand, &c.

LETTRE.

De M. de Vendôme, à M. le Maréchal de Berwick.

Du camp de Lovendeghem, le 24 Juillet.

MONSEIGNEUR le Duc de Bourgogne dépêcha hier son Courier si brusquement, que je n'eus

pas le temps de répondre à votre lettre ; je le fais aujourd'hui par celui qui m'en a apporté le duplicata, pour vous dire, conformément à ce que Monſeigneur le Duc de Bourgogne vous a mandé, qu'il me paroît que vous ne ſauriez aſſez tôt vous placer du côté de Condé, comme vous me le marquez ; je crois même qu'il convient de le faire avant que le détachement de Cheyladet vous ai joint ; il a couché la nuit derniere à Nieuport, & il vous joindra à Condé auſſi aiſément qu'où vous êtes préſentement.

Le convoi que les ennemis font paſſer de Bruxelles à leur armée, ne mene qu'une partie de leurs gros bagages & quelques farines, même en petite quantité ; il n'eſt pas composé en tout de plus de huit cents charriots, & il n'y a pas une ſeule piece de canon, ni même aucune autre munition de guerre : ce que je vous mande eſt ſûr, je le ſais par une perſonne qui a tout vu, & qui m'en a rendu compte. Si les ennemis vouloient faire paſſer quelque autre convoi conſidérable, & faire venir leur artillerie, nous pourrons nous donner la main lorſque vous ſerez à Condé, & nous y oppoſer. Voilà pourquoi il me paroît que vous ne ſauriez vous y placer trop tôt, il faut pourtant laiſſer toujours un corps de Cavalerie à Bethune, & un autre à Douai, pour s'oppoſer aux partis des ennemis, &c.

LETTRE

De Mgr. le Duc de Bourgogne, à M. le Maréchal de Berwick.

De Lovendeghem, le 24 Juillet.

J'AI reçu hier au ſoir le duplicata de votre lettre d'avant-hier : nous avons ſu, depuis celle que je vous écrivis hier, que le convoi, qui vient aux ennemis, n'étoit que de farines; mais des nouvelles ſûres diſent qu'ils embarquent du gros canon à Anvers pour l'envoyer par eau à Bruxelles; ſi vous vous placez à Mortagne, vous ſerez à portée non-ſeulement de les inquiéter, mais même de leur nuire quand il ſera queſtion de tranſporter, par terre, tout ce qu'il faudroit pour un ſiege : pour nous, nous ſommes bien éloignés; nous y ferons cependant tout du mieux qu'il nous ſera poſſible; nous ne devons pas haſarder de ſéparer le corps d'Infanterie qui eſt ici, ni même notre Cavalerie, dont nous pourrons avoir beſoin s'il falloit en ſortir, &c.



LETTRE

De M. le Maréchal de Berwick, à Mgr. le Duc de Bourgogne.

Au camp de Douay, le 2 Août.

J'AI eu avis que le grand convoi se préparoit à partir de Bruxelles demain 3 du mois; permettez-moi sur cela de vous proposer les idées que j'ai, vous en ferez tel usage que vous jugerez à propos, soumettant toujours mes lumieres à ceux du maître, & au génie supérieur.

Il est constant que les ennemis ne sauroient faire d'entreprise qu'au moyen de l'artillerie, munitions de guerre, & vivres qu'ils font venir de Bruxelles; cela étant, il est certain que si vous pouvez trouver une situation, laquelle leur ôte leur communication avec Bruxelles, vous ferez avorter tous les projets de Marlborough; j'avois pris la liberté de demander si entre la Lis & l'Escaut il n'y avoit point quelques postes que vous pussiez prendre, mettant Oudenarde derriere vous; mais apparemment il n'y en a point. Je me suis enquis de M. de Chayladet, quelle sorte de terrein il y avoit de l'autre côté de l'Escaut; il m'a fort assuré que la hauteur domine extrêmement &

de près sur Oudenarde : si cela est, ne pourriez-vous pas y venir en une marche, vous y placer, étendant votre gauche jusques devers la Rone? J'envoyerois en même temps partie de mon infanterie, & une trentaine d'escadrons se joindre à votre gauche pour empêcher que l'armée de Marlborough ne fît des ponts à Poth & Escanaff. Je pourrois même en ce cas y envoyer aussi les bataillons de campagne que j'ai mis dans Lille & Tournai, parce que tant que l'on barreroit le passage du convoi, ces places ne sont point en danger d'être attaquées.

Tant que le corps de M. de Tilly sera à Lens, je ne pourrai me dispenser de garder ici, ou auprès d'Arras, un corps de Cavalerie égal au sien, & quelques bataillons pour la sûreté de Douai & d'Arras; le Roi m'ayant ordonné préférablement à tout, d'empêcher les courses en Picardie; mais dès l'instant que M. de Tilly remarchera pour rejoindre Marlborough, j'en ferai de même pour vous joindre, & me placer à Poth, ou à l'endroit que vous m'ordonnerez.

Si une fois vous pouvez, avec une centaine de bataillons & la plupart de votre cavalerie, être placé, & que je vous fasse joindre par une vingtaine de bataillons & une trentaine d'escadrons, en attendant que M. de Tilly prenne son parti, il me paroît qu'il sera difficile à Marlborough de forcer le passage de l'Escaut,

de donner la main à l'armée du Prince Eugene, & par conséquent d'avoir son artillerie; je ne sais même comment il pourra faire pour subsister. Gand & Bruges ne courront aucun risque; car je suppose que vous y laisserez le Corps de Monsieur de la Mothe, & le surplus des bataillons de votre armée avec quelque peu de cavalerie; & si l'armée de Marlborough se portoit de ces côtés-là, vous êtes toujours à même d'y remarcher par votre droite, en me laissant seulement de quoi être supérieur à l'armée du Prince Eugene.

Ce parti me paroîtroit d'autant plus convenable que le Roi n'approuve pas ce que vous aviez d'abord pensé, & qu'ainsi, si les ennemis étoient une fois en état de faire un siege, il faudroit, pour les faire échouer, les attaquer peut-être bien postés, au lieu que de cette maniere l'on met un obstacle insurmontable à leur dessein, & cela sans coup férir.

Je vous demande mille pardons, Monseigneur, de la liberté que je prends; vous m'avez permis de vous dire ce que je pense, & vous savez mieux que personne en démêler le bon ou le mauvais, &c.







J'AI reçu hier vos deux lettres, d
de ce mois. Je vois, dans la pre
les ennemis n'ont point réussi dans
prise sur la Picardie; & dans la se
le Corps de M. de Tilly a remarché
leur grande armée. Nous raisonnâ
soir sur le parti que vous nous p
est certain qu'il seroit excellent de
placer de telle maniere qu'ayant
devant nous, nous séparassions les
empêchassions le grand convoi de
mais la difficulté seroit de se porter
où vous proposez; vous ne pouve
Douai qu'en deux marches tout au
ne saurions quasi y aller qu'en deu
ayant nos troupes très-séparées,
les ennemis n'ont qu'une marche
se porter sur l'Escaut, & que s'ils

çant une marche, alloient droit à Bruges, je ne sais si le Comte de la Mothe les pourroit empêcher de s'en rendre les maîtres, auquel cas Gand ne se pourroit soutenir; mais ce n'est pas là la plus grande difficulté, & celle de faire un mouvement chacun de dix lieues au moins, tandis que les ennemis n'en ont que quatre ou cinq, me paroît plus grande. Nos bons avis ne marquent point encore quand le convoi doit partir de Bruxelles, & au contraire ils disent que tout n'est pas encore déchargé des bateaux. Je ne sais, comme je vous l'ai déjà marqué, s'ils n'en voudroient pas plutôt à Mons qu'à Lille ou à Tournai, par la facilité du pavé qui les y mene de Bruxelles. J'ajouterai encore à ce que je viens de vous dire, qu'il est apparent que la grande armée ennemie fera un mouvement vers l'Escaut dès que le corps du Comte de Tilly l'aura rejointe, & qu'ainsi nous ne serions plus à temps de faire le nôtre. J'ai reçu, pendant qu'on chiffroit cette lettre, votre derniere du 2 au soir; il me paroît que toutes les précautions que vous prenez sont très-nécessaires: vous savez déjà qu'hier au soir le Comte de Tilly avoit rejoint la grande armée qui étoit sur le point de marcher, & vous saurez aussi leur mouvement plutôt que nous; je crois qu'entre ci & peu de jours nous serons éclaircis de leurs desseins.

LETTRE

De M. le Maréchal de Berwick, à Mgr. le Duc de Bourgogne.

Du camp de Château-l'Abbaye, le 11 Août 1708.

COMME il n'y a pas lieu de douter que les ennemis ne fassent quelque siege, il est nécessaire que vous ayez la bonté de me donner une idée générale des mouvemens & des marches que vous avez intention de faire, afin que je puisse manœuvrer en conformité, & me tenir le plus à portée qu'il me sera possible, d'exécuter les ordres dont il vous plaira m'honorer : le temps presse, car avant qu'il soit deux jours je ne doute pas que Lille ou Tournai, ou bien Ypres, ne soit investi : si leur dessein est sur Lille, mon intention étoit de mettre dans Tournai les détachemens de Mortagny & de Chamfleur, pour barrer la communication des ennemis de Bruxelles à l'Escaut, & de me porte auprès de Douai avec toutes mes troupes, tan cavalerie qu'infanterie, pour les resserrer de ces côtés-là ; & en cas que le Duc de Marlborough demeure séparé du siege, je verra si je ne pourrois pas attaquer un quartier d Prince Eugene ; mais je ne puis rien penser ni imaginer de juste, que je ne sache vos i

,. ou que vous ne me donniez vos
ır la ſituation que je prendrai, &c.

LETTRE

e Maréchal de Berwick, à Mgr. le Duc de Bourgogne.

ıp de Château-l'Abbaye, le 12 Août 1708.

ţ que les ennemis ſont déterminés pour
le Lille, puiſque le convoi, ayant paſſé
a pris la route de Menin; cela étant,
;-moi de vous propoſer mon idée,
ferez l'uſage qu'il vous plaira, puiſ-
: part que de l'extrême envie que j'ai
affaires ſe tournent avantageuſement
ervice du Roi & votre gloire.
nemis étant une fois poſtés devant
: doute qu'il ſoit poſſible de leur en
er le ſiege de vive force; car ils ſe
:, ſe retrancheront, & notre infanterie
la meilleure du monde pour attaquer
ichemens, ni pour un combat de poſte;
craindrois fort qu'après avoir bien
ı monde, nous n'euſſions un échec
ible qui nous mettroit hors d'état de
e ailleurs, & peut-être même de pou-
der Gand. Je voudrois donc ſonger
ıt à rendre aux ennemis la conquête

pas difficile de prendre aussi Lewe; M. le Comte de la Mothe occupera en même temps Alost, auquel il faudra faire travailler en toute diligence, afin d'y pouvoir mettre quelques bataillons en sureté.

Pendant que nous exécuterons ce projet, que peuvent faire les ennemis? Marlborough (comme j'ai déjà dit) ne sauroit venir à vous avec des forces supérieures ni même égales, & continuer en même temps son siege de Lille: quand même il le feroit, pourra-t-il passer l'Escaut devant vous? S'il levoit le siege & qu'il marchât avec toutes ses forces, vous serez toujours le maître, ou de lui disputer le passage de l'Escaut, ou de vous replier sur Gand, auquel cas vous auriez gagné votre procès, puisque vous auriez empêché les ennemis de prendre Lille; & quant à moi, j'aurai toujours ma retraite assurée sur Mons, Charleroi, ou Namur.

Si Marlborough nous laisse faire, & qu'il préfere la prise de Lille à toute autre chose, je demande comment s'y pourra-t-il maintenir l'hiver, & comment pourra-t-il s'en revenir? Car mon expédition faite, je pourrai vous renvoyer une vingtaine de bataillons & une vingtaine d'escadrons, au moyen de quoi vous lui barrerez toujours le passage de l'Escaut; d'autant que Lille pris, il faudra qu'il y reste quelque garnison. Il ne sera pas non plus en état de

faire

ſiege d'Ypres, n'ayant pas de quoi, &
ı étant trop avancée. S'il prend des
; de l'autre côté, & le long de la Lis,
. pourrez faire de même le long de la
, & dans tout le Brabant, & vous ſerez
à portée de vous raſſembler s'il veu-
ıir à vous ; mais on aura le loiſir de
plus à fond cette derniere matiere, ſur
je ne puis pas raiſonner bien au juſte,
pas tout-à-fait la ſituation du pays dans
: mais il me paroît, par ce que j'ai oui
ı'en cas que Marlborough ſe raſſemblât,
s mettant la gauche à la Dendre, &
endant ſur le ruiſſeau qui vient du Co-
& qui entre dans l'Eſcaut au deſſous
ıarde, vous conſerverez toujours votre
nication libre d'Aloſt à Gand, & même
xelles à Aloſt. Peut-être tout ce que
; propoſe vous obligera à une guerre
; mais elle devient néceſſaire, & vous
: avec bien plus de commodité que les
s, &c.



LETTRE

De M. le Maréchal de Berwick, à Mgr. le Duc de Bourgogne.

Au camp de Château-l'Abbaye, le 13 Août.

Quoique M. de Marlborough se soit porté à Elchin, il me paroît que cela ne dérange point le projet que j'ai pris la liberté de vous envoyer hier; il n'y aura que cette différence, qu'avant que de marcher sur Bruxelles, il faudra que je m'avance devers Poth & Escanaff, comme pour vous joindre, afin que vous puissiez vous placer; après quoi je pourrai remarcher diligemment par vos derrieres, pour exécuter le projet dont j'ai l'honneur de vous envoyer le duplicata, crainte que celui d'hier ne soit pris.

Je resterai ici avec ma cavalerie & quelque infanterie jusqu'à ce que je reçoive vos ordres, &c,



LETTRE

De Mgr. le Duc de Bourgogne, à M. le Maréchal de Berwick.

Du camp de Lovendeghem, le 14 Août.

J'ai lu avec plaisir le projet que vous m'avez envoyé pour se rendre maître de Bruxelles &

du reſte du Brabant, pendant que les ennemis ſeroient occupés à leur ſiege. Si nous avions toutes choſes prêtes, il nous ſeroit peut-être auſſi avantageux que celui de tenter le ſecours de la place; mais avant que nous euſſions raſſemblé à Namur tout ce qui nous faudroit pour cette entrepriſe, celle des ennemis ſeroit avancée; & quand, par les poſtes que nous prendrions, nous leur empêcherions le débouché de l'Eſcaut, ils pourroient envoyer un corps du côté de France, qui, entrant en Picardie, pouſſeroit la contribution, & feroit qu'on vous rappelleroit bientôt pour garder la frontiere: mais quand ils ne le feroient pas, de crainte de ſe ſéparer, & qu'on ne ſe raſſemblât plutôt qu'eux, vous ſavez que les intentions du Roi y ſont préciſes ſur ce qui regarde le ſecours de la place, & je crois qu'il nous y faut conformer, en ſongeant, au plutôt, à raſſembler toutes nos forces aſſez diſperſées, &c.



LETTRE

De Mgr. le Duc de Bourgogne, à M. le Maréchal de Berwick.

Du même camp, le 17 Août.

JE viens de recevoir la lettre que vous m'écrivîtes hier; j'y vois les meſures que vous

prenez conformément à ce que je vous ai écrit pour faire jonction quand il en sera temps. J'ai appréhendé cependant que le dépôt des ennemis n'étant point fait absolument devant Lille, il ne fût dangereux de dégarnir Ypres sitôt : vous verrez, par la lettre que M. de Vendôme écrivit hier à M. de Bernieres, quelques changemens à ce que je vous avois mandé, mais qui ne sont pas d'une grande conséquence dans le fond, car le gros de l'affaire est toujours le même. Pour ce qui regarde le projet que vous aviez proposé, le Roi n'en est pas d'avis, ainsi que vous le verrez par une lettre qu'il m'écrit, & dont il vous a envoyé la copie. La circonvallation des ennemis autour de Lille est telle que le Maréchal de Boufflers me l'avoit dépeinte. Si les ennemis ne peuvent défendre la Marque, je crois qu'ils seront bien embarrassés dans leurs retranchemens, &c.

LETTRE

De M. le Maréchal de Berwick, à Mgr. le Duc de Bourgogne.

Du camp de Château-l'Abbaye, le 21 Août 1708.

J'AI reçu hier au soir la lettre que vous m'avez fait l'honneur de m'écrire, en date d'hier ; je vais me tenir prêt à exécuter vos ordres, soit

pour vous donner la main, soit pour observer Marlborough, soit pour tenter quelque chose sur les quartiers du Prince Eugene, en cas qu'il se dégarnisse pour mettre Marlborough en état de marcher à vous : la premiere marche que vous ferez fera prendre un parti aux ennemis, d'après quoi vous prendrez le vôtre.

J'ai reçu copie de la lettre que le Roi vous a écrite en date du 19 ; & comme en même temps j'ai eu ordre de ne point faire sortir de compagnies des garnisons, je les ai contremandées. Il n'y a rien de nouveau de Lille depuis la lettre que j'ai eu l'honneur de vous écrire hier matin : nul avis encore de l'ouverture de la tranchée, &c.



LETTRE

De M. le Maréchal de Berwick, à Mgr. le Duc de Bourgogne.

Du camp de Château-l'Abbaye, le 23 Août 1708.

J'ai différé jusqu'à l'heure qu'il est à avoir l'honneur de vous mander la marche de Marlborough vers Forêts, espérant de pouvoir vous rendre compte exactement de l'endroit où il seroit campé. Mais comme je n'en ai point de positives, ni de Tournai, ni de mes partis, j'ai cru qu'il étoit toujours nécessaire de vous

EXTRAIT *de plusieurs Lettres du Roi, de M. de Chamillart, & de M. le Maréchal de Berwick.*



LETTRE

De M. le Maréchal de Berwick, à M. de Chamillart.

Du camp de Douay, le 18 Juillet 1708.

J'AI reçu, Monsieur, la lettre que vous m'avez fait l'honneur de m'écrire, du 16, par un Courier de M. de Vendôme. Vous avez vu par la copie de la lettre que j'avois écrite à Monseigneur le Duc de Bourgogne, du 16, les différens partis que je lui ai proposés : je joins encore ici copie de celle que je lui écrivis hier. Depuis que je suis venu en ce pays, je n'ai pu encore sçavoir le plan que l'on s'étoit fait dans la situation présente des affaires ; car naturellement il faudroit que j'en fusse instruit, afin d'agir conformément : j'attends donc la réponse & les ordres de Monseigneur le Duc de Bourgogne ; mais si entre ci & trois jours l'on ne me mande rien de positif, je me porterai, par derriere la Scarpe, auprès de Mortagne, en laissant, de ces côtés-ci, un millier de chevaux, afin d'empêcher les petits partis ennemis (qui

courent déja l'Artois), de pénétrer plus avant. De Mortagne je pourrois bien passer l'Escaut pour m'approcher de Tournai, afin de voir de plus près ce qui peut venir de Bruxelles à Ath, & d'Ath à Oudenarde.

Les avis qu'on m'avoit donnés de la jonction de l'armée du Prince Eugene avec celle de Marlborough, se sont trouvés faux; car l'infanterie de ce Prince étoit le 14 à Louvain: ainsi en passant l'Escaut, j'aurai à observer cette armée. Je n'ai jamais vu une frontiere où les Gouverneurs & Commandans soient si mal informés: je leur ai écrit lettres sur lettres, mais il semble qu'ils dorment tous, car ils ne me mandent jamais que de vieilles & très-mauvaises nouvelles, &c.

LETTRE

De M. le Maréchal de Berwick, au Roi.

A Douay, le 18 Juillet 1708.

J'AI reçu les deux lettres que Votre Majesté m'a fait l'honneur de m'écrire, du 14 & du 16, & j'attends la réponse à plusieurs que j'ai écrites à Monseigneur le Duc de Bourgogne, afin de pouvoir me déterminer sur les mouvemens qu'il me convient de faire dans la situation présente; car jusqu'à ce que je sache le syst-

tême & le plan que l'on s'est fait, il n'est pas possible que je manœuvre juste. Il n'y a point encore de temps perdu, d'autant que mes dernieres troupes ne pourront être ici qu'après demain.

Votre Majesté a vu, par la copie de la lettre que j'ai écrite à Monseigneur le Duc de Bourgogne le 16, les différens partis que je lui propose; vous verrez aussi celle que je lui écrivis hier, par la copie que j'en envoye à M. de Chamillart: si entre ci & l'entiere arrivée de mes troupes je n'ai point de réponse, j'étendrai ma droite jusqu'auprès de l'Escaut, afin de pouvoir être en état d'inquiéter les convois qui viendront par l'autre côté de Bruxelles à Oudenarde; mais tant que les ennemis seront de l'autre côté de la Lis, à Comines, il faudra que je tienne quelque cavalerie ici pour empêcher les courses, &c.

LETTRE

De M. le Maréchal de Berwick, à M. de Chamillart.

Au camp sous Douay, le 22 Juillet 1708.

J'AI eu avis cette nuit que l'armée du Prince Eugene décampa hier de Bruxelles, escortant un grandissime convoi, & dirigeant sa marche

par Halle & Enghien ; sur quoi j'ai dépêché dès l'instant un Courier à Mgr. le Duc de Bourgogne & à M. de Vendôme. Vous trouverez ci-jointes copies des lettres que je leur écris ; je vous envoie aussi un article d'une lettre de M. de Vendôme, du 17, afin que vous puissiez comprendre ce que je dis dans celle que j'écris à Mgr. le Duc de Bourgogne, au sujet des conquêtes que les ennemis pourroient faire. J'attends réponse de Mgr. le Duc de Bourgogne & de M. de Vendôme, afin de prendre mon parti ; car si l'on ne veut point tenter d'interrompre le commerce de l'armée de Marlborough avec Bruxelles, je pourrois bien aller camper auprès de Lens, ou même à Béthune, pour mieux couvrir l'Artois, & avoir attention au côté de la mer, &c.



LETTRE

De M. de Chamillart, à M. le Maréchal de Berwick.

A Fontainebleau, le 25 Juillet 1708.

J'ai reçu votre lettre du 22 de ce mois, par laquelle je vois, avec autant d'inquiétude que vous, que le convoi de grosse artillerie qui s'étoit assemblé à Bruxelles en est parti pour venir par Enghien, escorté de toute l'armée du

Prince Eugene. J'ai même lieu de croire que le Duc de Marlborough a fait un détachement au moins de douze mille hommes de son armée pour venir au devant. Il n'y a pas à douter que ce convoi (à moins qu'il ne soit traversé) n'arrive en quatre jours à Courtrai, & que lorsqu'il y sera, il ne passe aisément à Menin, ou par-tout ailleurs que les ennemis pourroient en avoir besoin. Je ne saurois croire que Mgr. le Duc de Bourgogne soit averti assez à temps, ni qu'il puisse faire des mouvemens assez justes pour que, de concert avec ce qu'il feroit marcher de son armée, vous puissiez l'attaquer. Quand on ne sauroit traverser son ennemi par la force, il faut se servir de ruses. S'il se trouvoit quelques gens bien entreprenans qui voulussent courir le risque du danger qu'il y auroit d'hasarder de mettre le feu aux chariots de poudre, bombes, grenades, & de l'artillerie, le Roi consentiroit volontiers à les récompenser chérement s'ils étoient assez heureux pour y réussir. Il faut tenter toutes sortes de moyens, &c.





LETTRE

De M. de Chamillart, à M. le Maréchal de Berwick.

A Fontainebleau, le 30 Juillet 1708.

QUOIQUE l'objet du convoi mérite une très-sérieuse attention, Sa Majesté desire néanmoins que par préférence vous vous donniez tout entier à la conservation de l'Artois & de la Picardie, &c.

LETTRE

De M. de Chamillart, à M. le Maréchal de Berwick.

A Fontainebleau, le même jour 30 Juillet 1708.

J'AI reçu, Monsieur, les lettres que vous m'avez fait l'honneur de m'écrire les 24 & 26 de ce mois; je vous envoie copie de celle que j'écris par ordre du Roi, à M. de Bernage, par laquelle vous verrez la résolution que Sa Majesté a prise, de permettre aux Etats d'Artois de traiter de la contribution avec les ennemis à des conditions supportables. S'ils conviennent entre eux, & que vous preniez le parti de vous éloigner, comme il y a bien de l'apparence, pour

vous porter du côté de Mortagne, j'ai peine à croire qu'ils ne fassent pas avancer un Corps du côté de la Picardie. Ce mouvement jetteroit une grande terreur jusqu'à Paris : il sera pourtant bien difficile de l'empêcher, tant que l'armée de Mgr. le Duc de Bourgogne restera derriere le canal de Bruges, sans en faire aucun. L'intention du Roi est que, par préférence à tout, vous donniez de si bons ordres pour ses places de la frontiere, qui pourroient être exposées aux surprises, particuliérement pour celles d'Arras, Saint-Omer, Béthune & Aire, qu'il n'arrive aucun inconvénient de votre éloignement, &c.

LETTRE

Du Roi, à M. le Maréchal de Berwick.

A Fontainebleau, le premier Août 1708.

MON Cousin, j'ai vu par la lettre que vous m'avez écrite le 29 du mois passé, jusqu'où les ennemis portent leurs demandes pour la contribution. Je vois bien, en l'état où vous êtes, que vous ne pouvez pas couvrir avec le Corps de troupes qui vous reste toutes mes frontieres, de maniere à s'assûrer de les garantir des courses de leurs partis, & en même temps vous assûrer de pouvoir interrompre absolument le passage

des convois qu'ils tirent de Bruxelles. Je crois vous avoir déjà fait savoir que vous devez, par préférence à tout, prendre toutes les mesures qui dépendront de vous pour couvrir, autant que vous le pourrez, les Provinces d'Artois & de Picardie, me remettant à vous, au surplus, d'agir de concert avec le Duc de Bourgogne & le Duc de Vendôme, auxquels j'ai écrit amplement sur le grand convoi que les ennemis doivent faire partir de Bruxelles, pour essayer de tomber dessus & de battre son escorte, &c.

LETTR

De M. de Chamillart, à M. le Marechal de Berwick.

A Fontainebleau, le premier Août 1708.

J'AI reçu, Monsieur, la lettre que vous m'avez fait l'honneur de m'écrire, du 29 du mois passé, & celle qui y étoit jointe pour le Roi; je l'ai remise à Sa Majesté, qui m'a ordonné de vous en adresser la réponse. Il est aisé de voir, l'armée de Mgr. le Duc de Bourgogne étant fixée sur le canal, l'impossibilité dans laquelle vous vous trouvez de couvrir l'Artois & la Picardie, d'entreprendre sur les ennemis, & de traverser leurs convois: quoique ce dernier article soit des plus importans, il est néan-

moins certain que, par préférence à tout, vous devez avoir une grande attention aux mouvemens que les ennemis pourroient faire vers la Somme ou Lauthis avec un corps considérable. Ce seroit un moyen sûr pour achever de ruiner la Picardie, répandre l'effroi dans la Normandie, & jusqu'aux portes de Paris. Mais sans vous déplacer entiérement, la bonne volonté & la capacité de M. Dolet pourroient suppléer au manque de forces; & s'il avoit quelque peu d'infanterie avec de la cavalerie, le pays qui est à portée de lui étant rempli de défilés, il pourroit faire un grand dérangement sans commettre les troupes qu'il employeroit à cette expédition. Il n'y a pas un moment à perdre si vous êtes en état de l'aider, &c.

LETTRE

De M. le Maréchal de Berwick, à M. de Chamillart.

Du camp de Château-l'Abbaye, le 21 Août 1708.

Il me paroît que rien n'est plus juste que le raisonnement contenu dans lad. lettre (du 19 Août), & qu'il vaut beaucoup mieux que Mgr. le Duc de Bourgogne fasse un grand tour par l'autre côté de la Dendre, pour s'approcher de moi,

que de me faire aller à Gramont, pour ensuite revenir par Leuse sur Tournai. Le Duc de Marlborough me voyant ici avec une armée, ne doit pas naturellement s'avancer sur la Dendre; car en ce cas l'on pourroit peut-être faire des manœuvres qui l'embarrasseroient, en m'approchant de Tournai de ce côté-ci de l'Escaut, & me mettant derriere la riviere d'Ere, d'où je puis aller en pleine bataille sur la Marque. De plus, l'armée du Duc de Marlborough, n'étant que d'environ soixante-dix bataillons, n'est pas assez nombreuse pour songer à attaquer, ni même à arrêter celle de Mgr. le Duc de Bourgogne, lequel en partant de Gand aura cent deux bataillons. Si Marlborough fait venir des troupes de l'armée du Prince Eugene, pour à-peu-près s'égaliser à Mgr. le Duc de Bourgogne, alors en rassemblant mes troupes, je pourrois, si le Roi l'approuve, tenter le secours de Lille, d'autant que j'ai quatre-vingt-dix-huit escadrons, & que je pourrois, en cas de besoin, rassembler jusqu'à trente-cinq bataillons. Le Prince Eugene a actuellement dans son camp soixante-quatre bataillons, & autant d'escadrons: s'il envoyoit à Marlborough quinze ou vingt bataillons, je deviendrois aussi fort que lui, vu qu'il faudra qu'il laisse du monde pour la garde de ses batteries. Le pire qui puisse arriver, c'est que je ne puisse pas forcer

les lignes ; car étant supérieur en cavalerie, je ne puis jamais être battu, &c.

LETTRE

De M. le Maréchal de Berwick, à M. de Chamillart.

A Valenciennes, le 25 Août 1708.

J'ai reçu hier au soir votre lettre du 23 de ce mois : je vous avouerai franchement que je ne laisse pas d'être inquiete du mouvement de M. de Marlborough ; car il veut combattre, & cela, s'il est possible, avant ma jonction. Je ne puis passer la Haine, que Mgr. le Duc de Bourgogne ne soit sur la Dendre ; & c'est justement en y venant, que Marlborough attaquera l'armée, si l'on n'y marche avec de grandes précautions, & bien en ordre. Si une fois Mgr. le Duc de Bourgogne se poste, je ne sais comment Marlborough pourra m'empêcher, ou de joindre, ou de secourir Lille : car ayant Mgr. le Duc de Bourgogne devant lui, il ne pourra plus donner la main au siege ; & pour peu que le Prince Eugene envoye de détachement considérable à Marlborough, je serai assez fort pour tenter le secours ; car, en cas de besoin, je rassemblerai une quarantaine de bataillons, y

is les débris de l'armée, & trois ou quatre
eilleurs bataillons des places. Je suis de
avis ; un combat entre la Dendre & l'Es-
ne peut être à desirer, c'est un pays très-
é, où il sera bien difficile que notre ca-
ie agisse, & que l'affaire soit décisive ; ainsi
secourir Lille, il faudroit encore recom-
cer.

LETTRE

Du Roi, à Mgr. de Duc de Bourgogne.

A Fontainebleau, le 26 Août 1708.

JE vois par la lettre que vous m'avez écrite, du 23, que, sur les avis qui vous étoient venus, que le Duc de Marlborough avoit passé l'Escaut, n'en ayant point encore de l'ouverture de la tranchée devant Lille, vous aviez mandé au Maréchal de Berwick de surseoir sa marche jusqu'à ce qu'il en fût certain, & que les ennemis, attachés tout-à-fait au siege, n'eussent pas assez de forces à l'armée du Duc de Marlborough pour s'opposer à votre passage : vous devez avoir été informé depuis ce temps-là, par la lettre du Maréchal de Boufflers du 23, que la tranchée avoit été ouverte le 22 à dix heures du soir, & qu'ils attaquoient la place par les

tenaillons. Il ont continué depuis ce temps-là; & par les signaux qui ont été faits, le siege va son train. Les batteries n'avoient point encore tiré hier 25 au matin : il est difficile de comprendre comment ils peuvent suivre tant de différens objets à la fois, & encore davantage qu'ils y réussissent. Il y a pourtant bien de l'apparence que le Duc de Marlborough n'a point passé l'Escaut sans être déterminé à combattre l'armée que vous commandez, ou celle du Maréchal de Berwick, pendant qu'elles seront en marche pour se joindre, & cette jonction m'a paru si dangereuse à tenter, qu'après y avoir bien pensé, je la crois absolument inutile, l'objet de tous les mouvemens qui se font de part & d'autre, étant uniquement la conservation ou la prise de Lille. On peut secourir cette place sans se commettre au sort d'une bataille, qui se donneroit dans un trop grand éloignement pour obliger les ennemis à abandonner cette entreprise; ou du moins s'il arrivoit quelque contretemps qui empêchât votre jonction, ou qui retardât votre marche, les ennemis, pendant ce temps-là, pourroient se rendre maîtres de la ville, dont la perte seroit irréparable. Pour ne point tomber dans cet inconvénient, je ne vois qu'un seul parti à prendre (quoiqu'il ait ses difficultés), c'est celui qui m'a paru le meilleur de tous, & celui

que je desire que vous vous mettiez en état d'exécuter avec toutes les précautions, le secret, & la bonne conduite que demande une affaire de cette importance. Il faut pour cela que tous vos mouvemens soient bien concertés avec le Maréchal de Berwick, & qu'au lieu de s'approcher de vous pour vous joindre, il se fortifie du plus grand nombre de troupes qu'il pourra rassembler, & qu'incontinent après qu'elles l'auront joint dans le lieu où il est, ou à portée de Valenciennes, il s'avance, en deux marches forcées, sur les lignes des ennemis; que vous soyez informé deux ou trois jours auparavant du mouvement qu'il se disposera de faire; que vous le préveniez en vous avançant avec toute l'armée que vous commandez, du côté d'Alost; que vous preniez vos mesures pour avoir au moins du pain pour six jours. Si le Duc de Marlborough se fait joindre par une partie des troupes qui sont au siege pour marcher à vous à dessein de vous combattre, votre armée étant composée de cent un bataillons & de cent quarante escadrons, la Dendre entre vous & lui, il aura bien de la peine à passer cette riviere devant vous, & rien ne vous empêchera de trouver des postes assez avantageux pour éviter de donner un combat: mais dans ce cas, il laisseroit si peu de troupes pour le siege & pour la garde des lignes, qu'il ne seroit

pas difficile au Maréchal de Berwick, en prenant ses mesures avec le Maréchal de Boufflers, d'entrer dans les lignes, & de faire un tel dérangement dans le camp des ennemis, qu'ils ne seroient plus en état de continuer le siege; & vous pourriez pour-lors vous retirer à Gand sans vous commettre à une action. Si, au contraire, le Prince Eugene fortifioit son armée, & qu'il y eût au moins soixante bataillons & autant d'escadrons dans les lignes, quoique ce soit peu par proportion à ce que le Maréchal de Berwick seroit en état de mener avec lui, qui pourroit composer du moins une armée de trente-six bataillons & de cent escadrons, non compris la garnison qui seroit en état d'agir en même temps; il semble que ce que le Duc de Marlborough auroit avec lui ne seroit pas suffisant pour vous empêcher de continuer votre marche, & d'arriver à Mons. J'ai même peine à croire qu'il voulût s'y exposer, & passant la Dendre & l'Escaut, s'éloigner entiérement de l'armée du Prince Eugene. Vous savez que dans les deux armées des ennemis, il ne peut y avoir au plus que cent trente-six bataillons & deux cent trente escadrons : celle que vous commandez & celle du Maréchal de Berwick, en ont au moins un pareil nombre. Ils ont la garde des lignes, celle du camp, le service de la tranchée qui en doit consommer

une partie. C'eſt ce qui me donne lieu de croire qu'en vous conduiſant, de part & d'autre, avec précaution, on peut conſerver Lille & Gand en même temps. Si par l'événement les ennemis faiſant leur principale affaire de la priſe de Lille, voüs trouviez plus de facilités que vous n'avez lieu de l'eſpérer à vous rendre à Mons, &c.

LETTRE

De M. le Maréchal de Berwick, à M. de Chamillart.

Au camp d'Hérines, le 28 Août.

J'AI reçu ce matin, étant déjà en marche pour venir ici, vos lettres des 25 & 26; ainſi j'ai continué ma marche, de peur de cauſer quelque dérangement à celle de Mgr. le Duc de Bourgogne : je ſuis arrivé ici à ſix heures du ſoir avec la tête de ma cavalerie; la queue & l'infanterie n'arriveront que tard. Les ennemis n'ont point fait de mouvement, ainſi je ne ſuis qu'à deux lieues de Ninove; l'on peut compter notre jonction faite.

J'ai reçu réponſe de Mgr. le Duc de Bourgogne depuis qu'il a reçu le paquet du Roi, & il me mande de continuer toujours ma marche; ce que je ferai à la pointe du jour. Je

facile, ce ſeroit de lui envoyer incontinent une augmentation de quinze ou vingt bataillons, ce qui le rendroit ſupérieur à tout ce que M. de Marlborough pourroit détacher; & il vous reſteroit encore ſuffiſamment de troupes pour maſquer Oudenarde & garder l'Eſcaut. Ce ſeroit même commencer à mettre à exécution l'idée que vous avez eue pour la conſervation de ce pays-ci: vous pourriez auſſi envoyer, à M. le Comte de la Mothe, une augmentation de vingt eſcadrons. Comme les ennemis ont bien moins de chemin à faire pour venir à Oudenbourg de leur grande armée, que les détachemens que vous pourriez faire, & que le ſuccès de cette campagne dépend des empêchemens que vous pourrez apporter au paſſage du convoi; je crois qu'il n'y a pas un inſtant à perdre pour faire paſſer à M. le Comte de la Mothe, le nombre de troupes que vous jugerez à propos: le moyen le plus prompt ſeroit de faire marcher les troupes qui ſont auprès d'Oudenarde, & qu'on remplaceroit incontinent par celles que vous avez étendues le long de l'Eſcaut.

J'irai aujourd'hui me promener, ſi je puis, juſqu'à Plaſſendal; mais je ne ſuis pas ſûr de pouvoir repartir demain, voulant me mettre bien au fait de ce pays, pour avoir l'honneur

de vous en rendre un compte plus exact; mais sûrement je serai de retour vendredi, &c.



LETTRE

De M. le Maréchal de Berwick, à Mgr. le Duc de Bourgogne.

De Bruges, le 26 Septembre 1708.

JE fus hier reconnoître le canal d'Ostende jusqu'à Plassendal; & en même temps j'ai pris une idée à-peu-près du reste du pays. Il me paroît que M. le Comte de la Mothe ne peut prendre une meilleure situation qu'Oudenbourg, occupant par sa droite & retranchant la digue, qui vient de Leffingue le long du canal de Nieuport : il pourra même, par le moyen des fossés & watergans, assûrer son front contre ce qui pourroit venir de l'armée de Marlborough, pourvu que le nombre n'en soit pas trop supérieur. Il faudra nécessairement que par sa gauche il tienne le canal de Bruges à Ostende, faisant même faire des ponts auprès de Plassendal, afin de tirer plus commodément sa subsistance de Bruges, & pouvoir se porter dans le nord du Franc de Bruges, s'il en étoit besoin. Les troupes que mene M. de Puyguion, arriveront ici avant midi : ainsi M. le Comte

de la Mothe pourra ſe mettre en marche vers le ſoir. Si l'on avoit pu cacher l'arrivée de toutes ces troupes, il auroit mieux valu laiſſer déboucher le convoi en deçà de Leffingue avant que de bouger d'ici, afin de le pouvoir prendre tout entier; mais comme il n'eſt pas poſſible de cacher pendant vingt-quatre heures l'arrivée d'une armée, il faudra ſe contenter de boucher le paſſage au convoi; & pour cet effet ſe porter devers Oudenbourg, & s'y retrancher de tous les côtés.

Les nouvelles qu'on eut hier d'Oſtende portoient qu'on y chargeoit à force ſept cents charriots venus de l'armée de Marlborough; que les troupes étoient campées à Mariquerque, ayant un gros poſte pour la garde du pont de Leffingue. Ils ont auſſi envoyé un détachement dans le nord du Franc de Bruges, pour en faire venir toutes les charrettes. On a donné ici des ordres très-exprès pour l'empêcher, & les payſans ſe ſauvent avec leurs chevaux, &c.

LETTRE

De M. le Maréchal de Berwick, à Mgr. le Duc de Bourgogne.

A Bruges, le 27 Septembre 1708.

Sur la nouvelle que nous eûmes hier de l'arrivée du Comte d'Albemarle à Rouſſelaer, avec

un assez gros corps de troupes, M. le Comte de la Mothe devoit ce matin avant jour prendre le chemin de Dixmude, afin de le trouver sur sa marche de Rousselaer à Lessingue, & le combattre, vu que M. de la Mothe a quarante-quatre escadrons & trente-quatre bataillons; & que, selon le rapport de tous les paysans, M. d'Albemarle n'a tout au *plus* que quatre mille chevaux & huit à dix mille hommes de pied. Cette résolution prise, j'ai reçu cette nuit avis, par un homme parti hier après-dîné de Menin, que le Duc de Marlborough y avoit passé, aussi bien que M. d'Auverquerque & toute l'armée ennemie; que le quartier de Marlborough étoit marqué à Rombecq, & celui d'Auverquerque à Izeguem auprès de Rousselaer. Quoique l'on ne puisse entiérement se fier à cet avis, néanmoins comme l'homme passe pour être sûr, & qu'il dit beaucoup de circonstances, j'ai cru qu'il ne falloit pas faire avancer M. le Comte de la Mothe trop avant, jusqu'à ce qu'on fût informé de la vérité du fait, de peur qu'il ne trouvât partie beaucoup trop forte pour lui : ainsi il a marché devers Saint-André à Vasnart, où il fera halte avec le gros de ses troupes, jusqu'à ce qu'il ait des nouvelles des ennemis par les partis qu'il a envoyés sur Thourout, sur Rousselaer, & sur le chemin de Courtrai. Il a détaché en même

s la plupart de ses Grenadiers pour occuper enbourg, afin d'être à portée de voir dé- cher de Leffingue le convoi, de l'attaquer, le marcher à M. d'Albemarle, si l'armée Marlborough ne le suit point. L'on assûre de Leffingue il faut nécessairement que le oi suive la digue qui vient à Oudenbourg, se des eaux qui remplissent tous les che- depuis le fort de Nieuvendam jusqu'en de Snasquerque.

demeurerai ici jusqu'à ce que je sache inement la vérité de la marche de Marlbo- , après quoi je partirai pour me rendre s de vous.

n charge le convoi à Ostende, mais nous ns pas eu avis qu'il soit encore parti, &c.

LETTRE

M. le Maréchal de Berwick, à M. de Chamillart.

Du camp du Saulsoy, le 29 Septembre 1708.

st temps de songer aux dispositions à faire soutenir Gand & Bruges; car il ne faut outer que, l'expédition de Lille finie, les is ne fassent tout leur possible pour nous r ces deux places, ou du moins la der-

niere, afin de se donner une communication plus prochaine avec Menin & Lille. J'espere que moyennant les bleds que nous avons actuellement dans Gand & Bruges, & ceux qu'on y voiture, les troupes qu'on y mettra auront suffisamment de quoi y subsister jusqu'à la campagne prochaine, &c.

MÉMOIRE.

Du dernier Septembre 1708.

SELON toutes les apparences, l'on doit s'attendre que Lille sera pris; mais qu'il le soit ou ne le soit pas, il est certain que rien n'est plus important que d'empêcher que les ennemis ne se fassent une communication courte & facile avec Courtray & Menin. Pour cet effet, il faut dès à présent commencer à faire la disposition pour la conservation de Gand & Bruges, qui sont les seuls endroits par où les ennemis peuvent établir la susdite communication; il faut aussi & en même temps arranger & disposer les troupes, de maniere à pouvoir couvrir la France de toutes entreprises, ou courses.

L'on propose donc de faire incontinent un partage des troupes de cette armée, d'envoyer cinquante bataillons & soixante escadrons pour

mettre derriere le canal; ce qui, joint à ce qu'on avoit laissé dans Gand & Bruges, sera suffisant pour la conservation de ces deux places. Celui qui sera chargé de cette besogne, examinera sur les lieux la situation qu'il prendra, soit en mettant dans Gand une vingtaine de bataillons, avec douze ou quinze escadrons, & se retranchant avec le reste sous Bruges, ou soit en s'accommodant derriere le canal, pour tenir par la gauche & par la droite à ces deux villes. Le reste de l'armée composée de soixante-quinze bataillons & cent cinquante escadrons, se tiendra derriere l'Escaut, masquant Oudenarde jusqu'à ce que Lille soit pris ou manqué; après quoi l'on croit qu'il faudra se rapprocher de Mortagne, afin d'être à portée, en se mettant derriere la Scarpe, de couvrir Douay, & garantir la France de toutes courses.

L'on verra ensuite le parti que prendront les ennemis. S'ils viennent passer à Oudenarde pour regagner le Brabant, c'est ce que l'on peut desirer de mieux, parce qu'alors la campagne finira à l'ordinaire. S'ils marchent vers Bruges ou vers Gand, l'armée qui est restée derriere la Scarpe passera la Lis, pour suivre les ennemis, & empêcher qu'ils ne puissent rompre toute communication de Bruges avec la France; car il est certain qu'une de nos deux armées près de Bruges, & l'autre près d'Ypres, les ennemis ne sauroient

barrer le chemin de Bruges à Gand, & celui de Bruges à Ypres ; l'un ou l'autre sera libre. Si les ennemis marchent vers la Scarpe, l'on croit que les soixante-quinze bataillons & les cent cinquante escadrons seront suffisans pour les arrêter, sur-tout en y faisant travailler incontinent : de plus, en ce cas, l'armée qui est sur le canal de Bruges se rapprochera aussi-tôt de la Lis, pour inquiéter les ennemis par leurs derrieres, & sera toujours à portée de se mettre derriere son canal, si l'ennemi y remarchoit.

Ce que l'on propose non-seulement est nécessaire pour le soutien de Bruges & de Gand, mais aussi pour tâcher d'empêcher le passage des autres convois que les ennemis ont sûrement dessein de faire venir d'Ostende : mais sur-tout il n'y a pas un instant à perdre à prendre son parti ; car tout-à-coup Lille se prendra, & l'on se trouvera embarrassé de manœuvres à faire, outre que l'on aura perdu le temps de s'accommoder.

LETTRE

De M. le Maréchal de Berwick, à M. de Chamillart

Au camp du Saulsoy, le premier Octobre 1708.

MONSEIGNEUR le Duc de Bourgogne écrit au Roi au sujet des dispositions & mesures à prendre

pour le reste de cette campagne. Il me paroît qu'il n'y a autre chose à faire que ce qui est porté dans sa lettre, & il n'y a pas un instant à perdre pour se préparer, afin de n'être point surpris ni embarrassé dans ces mouvemens.

J'oubliois d'ajouter qu'après avoir fait tout ce qui dépendra de nous pour sauver Lille, si pourtant il se perd, je ne crois nullement impossible de songer à le reprendre cet hiver; je dis plus, qu'il est absolument nécessaire de faire pour cela des efforts : à la vérité si les ennemis hivernoient dans le voisinage de Lille, cela ne seroit pas facile; mais si le gros de leur armée retourne en Brabant, avec de l'arrangement fait de bonne heure, cela se peut, &c.



LETTRE

De M. de Chamillart, à M. le Maréchal de Berwick.

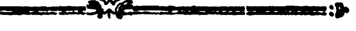
A Versailles, le 2 Octobre 1708.

RIEN n'est plus affligeant que de voir prendre Lille après avoir eu tant de sujet d'espérer de le conserver. A peine le Roi avoit-il appris l'entrée de M. le Chevalier de Luxembourg dans la place, que Sa Majesté a été informée par la lettre de M. le Comte de la Mothe à M. de Vendôme,

que le convoi de sept cents charriots partis d'Ostende étoit passé pour joindre l'armée, sans y avoir pu mettre aucun obstacle, quoiqu'il ait attaqué les ennemis, parce que son infanterie n'a pu les enfoncer.

Vous verrez par la copie de la lettre de Sa Majesté à Mgr. le Duc de Bourgogne, qu'Elle ne veut plus attendre à la derniere extrémité, pour prendre des mesures sur ce qu'il y aura à faire pendant le reste de la campagne, soit pour traverser à l'avenir les convois, ou pour embarrasser les ennemis dans leur retraite, en cas qu'ils se déterminent à faire retourner une partie des troupes qu'ils ont en Allemagne, ou dans la Flandre & en Hollande. Donnez au projet que Sa Majesté demande une attention sérieuse; Elle compte sur votre zele & votre affection à son service : j'ajouterai de mon chef une chose qui sera pour vous seul, & dont vous ne ferez aucun usage public. Rien ne seroit plus dangereux, que de donner aux ennemis la même idée que celle que je vous communique dans le dernier secret; j'aurois peine à la confier à tout autre qu'à vous. Quoique je sois persuadé qu'elle ne peut être d'aucun usage, je m'en vais vous l'expliquer. Je me suis mis dans l'esprit que les ennemis, pour conserver Lille, feront des établissemens à Armentieres, Warneton, Comines, Warvick, Menin,

Courtray, Oudenarde, Rousselaer, Tourout, Oudenbourg, Plassendal, afin d'entretenir la communication par Ostende : l'abondance de ce pays (quoique mangée) leur fournira des subsistances, & ils peuvent y laisser tant de troupes que vous ne seriez pas en état de le leur faire abandonner. Dieu veuille que je me trompe, & que vous puissiez prendre Courtray & Menin cet hiver; Lille rentreroit de lui-même sous l'obéissance de son légitime Souverain, &c.



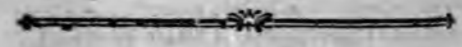
LETTRE.

De M. de Chamillart, à M. le Maréchal de Berwick.

A Versailles, le 3 Octobre 1708.

Je ne saurois être de même avis que vous, pour songer à reprendre Lille, en supposant qu'il est déjà perdu. Je vous assûre qu'il est encore plus aisé de le sauver, en l'état où il est, qu'il ne seroit d'en faire le siege, s'il étoit entre les mains des ennemis. Permettez-moi de vous dire que Mgr. le Duc de Bourgogne aura encore bien des choses à faire, avant que les ennemis se séparent, s'il veut employer son armée. Ne pourriez-vous point essayer d'avoir des intelligences à Oudenarde ? Il y a peu de

garnison, encore moins de munitions; l'armée seroit mieux employée à seconder la bonne volonté des habitans, qu'à demeurer dans l'inaction derriere l'Escaut. Il n'est point naturel qu'étant maître des places & du pays, avec une armée du moins égale à celle des ennemis, ils fassent passer tous leurs convois, & prennent Lille, sans que Mgr. le Duc de Bourgogne leur forme aucun obstacle. Le Public, peu charitable, en attribue la cause au peu d'union qui est entre M. de Vendôme & vous: je voudrois que vous eussiez déjà trouvé l'occasion de le désabuser, &c.



LETTRE

De M. le Maréchal de Berwick, à M. de Chamillart.

Au camp du Saulsoy, le 5 Octobre 1708.

Je ne puis mieux répondre à vos deux lettres, du 2 & du 3 de ce mois, qu'en vous disant ce que je pense sur les vues & dispositions pour le reste de la campagne. Il m'a paru, par la premiere, que le Roi attendoit de Mgr. le Duc de Bourgogne un projet: il a prévenu, sur cela, S. M. par celui qu'il lui a envoyé le 2; & il lui écrit encore présentement plus au long. Si

les ennemis sont obligés, par le mauvais temps, ou par manque de munitions, de lever le siege de Lille, je crois que nous n'aurions point de meilleur parti à prendre, que de mettre, derriere le canal de Gand à Bruges, un corps de troupes suffisant pour donner la main à ces deux villes, & empêcher le Duc de Marlborough de rien entreprendre sur elles; puis, lui laissant libre le passage d'Oudenarde, songer, dès que les ennemis se mettront en quartier, à occuper Deinse, Courtray & Dixmude, afin, durant l'hiver, de bloquer Menin, & être en état, au commencement de la campagne, d'en faire le siege, en masquant avec le gros de l'armée le débouché d'Oudenarde, par l'autre côté de l'Escaut. Mais si les ennemis prennent la ville de Lille, il paroît que le principal objet qu'on doit avoir, c'est de conserver Bruges & Gand, & d'empêcher les ennemis de prendre des quartiers sur les frontieres de France, ainsi que vous avez vous-même marqué le craindre.

La conservation de Bruges & de Gand nous est nécessaire, tant par le profit qu'on tirera de deux des plus considérables villes des Pays-Bas, que pour rendre difficile aux ennemis leur communication avec Oudenarde, Menin & Lille. L'on ne peut conserver ces deux places, tant que la campagne durera, qu'au moyen d'un corps de troupes très-considérable, sauf, la



Pour empêcher les ennemis d
ver sur les frontieres de Franc
choses; l'une, leur ôter la libre
avec leur pays, en conservant E
au moyen de quoi, ils ne puisse
secours d'une armée, rien voir
ni à Lille; & l'autre, leur donn
regagner leur pays: car si on le
les passages, il faudra de nécessi
meurent; & le parti forcé qu'on
prendre, leur fera peut-être tro
liés à y subsister; & alors, qu
leur ouvriroit le chemin du r
voudront plus sortir: ainsi il vau
puis, ne point barrer le passage

Mais, outre qu'il ne seroit p
rester, tout l'hiver, derriere l'E
l'on verroit les corps ennemis se
Artois & en Picardie, l'on seroi
revenir au plus vîte, pour sauve

il faudroit se rapprocher de Mortagne, pour être à portée de veiller à la France, & vivre, si l'ennemi passe l'Escaut, dans la Châtellenie d'Ath, en attendant la fin de la campagne.

Mais si, malgré tout ce qu'on a dit ci-dessus, les ennemis, ayant pris la ville de Lille, avec la citadelle, ou sans la citadelle, prenoient le parti de s'établir le long de la Lis, & dans les environs de Lille, il faudra de nécessité se mettre aussi en quartier, en faisant le demi-cercle, depuis Tournay jusqu'à Ypres, en attendant l'occasion de pouvoir tomber sur eux.

Voilà, à peu près, tous les cas; il faut les prévoir tous, & prendre ses mesures dès à présent. Les projets de surprises de places ne sont pas à négliger; mais aussi il ne faut pas y tabler.

Quant à ce que vous me dites, que le Public peu charitable attribue ce qui arrive au peu d'union qui est entre M. le Duc de Vendôme & moi, je ne vous en peux rien répondre, que ce que vous savez aussi bien que moi. Je n'ai rien à me reprocher sur les pas que j'ai faits pour être en amitié avec M. de Vendôme, & je n'ai point vu que depuis votre départ nous ayons eu ni dispute, ni altercation. Si je ne suis pas de son avis sur toutes choses, il faut, pour me faire changer, me donner des raisons, auxquelles je me rendrai; mais, je vous le

répete, depuis votre départ, il n'a pas été question d'être d'avis différens, &c.



LETTRE

De M. le Maréchal de Berwick, à M. le Comte de Bergueick.

Au camp du Saulsoy, le 5 Octobre 1708.

J'AI reçu en même temps vos deux lettres du 3 & du 4. Je suis persuadé, comme vous, que le dessein des ennemis (après avoir pris la ville de Lille) est de se retrancher contre la citadelle, & de tâcher à se rendre maîtres de Bruges & de Gand, afin de tirer plus commodément tout ce dont ils ont besoin, & faire hiverner leur armée le long de la Lis & dans les environs de Lille, suivant toujours l'idée qu'ils ont de pénétrer en France, & obliger par-là le Roi à faire la paix aux conditions qu'il leur plaira; c'est aussi ce qui doit nous obliger à mettre tout en œuvre pour traverser leurs desseins, & faire notre capital de la conservation de Bruges & de Gand. Le mémoire que je vous ai envoyé rouloit principalement sur cela; & il me paroît que nos sentimens ne diffèrent que dans le nombre de troupes qu'il y faudroit laisser: s'il ne tenoit pourtant



u à une dixaine de bataillons que nous fussions
l'accord, j'opinerois à les lâcher ; en ce cas
l y auroit soixante bataillons indépendamment
es garnisons, & je crois que cela pourroit suffre, sur-tout considérant que Marlborough n'y
uroit marcher avec toutes ses forces, ne pouant se dispenser de laisser dans Lille une trèsrosse garnison, outre que son armée est conlérablement diminuée, & diminuera avant la
ı du siege.

Je ne saurois être de l'avis de barrer toujours
passage de l'Escaut, par la raison que notre
mée n'y pourroit pas subsister, & que nous
posferions la France à de terribles courses,
ui feroient crier tout le pays jusqu'aux portes
: Paris.

Lille donc pris (si Lille se prend), je laisrois derriere le canal l'armée destinée pour la
nservation de Bruges & de Gand, & avec le
ste je me mettrois à portée de Mortagne,
in d'être en état d'aller défendre la France.
ous ne pouvez faire qu'une seule objection
ce que je propose, à savoir qu'en démasquant
udenarde nous laissons libre le chemin de
uxelles ; mais à cela je réponds qu'indépenımment des difficultés qui se trouveront dans
ne saison avanc'e au travers d'un pays gras,
nnemi ne sauroit faire passer de Bruxelles auns convois, que toute son armée ne vienne

en deçà de l'Escaut pour l'escorter ; & en ce cas peut-être trouverons-nous le moyen de nous placer de l'autre côté d'Oudenarde, pour lui barrer le retour ; mais quand cela ne seroit pas, nous garderons toujours Bruges & Gand, & nous couvrirons notre pays, en attendant que nous voyons jour à faire des entreprises prématurées.

Les ordres que vous avez envoyés pour faire des magasins de fourrages à Bruges & à Gand, nous seront très-utiles, aussi-bien que les armes que vous y voulez faire passer, &c.



LETTRE

De M. de Chamillart, à M. le Maréchal de Berwick.

A Marli, le 8 Octobre 1708.

LA lettre que vous m'avez fait l'honneur de m'écrire du 5, a pour objet la fin de cette campagne, & les dispositions que vous croyez qu'il faudroit faire, soit que Lille soit pris, ou non. Il me semble qu'il y a un article préalable sur lequel vous ne vous étendez pas assez ; c'est l'état présent, la situation dans laquelle se trouvent les armées, & ce qu'il y auroit à faire pour ôter aux ennemis tous moyens de

tirer des convois de Bruxelles & d'Ostende. S'il est vrai, comme on l'assûre, qu'ils n'ont pas de munitions suffisantes pour prendre la ville de Lille, comment pourroient-ils faire pour la garder & pour prendre la citadelle, en demeurant comme vous êtes, & faisant tout ce qu'il y aura à faire de votre part, & de celle de M. de Vendôme, pour ôter la communication d'Ostende & de Bruxelles ? Si l'on en croit ceux qui écrivent avec connoissance, & qui sont remplis de bonnes intentions, le seul poste de Leffingue pouvoit ôter toute inquiétude du côté d'Ostende. Les ennemis s'y retranchent & le fortifient, ils passeront à Slipe comme ils ont fait à Guistele; & lorsque leurs convois seront préparés, ils feront avancer un corps de troupes si considérable, que celui qui est aux ordres de M. de Vendôme sera exposé, ou qu'il se trouvera obligé de prendre des partis de sagesse, au lieu d'attaquer les ennemis, qui leur donneront des facilités pour passer. Si les quarante-trois bataillons & les soixante-quatre escadrons, qui sont aux ordres de M. de Vendôme, ressembloient, pour l'infanterie, au régiment de Piémont, & pour la cavalerie, à la Gendarmerie, je tiendrois les ennemis plus embarrassés que lui ; car avec un corps aussi nombreux, ils auroient besoin de la moitié de leur armée pour se rendre supérieurs ; & dans l'état où est

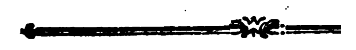
celle du Prince Eugene, ils l'exposeroient s'ils s'avançoient trop du côté d'Ostende, dans le temps que Mgr. le Duc de Bourgogne est à portée d'eux avec une armée suffisante pour marcher droit à Lille, s'il pouvoit y arriver pendant que M. de Marlborough ne seroit occupé que de faire passer le convoi.

Le moyen le plus sûr pour suspendre ces mouvemens, c'est de faire des ponts sur l'Escaut, pour donner lieu aux ennemis de craindre que l'armée de Mgr. le Duc de Bourgogne ne tombe sur eux, & qu'il ne passe cette riviere d'un moment à l'autre, avec toute son armée, pour s'avancer où il croiroit la pouvoir faire agir plus utilement, ou du moins pour suspendre les mouvemens des ennemis, en les obligeant de se tenir ensemble à portée de Lille, garantissant, par cette voie, M. le Duc de Vendôme de toute inquiétude, & ôtant tous moyens aux ennemis de tirer des convois. Je ne vous dis rien sur les précautions que vous auriez à prendre pour assûrer les ponts de communication, si Mgr. le Duc de Bourgogne se déterminoit d'en faire faire sur l'Escaut; car je ne doute point qu'il ne fît faire quelques redoutes & des retranchemens pour les couvrir, & que l'on ne prît soin de les replier la nuit du côté du Brabant. Il y a même bien de l'apparence qu'il les feroit faire à Poth & Escan

f, & dans une diſtance aſſez grande de
urnay pour donner une égale inquiétude
: ennemis du côté de Rouſſelaer ou de Lille,
rant les mouvemens qu'ils feroient. En un
t, ſans vouloir digérer un projet, je vous
i qu'étant occupé comme je le ſuis, & comme
: dois être de la douleur de voir Lille tomber
e les mains des ennemis, en faiſant tout
ju'ils veulent devant une armée de cent
e hommes, je crois que Mgr. le Duc de
rgogne peut employer plus utilement celle
l a, qu'à garder l'Eſcaut; qu'il vaudroit
ıcoup mieux ſonger à conſerver Lille avant
l ſoit aux ennemis, qu'à le reprendre quand
ra entre leurs mains, & qu'il leur aura
-être fourni les moyens d'hiverner dans l'é-
ue des pays que les armées des deux Cou-
ıes occupent, dont la meilleure partie eſt
la domination de Sa Majeſté. Il ſera temps
e déterminer ſur le projet de Mgr. le Duc
Bourgogne, lorſque l'on verra plus clair à
aire de Lille. Les ennemis n'en ſauroient
: uſage, quand même ils l'auroient pris,
n'ont des vivres & des munitions pour le
tenir & pour le conſerver: faites-y bien vos
exions; ſongez que dans l'éloignement où
rouve M. de Vendôme, une partie du bien
du mal qui arrivera du côté de Mgr. le Duc
Bourgogne, roulera ſur vous. Je vous mande



le Duc de Bourgogne & à la



LETTRE

De M. de Chamillart, à M
de Berwick.

A Marli, l

POURRIEZ-VOUS demeurer av
bataillons & cent cinquante es
l'Escaut, dans le temps que
roient encore passer un conv
du Sas, par le canal de Bruges
va de la gloire de Mgr. le Du
& votre honneur est un peu in
buer aux moyens de l'empêch
de faire un mouvement qui v
extrême où vous êtes. N'ab
Lille, ni M. le Maréchal de Bo

Lille si vous le perdez ; j'envisage des suites si fâcheuses si nous n'avons que cette derniere ressource, qu'il ne me restera de consolation que celle de n'avoir rien à me reprocher : agissez en homme vertueux comme vous êtes. Ath n'est point un objet qui doive trouver sa place dans une pareille conjoncture ; puisque vous avez en vos mains les moyens de sauver Lille, ou d'en rendre la conquête inutile aux ennemis, employez-les promptement & utilement, &c.



LETTRE

De M. le Maréchal de Berwick, à M. de Chamillart.

Au camp du Saulsoy, le 10 Octobre 1708.

DANS les lettres précédentes que je vous ai écrites, en vous proposant les partis à prendre, Lille pris ou non pris, je n'ai point prétendu qu'il fallût rien négliger, dès-à-présent, pour embarrasser les ennemis dans l'exécution de leur entreprise. Je dis plus, quoique l'affaire de M. le Comte de la Mothe ne nous donne pas grande confiance dans une partie de notre infanterie, je ne laisse pas d'être de sentiment que dès que l'on pourra trouver l'occasion favorable de tomber sur les ennemis,

il ne la faut point laisser échapper : mais en faisant maintenant tout ce qui dépend de nous pour ôter le passage des convois, & pour se mettre à portée de profiter des conjonctures favorables qui se pourroient présenter, la prudence requiert que l'on fasse, sans perte de temps, un plan pour l'avenir, selon les différens cas & situations des affaires ; car si on n'y est pas préparé à l'avance, on se trouvera bien embarrassé alors dans l'exécution de ce qu'on jugera à propos de faire. Vous dites que les ennemis ne sauroient faire d'usage de Lille ni la soutenir, s'ils n'ont des vivres & des munitions de guerre pour y mettre; j'ai toujours été de ce sentiment, & tout ce que je me suis donné l'honneur de proposer, n'a tendu qu'à cela; conserver Bruges & Gand, qui leur coupent ou rendent très-difficile la communication avec Lille & Menin, & empêcher qu'ils ne puissent tirer des subsistances hors des Provinces de la France. L'exécution de ces deux projets sera facile, en prenant, dès-à-présent, les mesures ; attendez plus long-temps, je n'en réponds plus. Dès en arrivant ici, Mgr. le Duc de Bourgogne fit faire des ponts sur l'Escaut, vis-à-vis de la gauche, à Hérines, à Poth & à Escanaff, & tous les jours nos partis vont par-là à la guerre : nous avons aussi des postes aux châteaux d'Elchin & de Wareoin par le moyen

moyen des susdits ponts. A l'égard de l'inaction où il paroît qu'est l'armée de Mgr. le Duc de Bourgogne, permettez-moi de vous dire que si les troupes ne demeuroient pas fixes dans les postes qu'elles occupent, comment barreroit-on le passage des convois, ainsi qu'on l'a fait sur l'Escaut ? S'il n'en a pas été de même du côté d'Ostende, ce n'est ni à Mgr. le Duc de Bourgogne, ni à M. de Vendôme qu'il s'en faut prendre, puisque, dès notre arrivée à ce camp, Monseigneur avoit donné ses ordres précis pour l'inondation ; s'ils eussent été exécutés, il n'y auroit point de convoi qui eût pu passer, & Lille étoit sauvé ; de plus, il a envoyé pour arrêter & battre le convoi, le double de troupes que les ennemis : c'est tout ce qu'il peut faire, si on ne les emploie pas utilement, & qu'on ne s'en serve pas ; c'est un malheur qui ne peut tomber sur lui.

Vous aurez su que M. de Marlborough a marché il y a trois jours à Rousselaer avec une grande partie de son armée, sur quoi Monseigneur le Duc de Bourgogne avoit pris le parti (en cas qu'il s'éloignât davantage du siege) de marcher au Prince Eugene pour l'attaquer dans ses lignes : mais ayant appris, hier matin, que Marlborough avoit renvoyé un corps de quatorze mille hommes, & qu'il restoit toujours campé avec le reste à Rous-



du Sas-de-Gand ou de l'Ecluse
qu'ils y ont tout prêts, d'autant
situation où est Marlborough, il
de retour à Lille que nous y pour
à cause que partie de nos trou
cupées à masquer Oudenarde.

Vous verrez par la lettre de M.
à Mgr. le Duc de Bourgogne,
qu'il ne passera point de convois
que nous avons eus portent que
doit revenir à Ronques.

J'espere que vous me connoisse
être persuadé que, sans avoir atte
blic, ni au qu'en dira-t-on, je
jours à Mgr. le Duc de Bourgo
leurs avis dont je suis capable,
des principes de zele & d'attache
Roi, pour son Etat & pour la
nelle de Monseigneur. Je ne me d

LETTRE

De M. le Maréchal de Berwick, à M. de Chamillart.

Au camp du Saulsoy, le 11 Octobre 1708.

AU reste, je ne crois pas que personne ici ait besoin d'être animé & réveillé pour se souvenir de son devoir & du bien de l'Etat. On prend les partis que l'on croit les meilleurs, & l'on seroit très-obligé à ceux qui voudroient proposer des moyens solides pour faire plus.

Je tombe d'accord qu'Ath n'est pas un objet bien considérable, ni l'équivalent de Lille; mais quand l'entreprise ne nous détourne d'aucune autre chose, je n'y vois point d'inconvénient: & quant à ce que vous me faites l'honneur de me dire, que nous avons en nos mains les moyens de sauver Lille, ayez la bonté de nous les expliquer; & j'ose vous assûrer par avance, que Mgr. le Duc de Bourgogne & M. de Vendôme ne demandent pas mieux: de mon côté j'y contribuerai autant qu'il dépendra de moi, sans en demander ni gloire ni honneur, trop content de la satisfaction de voir les affaires se bien tourner, &c.

LETTRE

De M. de Chamillart, à M. le Maréchal de Berwick.

A Versailles, le 14 Octobre 1708.

MA réponse à vos deux lettres du 11 sera fort courte. Je suis bien éloigné de vous rien imputer; mais je voudrois bien, quand par une expérience tardive on connoît que l'on auroit dû empêcher un premier convoi de passer, que l'on punît ceux qui ont mal exécuté les ordres qu'ils ont reçus: c'est le moyen de réussir. Pour le siege de Lille, je le vois réduit à de grandes extrêmités; & je plains M. le Maréchal de Boufflers de ne pouvoir jouir pleinement du fruit de la plus belle défense qui ait jamais été faite.

Je ne croyois pas que ce que je vous ai mandé dans ma lettre du 9, eût besoin d'explication; je crois encore que vous avez en vos mains les moyens de sauver Lille, ou d'en rendre la conquête inutile; & pour me faire entendre, il me paroît que si les ennemis ont des munitions suffisantes pour prendre la ville, s'il ne passe plus de convois, ils n'en auront pas assez pour la conserver: voilà ce que j'ai pensé, & j'espere que vous ferez en sorte de me confirmer dans

mon idée. J'appréhende bien l'obstination du Prince Eugene : quelques jours nous éclairciront ; ils sont longs à passer, &c.



LETTRE

De M. le Maréchal de Berwick, à M. de Chamillart.

Au camp du Saulsoy, le 17 Octobre 1708.

Les ennemis ont trouvé moyen, malgré les inondations, de faire venir des poudres, qui commencerent hier à arriver à leur camp devant Lille ; ainsi nous allons, dans un jour ou deux, avoir la douleur d'apprendre la perte de cette importante place ; mais il ne faut pas, quelque sensibles que nous y soyons, que cela nous fasse perdre un instant à nous déterminer sur le parti à prendre. Il est sans difficulté qu'il faut garder Bruges & Gand, ce qui ne se peut qu'en y mettant un corps de troupes suffisant pour défendre le passage du canal. M. de Vendôme en a déjà un nombre considérable ; pour peu qu'on le renforce, le tout sera en sûreté de ce côté-là : reste à savoir si, pour empêcher que les ennemis ne tirent point de convois de Bruxelles, on veut que l'armée demeure pendant tout l'hiver derriere l'Escaut, occupant les

mêmes postes, & masquant Oudenarde. Si l'on prend ce parti, indépendamment de la liberté que vous laissez aux ennemis de se promener en Picardie, (car nous ne saurions garder Bruges & Gand, masquer l'Escaut, & être assez en force pour empêcher le Prince Eugene d'envoyer, quand il lui plaira, cent escadrons en France); comment notre cavalerie subsistera-t-elle? elle souffre déjà beaucoup par l'éloignement des fourrages qu'il faudra chaque jour aller encore chercher plus loin, outre que les chemins vont se gâter: de plus, l'ennemi réuni après la prise de Lille, percera indubitablement quelque part, l'étendue du pays étant trop grande pour la bien garder: mais quand même il ne le feroit pas, de quoi a-t-il besoin? Il trouvera dans Lille des grains plus que suffisans; ce ne sera que de munitions de guerre: il en tirera par Ostende; ou s'il n'en tiroit pas, pour l'empêcher de conserver Lille, il faut en venir à l'assiéger: car les ennemis, à qui vous bouchez le chemin du retour, sont dans la nécessité d'y demeurer; & pour les en chasser il faudra que ce soit par la force.

Il est donc question de savoir si le Roi veut que Lille pris, nous continuions, pendant l'hiver, à garder l'Escaut, ou bien si nous rapprochant de la Scarpe, nous nous mettions en état & à portée de barrer & couvrir, tant l'Ar-

tois que la Picardie. Il faut opter, nous ne ſaurions faire l'un & l'autre : je vous dirai même que beaucoup de gens aſſûrent que le Prince Eugene a deſſein de faire hiverner toute ſon infanterie autour de Lille, & le long de la Lis, dans Courtrai, Menin, Warvick, Comines, Warneton, Armentieres, Rontain, Lannoi, Turcoin, & peut-être dans la Baſſée. Cela pourroit être encore une raiſon pour ſe préſenter à lui (Lille pris) du côté de l'Artois, de peur qu'il ne pouſſe ſes quartiers plus avant, &c.



LETTRE

De M. de Chamillart, à M. le Maréchal de Berwick.

A Verſailles, le 17 Octobre 1708.

DANS aucun cas, il n'a paru à Sa Majeſté, qu'il convînt que Mgr. le Duc de Bourgogne ſe joignît à M. de Vendôme pour aller combattre l'armée du Duc de Marlborough, éloignée du ſiege de Lille ; il ſeroit même aſſez difficile, pour ne pas dire impoſſible, que l'armée de Mgr. le Duc de Bourgogne pût paſſer la Lis à Deinſe comme il ſe l'étoit propoſé, ſans aucune oppoſition de la part du Duc de Marlborough, &c.

LETTRE.

De M. le Maréchal de Berwick, à M. de Chamillart.

Au camp du Saulfoy, le 19 Octobre 1708.

J'AI reçu votre lettre du 17, par laquelle je vois que vous croyez qu'indépendamment de M. de Vendôme, Mgr. le Duc de Bourgogne devroit passer l'Escaut pour s'approcher de Lille. J'ai à vous dire sur cela que le Duc de Marlborough étant à Rousselaer, n'a que cinq lieues à faire pour arriver au camp du Prince Eugene, qu'il a même déjà une vingtaine de bataillons d'alongés sur Menin, & qu'il a des ponts sur la Lis auprès dudit Menin; de maniere qu'il ne seroit pas possible qu'ayant à rassembler nos troupes, étendues jusqu'à Oudenarde, nous pussions dérober une marche & arriver sur le Prince Eugene avant Marlborough; mais quand même cela seroit, on n'attaque point des retranchemens sans quelques préparatifs; & sûrement pendant lesdits préparatifs arrivera le Duc de Marlborough, lequel nous voyant en beau début, extrêmement inférieurs en nombre, ne manquera pas de devenir l'aggresseur; car quoique M. de Vendôme marchât en même temps sur Rousselaer, il ne pourroit nous donner la main,

ni, par conséquent, nous empêcher d'être battus : ainsi, quant à présent, je ne vois point d'autre parti à prendre que de tâcher d'empêcher (s'il est possible) les passages des convois d'Ostende, à moins que Marlborough ne s'éloignât du siege ; car quant à la proposition que fait M. de Vendôme, ensuite de l'avoir lui-même réfutée, il ne me paroît pas que cela soit faisable, ni même que cela puisse convenir, par la raison qu'il n'est pas possible que nous passions l'Escaut & la Lis pour arriver à Rousselaer, sans que Marlborough en soit averti ; & en ce cas, il se mettra derriere la Lis, dont il nous défendra le passage, & nous obligera, pour revenir sur Oudenarde, à faire le tour par Gand ; si même pendant ce temps-là Lille venoit à se perdre, notre communication avec la France deviendroit difficile par ailleurs que par Ypres, &c.



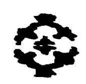
LETTRE

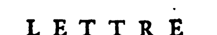
De M. le Maréchal de Berwick, à M. de Chamillart.

Au camp du Saulsoy, le 22 Octobre 1708.

J'AURAI l'honneur de vous dire que je n'ai point changé de sentiment au sujet de cette

[illegible] proposition de M. de Vendôme. Quand on a proposé la marche à Monseigneur, je ne la trouvai point de mon goût; néanmoins, comme [illegible] personnes insistèrent, je fus d'avis de la proposer à M. de Vendôme pour en savoir son sentiment: il ne l'approuva pas, les raisons [illegible] semblèrent bonnes aussi [illegible]. Il l'a proposé depuis, sans en être [illegible] plus [illegible] mais n'ayant point [illegible] les bonnes raisons [illegible], j'ai demeuré dans [illegible] voilà la vérité du fait; après cela [illegible] que l'on [illegible] de Vendôme. [illegible] en [illegible] &c.





LETTRE

De M. le Maréchal de Berwick, à M. de Chamillart.

Au camp du Saulſoy, le 23 Octobre 1708.

L'ON vient d'avoir nouvelle que Lille capitule ; il n'y a point de temps à perdre pour que le Roi envoie des ordres ſur ce que Monſeigneur fera. Vous avez vu ce que je penſois dans les différentes lettres & mémoires que j'ai eu l'honneur de vous envoyer. Je crois que la principale attention doit être la conſervation de Bruges & de Gand, juſqu'à ce que les ennemis prennent le parti de ſe ſéparer. Pour cet effet, je croirois qu'il faudroit renforcer M. de Vendôme, & avec le reſte de cette armée ſe mettre derriere la Scarpe ; mais ſur tout cela je me remets aux lettres que j'ai eu l'honneur de vous écrire, où j'ai traité la matiere au long ; je ne pourrois que vous redire les mêmes choſes, car je n'ai point changé de ſentiment, &c.



LETTRE

De M. le Maréchal de Berwick, à M. de Chamillart.

Au camp du Saulsoy, le 23 Octobre 1708.

Nous avons eu encore, cette après-dînée, confirmation de tous côtés que Lille a capitulé hier : Mgr. le Duc de Bourgogne en rend compte au Roi, & demande en même temps ses ordres. Je crois que tout le monde est d'accord de l'importance de conserver Gand & Bruges ; pour cet effet, il faut de nécessité renforcer M. de Vendôme de quelques bataillons ; reste à savoir ce que fera le reste de l'armée. Si nous masquons Oudenarde & gardons l'Escaut, il est sûr que nous ôtons aux ennemis le moyen de tirer de chez eux des munitions de guerre, mais en même temps nous leur laissons la liberté de vivre aux dépens de notre pays, d'y prendre même des cantonnemens. Si nous marchons à eux pour les en empêcher, le masque d'Oudenarde cesse, & ils s'y viennent camper, puis font venir du Brabant tout ce dont ils auront besoin. De plus, si nous nous opiniâtrons à rester sur l'Escaut, notre armée périra, sur-tout notre cavalerie, pendant que les ennemis seront chez nous dans l'abondance ; outre cela je ne doute pas,

si les ennemis veulent en forcer le passage, qu'ils n'en viennent à bout, vu que l'étendue est bien grande depuis Condé jusqu'à Gavre. Mon avis seroit donc, ainsi que je vous l'ai mandé il y a long-temps, de nous mettre derriere la Scarpe dès que les breches de Lille seront un peu raccommodées.

Quant aux quartiers d'hiver, il n'est pas question d'y songer, ni d'en prendre, jusqu'à ce que les ennemis nous en donnent l'exemple, &c.



LETTRE

De M. de Chamillart, à M. le Maréchal de Berwick.

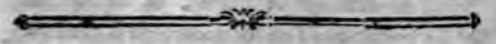
A Versailles, le 23 Octobre 1708.

Si les nouvelles que je reçois de différens endroits, sont fondées, il n'y a pas lieu de douter que les ennemis ne songent à un établissement fixe, à portée de Lille, pour s'y maintenir pendant tout l'hiver, & se donner une communication par mer & par terre avec leur pays. Rien ne leur sera plus facile, dans l'arrangement que Mgr. le Duc de Bourgogne se proposoit, que d'en venir à bout. S'il sépare dès à présent son armée, & qu'il ne puisse pas

faire hiverner une bonne partie de ses troupes dans toutes les places qui sont à portée d'eux, lorsque la leur sera séparée, & tenir la sienne ensemble le plus qu'il pourra jusqu'à ce temps-là, il est certain que celui qui obligera son ennemi à se séparer le premier, aura de grands avantages. Vous rendriez un grand service au Roi & à la France, si vous pouviez contribuer par vos soins, & votre application, à conserver les chevaux de la cavalerie, & leur faire trouver des moyens pour se mettre à l'abri de l'injure du temps, en prenant d'ailleurs des mesures avec M. de Bernieres pour leur subsistance, proposant dès à présent à Mgr. le Duc de Bourgogne de renvoyer en France toutes les bouches inutiles, même tous les Officiers qui s'ennuyeroient d'une si longue campagne. C'est le moyen de calmer leurs inquiétudes, & d'y faire cesser les discours que quelques-uns tiennent, qui font grand tort aux affaires, & au service de Sa Majesté. Ils trouveront sans doute qu'il vaut mieux aller passer les journées à Tournay, que de demeurer dans certains villages, où il n'y a ni portes, ni fenêtres, & souvent peu de bois pour se chauffer : mais la conjoncture est de telle nature, qu'il faut prendre la résolution de forcer l'impossible; & si Mgr. le Duc de Bourgogne ne se détermine pas à prendre ce parti-là, il verra les ennemis

s'établir dans la partie du Royaume qui est la plus forte, & en état de commencer la guerre, la campagne prochaine, sur la frontiere de Picardie. Si vous joignez à cela la terreur qu'un pareil établissement va répandre dans l'esprit des peuples, l'inquiétude des gens de finance, qui perdront le peu de confiance qui leur reste, & qui serreront leur argent avec grand soin, vous reprendrez ce même esprit de courage & de force, que je vous ai connu, & qui est devenu si nécessaire, que je suis obligé de vous dire que c'est se flatter que de se faire une idée de reprendre Lille cet hiver, après avoir donné le temps aux ennemis de s'approvisionner de toutes choses, de rétablir la place, & de fortifier tous les postes qui l'environnent, qu'il faudroit commencer par attaquer & s'en rendre maître, avant que de la pouvoir investir. Il ne tiendra qu'à vous de juger si l'on doit se promettre un succès prompt & favorable d'une pareille idée, puisque vous voyez que le poste de Leffingue, qui n'est rien par lui-même, devient un objet impénétrable pour les troupes de Sa Majesté. Ceux qui veulent remettre à un temps éloigné le mal qu'ils sentent, ne sont occupés que du présent, & point de l'avenir. Je vous répete encore que si Mgr. le Duc de Bourgogne ne forme pas présentement tous les embarras qu'il pourra aux ennemis, il en arrivera des incon-

véniens, auxquels il ne sera plus temps de remédier. Je mande à M. de Bernieres d'avoir une conférence sérieuse avec vous, sur la matiere de cette lettre : il peut, par sa capacité, aussi bien que par sa bonne volonté, & par les secours qu'il tirera de M. le Blanc, vous aider à faire un arrangement capable de soulager Mgr. le Duc de Bourgogne, & parvenir au moyen d'obliger les ennemis à chercher ceux de faire passer une partie de leurs troupes dans leur pays, au hasard de ce qui leur en pourroit arriver, en leur rendant impossible toute communication pour les subsistances de leur Cavalerie pendant l'hiver, &c.



LETTRE

De M. le Maréchal de Berwick, à M. de Chamillart.

Au camp du Saulsoy, le 25 Octobre 1708.

Je ne pourrai répondre bien exactement à la lettre que vous m'avez écrite le 23, par la raison qu'il y a plusieurs choses que je n'ai point bien comprises : je me contenterai donc de vous répéter ce que je pense sur le parti que doit prendre Mgr. le Duc de Bourgogne dans la situation présente des affaires, & puis de vous

demander une explication claire & positive des intentions du Roi, afin que nous puissions nous y conformer exactement, du moins, autant qu'il nous sera possible.

Si je ne me trompe, le principal objet de votre lettre roule sur les moyens d'empêcher l'ennemi de faire un établissement fixe, à portée de Lille : je vous dirai franchement que si le Prince Eugene en a envie, & que les Alliés y consentent, je ne sache pas de moyen pour l'en empêcher, d'autant qu'outre les amas de grains qu'ils ont tirés d'Artois & d'ailleurs, ils en trouveront dans Lille plus que suffisamment pour y faire vivre leur armée : voilà donc de quoi nourrir ses hommes; il ne s'agit plus que des bêtes. Les environs de Lille, selon toute apparence, sont fort mangés; ainsi toute leur Cavalerie auroit de la peine à subsister, si on leur barre l'entrée de l'Artois; car ils ne peuvent voiturer des fourrages par terre de leur pays (ce trajet étant trop long), ni par mer, tant que nous aurons Gand. Pour empêcher donc qu'ils ne tirent des fourrages de l'Artois, il faut s'en mettre à portée avec un corps de troupes suffisant; ou, pour mieux dire, avec une armée; car de petits corps peuvent bien incommoder une armée ennemie, mais ne l'empêchent pas d'exécuter ce qu'elle veut.

Je conclus donc que l'unique moyen de tâcher



laiſſer une porte ouverte, pou
chez lui; car ſi l'on s'obſtin
boucher tous les paſſages, vou
néceſſité à reſter dans notre p
cher les expédiens pour y vi
ſa cavalerie; car pour ſon infa
abondamment de quoi y ſubſiſt

De plus, faites, je vous pri
pour barrer entiérement aux e
chez eux, ou la communication
il faut que nous nous étendio
juſqu'à Condé, parderriere le c
& il faut, pour garder cette é
toute notre armée: ainſi, il n
du côté de la France. Je ſais l
nemis n'ont pas de quoi y ſ
que la ſaiſon même ne le perm
par conſéquent, nos places n'o
les ſurpriſes. Je ſai auſſi que
voudront pas aventurer leur arr

que de la cavalerie n'y sauroit agir. Vous me direz que dès l'instant que les ennemis prendront ce parti, nous n'avons qu'à marcher pour troubler ces établissemens. Je vous répondrai que si nous réunissons toutes nos forces, nous laissons libre aux ennemis la porte du retour chez eux, soit par l'autre côté de la Lis, soit de ce côté-ci de l'Escaut, notre armée ne pouvant garder l'un & l'autre. Je dirai plus, que si nous marchons droit dessus les ennemis campés leur droite auprès de Lille, leur gauche à la Lis, la Basse-Deulle devant eux, ils nous y attendront avec seulement leur infanterie, & leur cavalerie ne se remuera point de ses cantonnemens en Artois. Si nous marchons en Artois pour les en chasser, c'est en revenir à ce que j'ai proposé ci-devant, & alors les ennemis sont les maîtres de s'en retourner, & de communiquer avec leur pays par où ils voudront.

Mais supposé que, malgré toutes ces raisons, le Roi se déterminât de faire rester son armée derriere le canal & l'Escaut, pour barrer le retour aux ennemis, ayez la bonté de nous faire savoir les moyens de faire subsister notre cavalerie; car vous pouvez compter qu'à six lieues de l'Escaut tout est mangé; toutefois, pour en défendre le passage, il faut que nous soyons campés dessus. MM. de Bernieres & le Blanc

ſont de très-habiles gens, zélés, pleins d'expédiens; mais ils ne ſauroient faire choſe impoſſible. Il arriveroit donc que notre armée dépériroit entiérement, pendant que les ennemis ſeroient bien plus à leur aiſe. Je vous dirai auſſi que, malgré toutes nos précautions, les ennemis peuvent renvoyer chez eux par le Cambréſis le nombre de cavalerie qu'ils jugeront à propos, ne gardant avec eux que ce qu'ils pourront faire ſubſiſter.

Voilà bien du raiſonnement, & pour l'achever, j'aurai l'honneur de vous répéter que l'unique moyen d'empêcher les ennemis de s'établir ſolidement ſur les frontieres de France, c'eſt de leur laiſſer une porte ouverte pour s'en retourner chez eux : & quant au moyen d'empêcher que l'année prochaine l'ennemi ne porte la guerre ſur la frontiere de Picardie, il me paroît que cela ſe pourra fort aiſément, en prenant de bonne heure les meſures néceſſaires pour remettre l'armée, & remplir les magaſins; car alors l'on ſera en état de ſe raſſembler tous, & d'arrêter ou de combattre l'ennemi. Il n'y a pas de temps à perdre pour s'y préparer, ſur-tout pour faire les recrues, les remontes, remplir les arſenaux, où vous n'avez plus ſuffiſamment de poudres, racommoder vos places qui ſont en mauvais état, faire mettre

des farines pour la subsistance de votre armée, & que le tout soit prêt d'assez bonne heure pour prévenir les ennemis, & vous mettre en campagne avant eux. Il y a de plus une chose essentielle à faire, c'est de fortifier Gand & Bruges, de maniere à n'être pas obligé d'y laisser une armée pour les garder, &c.



LETTRE

De M. le Maréchal de Berwick, à M. de Chamillart.

Au camp du Saulsoy, le 26 Octobre 1708.

MONSIEUR de Vendôme vient de mander à Mgr. le Duc de Bourgogne la prise de Leffingue. Ce poste étoit absolument nécessaire pour nous conserver une communication libre de Bruges avec la France. Il faut présentement y faire travailler, & de plus faire des redoutes le long du canal de Nieuport, pour en assûrer la navigation; mais en même temps il faut se tenir en force derriere le canal de Bruges à Gand, de peur que Marlborough n'entreprenne de le forcer; & pour nous, nous n'avons point d'autre parti à prendre, que d'avoir attention à couvrir l'Artois & la Picardie. Je vous en ai donné les raisons plus au long dans la lettre que j'ai eu l'honneur de vous écrire hier, & qui est ci-jointe.

Vous ſaurez apparemment que M. le Prince de Heſſe eſt à la Baſſée, & qu'il y fait travailler : cela mérite attention, & vous montre que, lorſque je vous ai marqué que, Lille pris, il falloit ſonger à couvrir la France, ce n'étoit pas hors de ſaiſon, ni envie de nous mettre en quartier ; car je vous le répete, tant que les ennemis ne finiront point la campagne, *il nous faut* reſter campés, & même après ; mais il faut prendre des ſituations utiles, & ne point vouloir, en s'imaginant embarraſſer ſon ennemi, nous détruire, nous & nôtre pays.

Depuis cette lettre commencée, Mgr. le Duc de Bourgogne m'a fait voir celle que vous avez écrite d'hier ; vous verrez par la réponſe, que ſi les ennemis groſſiſſent à la Baſſée, il ſera obligé de prendre ſon parti, avant votre arrivée, & de ſe porter vers Douay avec les troupes qui gardent préſentement l'Eſcaut, &c.



LETTRE.

De M. le Maréchal de Berwick, à M. de Chamillart.

Au camp du Saulſoy, le 28 Octobre 1708.

VOUS ſavez, ſans doute, que le Prince de Heſſe eſt à la Baſſée avec treize bataillons &

trente escadrons ; Marlborough a envoyé enlever tous les grains qui sont le long & de l'autre côté de la Lis ; & l'on dit que les ennemis ont dessein, dans peu de jours, de se rassembler pour forcer le passage de l'Escaut ou du canal de Bruges à Gand. Je suis toujours de même sentiment, que nous n'avons point d'autre parti à prendre que de laisser pour la défense du canal de Bruges à Gand, ce qui sera nécessaire, & avec le reste de l'armée nous replier vers l'Artois, pour empêcher que les ennemis ne continuent à tirer de notre pays des subsistances pour leur hiver. Tant que nous resterons derriere l'Escaut, nous leur laissons faire ce qu'ils veulent, & nous dépérissons ; laissons-leur le débouché d'Oudenarde, ils ne pourront faire venir de Bruxelles ce qui leur faut qu'avec beaucoup de temps, de peines & d'escortes. De plus, je ne crois pas chose facile d'empêcher qu'ils ne fassent un trou quelque part. M. de Vendôme trouve qu'il sera bien difficile d'empêcher les ennemis de forcer un passage sur le canal de Bruges à Gand, à plus forte raison ne le pouvons-nous empêcher sur l'Escaut, puisqu'il est de bien plus grande étendue. A l'égard de ce que M. de Vendôme propose, de se réunir tous de l'autre côté de la Lis, je ne vois pas à qu'elle fin. Marlborough se mettra de ce côté-ci, & non-seulement vivra de l'Artois & de la France,

mais s'établira encore une communication avec Bruxelles. De plus, nous mangerons Gand & Bruges, que nous devrions plutôt songer à munir de vivres, les habitans même commençant à en manquer. Mais de tout cela, si vous venez ici, nous raisonnerons plus au long, supposé que les ennemis nous en donnent le temps; car je ne vous réponds pas qu'avant qu'il soit deux jours, nous ne leur voyions faire quelques mouvemens. Je ne m'étends pas davantage, ne pouvant que vous répéter ce que j'ai eu l'honneur de vous marquer dans plusieurs de mes lettres précédentes.

J'oubliois de vous dire que Mgr. le Duc de Bourgogne envoie à M. de Vendôme les six bataillons de plus qu'il lui a demandés ; & que, comme il ne nous restera que soixante-neuf bataillons pour toute la garde de l'Escaut, il a ordonné à M. d'Hutifort, en cas que les ennemis vinssent pour passer à Oudenarde avec toute leur armée, de se replier sur Escanaff, n'étant pas possible, en voulant tout garder, de n'être pas percés quelque part, & esclandre nous arriveroit : Monseigneur a aussi mandé à M. de Vendôme, d'envoyer dix escadrons à Ypres, pour harceler & incommoder les ennemis de ces côtés-là, &c.



LETTRE

LETTRE

De M. le Maréchal de Berwick, à M. le Comte de Bergueick.

Au camp du Saulsoy, le 29 Octobre 1708.

Il est constant que ne pouvant barrer l'Artois & la Picardie, masquer Oudenarde & l'Escaut, & en même-temps avoir un corps de troupes suffisant pour conserver Bruges & Gand, il faut abandonner celui de nos trois objets qui sera le moins utile aux ennemis. Je tombe d'accord avec vous que le point principal, c'est la conservation de Bruges & de Gand; c'est pourquoi j'y veux mettre soixante-dix bataillons, & à-peu-près autant d'escadrons, & avec le reste de l'armée je me replierois en Artois, resserrant les ennemis. J'avoue que prenant ce parti nos forces sont séparées: mais quel profit en tirera l'ennemi? Il a beau rassembler les siennes, il ne peut pénétrer en France, ni faire d'entreprises sur nos places, puisque vous dites vous même qu'il n'a pas de munitions de guerre. Il ne peut nous enlever ni Bruges, ni Gand; puisque nous avons derriere le canal une armée suffisante pour lui en empêcher le passage; ce qu'il ne peut tenter avec toutes ses forces;

car enfin pendant que nous ſommes en Artois, il ne peut ſe diſpenſer de laiſſer un gros corps dans Lille, & même s'il ne veut point que nous ſecourions la citadelle, il faut qu'il ait une armée pour nous en barrer l'approche, ſans quoi nous trouverions moyen, malgré l'inondation, d'y faire non-ſeulement entrer tout ce que nous voudrions, mais auſſi d'y faire peut-être entrer un ſi gros corps de troupes, que l'on reprendroit la ville par l'eſplanade; quand même cela ne ſeroit pas praticable, nous ſerions en état de nous poſter ſi près de la citadelle, que les ennemis ne nous en pourroient plus chaſſer; & c'eſt en ce cas que je demeurerois volontiers campé tout l'hiver : mais ceci n'eſt qu'une idée, revenons au fait. Gand & Bruges ſont en ſûreté au moyen du corps que j'ai marqué ci-deſſus; & l'ennemi, lorſque nous ſerons en Artois, ne pouvant plus tirer de vivres que de Bruxelles, je vous laiſſe à juger s'il lui ſera poſſible de ſonger à hiverner avec toute ſon armée dans notre pays. S'il eſt obligé de repaſſer l'Eſcaut avec partie de ſon armée pour aller prendre des quartiers ailleurs, c'eſt alors que je conſentirois de nous raſſembler tous ſur l'Eſcaut, afin de faire le ſiege de Lille (objet que nous ne devons point perdre de vue, & auquel nous devrions nous être préparés depuis un mois).

Je n'ai qu'une ſeule choſe à ajouter pour finir mon raiſonnement, c'eſt que je ne ſaurois croire que nous puiſſions garder le canal & l'Eſcaut contre les forces réunies de l'ennemi ; nous ſerons trop foibles ſur l'un ou ſur l'autre : cela étant, je ne puis être jamais d'avis de nous replier tous du côté de Gand, car alors non-ſeulement il tirera des convois de Bruxelles, & ramaſſera autant de grains qu'il lui plaira en Artois, mais auſſi ſes parties ſe promeneront en Picardie, & s'ils veulent même juſqu'aux portes de Paris.

N°. 2.

CETTE anecdote eſt aſsûrément bien ſingu-liere ; on ne peut s'empêcher d'être ſurpris le Roi & ſon Conſeil ſe ſoient laiſſé condu dans la réponſe que M. de Chamillart fut chargé de dicter au Duc de Berwick, par l'idée que c'étoit la crainte qui faiſoit agir le Duc de Marlborough. Si on avoit pu imaginer que la ſituation des ennemis autour de l'Isle, les mettoit dans l'embarras, & devoit leur donner de l'inquiétude ; on ne pouvoit plus le ſuppoſer après la capitulation de la ville, quoique la citadelle ne fût pas encore priſe. C'étoit le même homme que l'on voulut acheter ſix mois après au poids

de l'or, qui se présentoit de lui-même pour négocier la paix avec toutes les apparences de la bonne foi. C'étoit un homme dont le crédit alors étoit monté si haut, qu'il étoit le maître de la guerre & de la paix, & qu'on laissa échapper par une réponse choquante & mal-adroite. On savoit cependant que, si le Maréchal de Berwick avoit rétabli les affaires en Espagne, les malheurs, depuis la bataille d'Hochstet, s'étoient accumulés par-tout ailleurs, à Ramilly, à Turin, &c.; que la Cour avoit été tellement abattue de la premiere défaite, que dès 1705 elle avoit été tentée d'entamer une négociation avec les Etats Généraux. Le Médecin Helvetius, Hollandois, pere de celui qui a été premier Médecin de la feue Reine, & grand-pere de l'Auteur du Livre *de l'Esprit*, & M. le Marquis d'Alegre, depuis Maréchal de France, avoient été employés l'un après l'autre à cet effet. (Voyez le Supplément aux Mémoires de M. de Torcy.) En 1707, M. Helvetius ayant été invité par M. de Wenvoirden de l'illustre Maison de Wassenaar, qui étoit un des principaux Membres du Conseil secret, de passer en Hollande pour le traiter d'une longue maladie, on avoit profité encore de cette occasion pour renouer la négociation, qui étoit demeurée suspendue par les opérations de la guerre. M. Helvetius donna avis que les Etats Généraux étoient plus dis-

posés que jamais à entrer en négociation pour la paix, pourvu qu'elle se fît secrétement, & à l'insû de leurs Alliés, dont ils parurent fort mécontens. Sur cet avis, la Cour de France envoya en Hollande le sieur Menager, pour entamer la négociation du traité particulier, que l'on ne désespéroit pas de conclure avec les Hollandois à l'insu de leurs Alliés; mais le Prince Eugene & le Duc de Marlborough avoient acquis un tel ascendant auprès des Etats Généraux par l'éclat de leurs victoires, & par l'étendue de leurs conquêtes, qu'il étoit difficile que toutes ces négociations secretes & particulieres que l'on faisoit sans eux, pussent avoir aucun succès. Ces deux Généraux s'étoient rendus maîtres des délibérations de la République, & rien ne passoit que par leur avis: le Pensionnaire Heinsius vivoit avec eux dans une parfaite intelligence; les Membres du Conseil secret qui avoient écouté les propositions d'Helvetius, du Marquis d'Alegre & du sieur Menager, craignirent plus d'une fois de s'être trop avancés, & ils ne recommanderent rien tant au sieur Menager, quand il partit de la Haye, que de garder un secret inviolable sur ce qui s'étoit dit dans leurs conférences secretes, & sur-tout de ne point compromettre les Membres du Conseil, en disant leur nom; ce qui faisoit assez voir qu'ils ne se croyoient pas autorisés à

traiter indépendamment du Prince Eugene & du Duc de Marlborough, qui avoient assez de crédit pour les perdre, s'ils avoient su ce qui s'étoit passé entr'eux & les Envoyés secrets de la Cour de France.

Voilà où en étoit l'affaire de la négociation avec les Hollandois, lorsque le Duc de Marlborough fit des offres de service qui parurent sinceres. Seulement six mois après, sans que la France eût reçu d'autre échec que la perte de Gand & de Bruges, que les alliés reprirent à la fin de la campagne, on regarda la paix, que l'on venoit en quelque sorte de rejetter, comme l'unique ressource de l'Etat. Les Ministres de la Cour de Versailles, ayant perdu toute espérance de réussir par une négociation particuliere avec la Hollande, prirent le parti de traiter à découvert; & le Président Rouillé fut envoyé à la Haye avec la qualité de Plénipotentiaire, pour obtenir la paix. Louis XIV, ce Monarque accoutumé jusques-là à vaincre & à prescrire des Loix à toutes les Puissances, offrit inutilement la restitution d'une grande partie de ses conquêtes, celle de la Monarchie d'Espagne, l'abandon de ses alliés, &c.

» La relation des dernieres Conférences de » M. le Président Rouillé avec les Négocia» teurs Hollandois, lue au Conseil, dissipa » toute espérance de paix, (dit M. de Torcy);

» on en sentit encore plus la nécessité de l'ob-
» tenir, quelque prix qu'elle pût couter «.....
Le Roi consentit à de nouveaux sacrifices ;
& il accepta l'offre que M. de Torcy, son Ministre des affaires étrangeres, lui fit, d'aller solliciter lui-même le Pensionnaire de Hollande. Je n'ai garde de transcrire ce qu'on lit dans les Mémoires de Torcy, tome I, pages 337 & suivantes. On ne peut s'empêcher de dire que ceux qui composoient le Conseil du Roi, ne se sont pas montrés assez Romains en cette occasion. La consternation & la foiblesse de la Cour de France eurent l'effet qu'elles devoient avoir, celui de rendre un ennemi peu généreux encore plus insolent : aussi le bon vieillard Foscarini disoit-il aux Négociateurs (Suppl. aux Mém. de M. de Torcy) : » Voudriez-vous abandonner
» la Monarchie d'Espagne, quand vous pou-
» vez la conserver ? Faites la paix ou la guerre ;
» ne demeurez pas indignement dans un lieu si
» peu convenable (à Gertruidemberg) ; vous
» avez affaire à des gens grossiers qui ne con-
» noissent pas la générosité ; cela ne vous ap-
» porte que de la honte sans profit ; vous perdez
» de toute maniere. Si vous avez si grand be-
» soin de la paix, que vous preniez la réso-
» lution d'agir vous-même contre Philippe V,
» faites au moins vos conditions, & vous ob-
» tiendrez certainement Naples & Sicile. Ces

» gens-ci ne ſont orgueilleux, que parce qu'ils
» vous voient dans une indigne humiliation;
» ils ne ſe croient forts, que parce que vous
» vous montrez foibles; ils ne s'eſtiment riches,
» que parce que vous vous avouez gueux; &
» ſi vous y penſez bien, vous trouverez que
» vous n'êtes guere plus mal qu'eux «. Quoi qu'il en ſoit, M. de Torcy nous apprend que le Duc de Marlborough, qui avoit fait offre de ſes ſervices en 1708, fut le grand mobile de 1709 de tout ce qui ſe fit en Hollande, pour traverſer toutes les meſures de la Cour de France. Ses grands ſuccès avoient tellement confirmé ſon autorité en Angleterre, que, quoique la Reine Anne ſe fût déjà dégoûtée de la Ducheſſe de Marlborough, Godolphin le Tréſorier & lui y régnerent en Souverains; ils donnerent toutes les charges à leurs amis; ils chaſſerent Harley du Conſeil; ils formerent une Chambre des Communes à leur dévotion, qui ſans débats accorda tous les ſubſides demandés. Ils obtinrent ſept millions ſterlings pour la campagne, dix mille hommes d'augmentation pour l'armée. Le Général Anglois paſſa en Hollande au printemps, où il anima le Penſionnaire contre la France, & fut la cauſe des réponſes dures que Buys & Vander-Duſſen firent à M. Rouillé. Il retourna en Angleterre à la fin du mois d'Avril, & n'attendit pas que le vent fut

bon pour son trajet : c'étoit pour se maintenir & soutenir ses amis ; mais son animosité fut si publique, que l'opinion commune étoit, que le principal motif de ce voyage ne pouvoit être que le dessein formé de rompre toute négociation de paix. A son retour en Hollande, il dit à M. de Torcy : (1) » Qu'il avoit fait » un voyage pour ses affaires particulieres, » qu'il ne l'auroit pas entrepris & qu'il seroit » demeuré en Hollande, s'il eût su que le Mi- » nistre du Roi dût y arriver : il se plaignit » obligeamment de n'en avoir pas été averti, » comme il pouvoit l'être facilement *si le Duc* » *de Berwick eût été chargé de l'en instruire :* » *outre l'affectation de sa part de nommer le* » *Duc de Berwick, il marqua beaucoup de* » *tendresse pour un neveu, digne de l'estime* » *& de l'amitié de ceux qui le connoissoient* «. N'étoit-ce pas pour reprocher au Ministre le peu d'égards que la Cour de Versailles avoit eu pour les avances faites par ce neveu, de sa part, quelques mois auparavant ?

(1) Mémoires de Torcy, Tome II, pag. 145.



N°. 3.

LE Maréchal de Berwick ne s'accorde point avec les relations de plusieurs Ecrivains, dans ce qu'il dit de la bataille de Villaviciosa : écoutons le Roi d'Espagne, qui étoit en personne à cette affaire. Ce Prince avoit trop de grandeur réelle & de véracité, pour déguiser la vérité dans la vue de cacher des circonstances capables de diminuer sa gloire. On va donner ici un extrait de la lettre qu'il écrivit à la Reine d'Espagne ; & l'on verra que ce qu'avance le Maréchal de Berwick, y est entiérement conforme.

EXTRAIT de la Lettre du Roi d'Espagne, écrite au camp de Fuentes, le 11 Décembre 1710.

» UN moment après, nos deux lignes s'é-
» branlerent pour charger les ennemis ; & sur
» les trois heures & demie la bataille com-
» mença par la droite de la cavalerie, qui
» rompit entiérement leur gauche, & la mit
» en déroute ; tomba sur quelques-uns de leurs
» bataillons qu'elle enfonça & maltraita beau-
» coup, & se rendit maîtresse d'une batterie de

» canon qu'ils avoient à leur gauche. La nôtre » chargea un moment après, & après plusieurs » charges & avoir poussé & été repoussée à » diverses reprises, elle gagna les derrieres de » l'infanterie ennemie, & notre cavalerie de » la droite, qui avoit défait les ennemis de » son côté, se joignit à elle par le derriere de » cette infanterie, pendant qu'elle combattoit » avec beaucoup de vigueur avec la nôtre & » la poussoit tout doucement, à la réserve de » mes Gardes Walonnes, qui percerent les » deux lignes & le corps de réserve des enne- » mis, & pousserent ceux qui étoient devant » eux bien au delà du champ de bataille, en » faisant un très-grand carnage. *M. de Ven-* » *dôme, voyant que notre centre plioit & que* » *notre gauche de cavalerie n'entamoit pas la* » *droite, crut qu'il falloit songer à se retirer* » *vers Torija, & donna l'ordre pour cela;* » *mais comme nous y allions avec une bonne* » *partie des troupes,* nous apprîmes que le » Marquis de Val-de-Canas & Mahoni avoient » chargé l'infanterie ennemie avec la cava- » lerie (1) qu'ils avoient à leurs ordres, & l'a- » voient fort maltraitée.... *Ce qui nous fit pren-* » *dre sur-le-champ le parti de remarcher avec*

---

(1) C'étoit une réserve de quinze escadrons.

» *le reste* (1) *de l'armée, & nous nous avan-*
» *çâmes sur les hauteurs de Brihuega, où nous*
» *avons attendu le jour pour rentrer dans le*
» *champ de bataille, &c. &c.*

On ne peut s'empêcher d'admirer la modestie du Roi d'Espagne dans son récit de la bataille, au succès de laquelle il eut *la plus* grande part, puisque l'aile droite, qu'*il* commandoit, se trouva la seule, avec les Gardes Walonnes, qui renversa l'ennemi. Ce fut certainement à la fermeté de Philippe, à son courage héroïque, & même, dans cette occasion, à son activité qu'il dut le rétablissement & la formation d'une nouvelle armée, qui le *mit en* état de se relever de la défaite & de la déroute de ses troupes à la bataille de Saragosse.

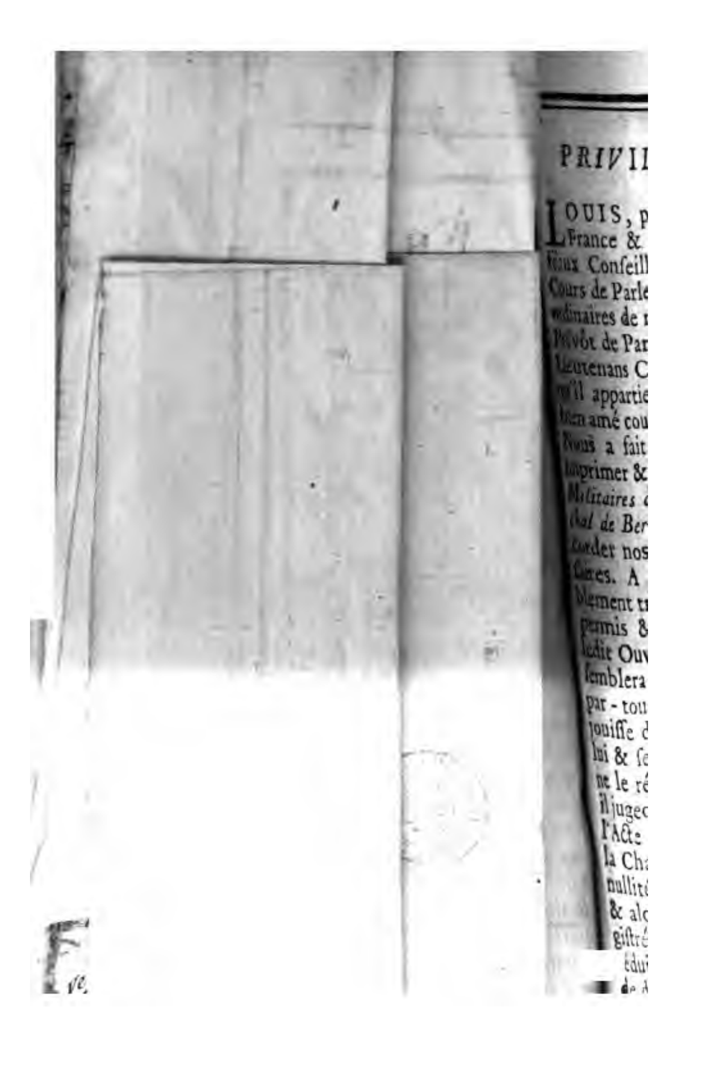
---

(1) On voit que le reste de l'armée est l'armée entiere, à l'exception de quinze escadrons de Val-de-Canas.

FIN.



...a. Le Trait coloré



PRIVI

LOUIS, p
France &
ſéaux Conſeill
Cours de Parle
ordinaires de
Prévôt de Par
Lieutenans C
qu'il apparti
bien amé cou
Nous a fait
imprimer &
Militaires
chal de Ber
corder nos
ſaires. A
blement t
permis &
ledit Ouv
ſemblera
par - tou
jouiſſe d
lui & ſe
ne le ré
il jugec
l'Acte
la Cha
nullité
& alo
giſtré
édui
de

F
ve.

PRIVILEGE DU ROI.

LOUIS, par la grace de Dieu, Roi de France & de Navarre : A nos amés & féaux Conseillers, les Gens tenans nos Cours de Parlement, Maîtres des Requêtes ordinaires de notre Hôtel, Grand Conseil, Prévôt de Paris, Baillifs, Sénéchaux, leurs Lieutenans Civils, & autres nos Justiciers qu'il appartiendra : SALUT. Notre cher & bien amé cousin le Maréchal de FITZ-JAMES, Nous a fait exposer qu'il désireroit faire imprimer & donner au Public *les Mémoires Militaires de notre bien amé cousin le Maréchal de Berwick*, s'il Nous plaisoit lui accorder nos Lettres de Privilége à ce nécessaires. A CES CAUSES, voulant favorablement traiter l'Exposant, Nous lui avons permis & permettons de faire imprimer ledit Ouvrage autant de fois que bon lui semblera, & de le vendre, faire vendre par-tout notre Royaume. Voulons qu'il jouisse de l'effet du présent Privilége, pour lui & ses hoirs à perpétuité, pourvu qu'il ne le rétrocede à personne ? & si cependant il jugeoit à propos d'en faire une cession, l'Acte qui la contiendra sera enregistré en la Chambre Syndicale de Paris, à peine de nullité, tant du Privilége que de la cession; & alors par le fait seul de la cession enregistrée, la durée du présent Privilége sera réduite à celle de l'Exposant, ou à celle de dix années à compter de ce iour, si l'Exposant décede avant l'expiration desdites dix années. Le tout conformément aux ar-

ticles IV & V de l'Arrêt du Conſeil du 30 Août 1777, portant Réglement ſur la durée des Priviléges en Librairie. FAISONS défenſes à tous Imprimeurs, Libraires & autres perſonnes de quelque qualité & condition qu'elles ſoient, d'en introduire d'impreſſion etrangere dans aucun lieu de notre obéiſſance; comme auſſi d'imprimer ou faire imprimer, vendre, faire vendre, débiter ni contrefaire leſdits ouvrages ſous quelque prétexte que ce puiſſe être ſans la permiſſion expreſſe & par écrit dudit Expoſant, ou de celui qui le repréſentera, à peine de confiſcation des exemplaires contrefaits, de ſix mille livres d'amende, qui ne pourra être modérée pour la premiere fois, de pareille amende & de déchéance d'état en cas de récidive, & tous dépens, dommages & intérês, conformément à l'Arrêt du Conſeil du 30 Août 1777, concernant les contrefaçons. A la charge que ces Préſentes ſeront enregiſtrées tout au long ſur le Regiſtre de la Communauté des Imprimeurs & Libraires de Paris, dans trois mois de la date d'icelles; que l'impreſſion dudit Ouvrage ſera faite dans notre Royaume & non ailleurs, en beau papier & beau caractere, conformément aux Réglemens de la Librairie, à peine de déchéance du préſent Privilége; qu'avant de l'expoſer en vente, le Manuſcrit qui aura ſervi de copie à l'impreſſion dudit Ouvrage, ſera remis dans le même état où l'Approbation y aura été donnée, ès mains de notre très-cher & féal Chevalier Garde des Sceaux de France, le ſieur HUE DE MIROMESNIL; qu'il en ſera enſuite remis deux Exemplaires dans notre Biblio-

theque publique, un dans celle de notre Château du Louvre, un dans celle de notre très-cher & féal Chevalier Chancelier de France, le sieur DE MAUPEOU; & un dans celle dudit sieur HUE DE MIROMESNIL. Le tout à peine de nullité des Présentes: du contenu desquelles vous mandons & enjoignons de faire jouir ledit Exposant, & ses hoirs, pleinement & paisiblement, sans souffrir qu'il leur soit fait aucun trouble ou empêchement. Voulons que la copie des Présentes, qui sera imprimée tout au long, au commencement ou à la fin dudit Ouvrage, soit tenue pour duement signifiée, & qu'aux copies, collationnées par l'un de nos amés & féaux Conseillers-Secrétaires, foi soit ajoutée comme à l'original. Commandons au premier notre Huissier ou Sergent sur ce requis, de faire, pour l'exécution d'icelles, tous actes requis & nécessaires, sans demander autre permission, & nonobstant clameur de Haro, Charte Normande, & Lettres à ce contraires: Car tel est notre plaisir. DONNÉ à Paris, le dix-huitieme jour du mois d'Avril, l'an de grace mil sept cent soixante-dix-huit, & de notre Regne le quatrieme. PAR LE ROI EN SON CONSEIL.

Signé, LE BEGUE.

Regiſtré ſur le Regiſtre XX de la Chambre Royale & Syndicale des Libraires & Imprimeurs de Paris, N°. 1299, fol. 524, conformément aux diſpoſitions énoncées dans le préſent Privilége, & à la charge de remettre à la ſuſdite Chambre huit exemplaires, preſcrits par l'Article CVIII du même Réglement. A Paris, ce 18 Avril 1778. GOGUÉ, Adjoint.



ERRATA du Tome second.

PAGE 45, lig. 19, raiſon, *liſ.* raiſons.
Pag. 52, lig. 5, *ajoutez* à la marge, *voy.* la note n. 2.
Pag. 60, lig. 16, culbuter, *liſ.* de culbuter.
Pag. 70, lig. 7, cinq cents, *liſ.* cinquante.
Pag. 96, lig. 9, la ville d'Aoſt, *liſ.* la vallée d'Aoſt.
Pag. 97, lig. 22, d'Argentiere : *liſ.* de l'Argentiere.
Pag. 104, lig. 20, ſur l'Abbaye, *liſ.* ſur l'Ubaye.
Pag. 110, lig. 6, des vivres, *liſ.* de vivres.
Pag. 116, lig. 21, Catholique, *liſ.* Chrétienne.
Pag. 122, lig. 24, qui peut valoir environ de trois, *liſ.* qui peut valoir environ trois, &c.
Pag. 139, lig. 20, planche, *liſ.* Planche.
Pag. 163, lig. 14, ſe retiroient, *liſ.* ſe retirerent.
Pag. 199, lig. 8, de s'écrier, *liſ.* de crier.
Pag. 201, lig. 5, d'Angleterre, *liſ.* de l'Angleterre,
Pag. 266, lig. 2, à Aucherader : *liſ.* à Auchterader.
Pag. 269, lig. 2, du Milord, *liſ.* de Milord.
Pag. 345, lig. 3, ce Prince, *liſ.* cette place.
Pag. 352, lig. 21, Ettingen, *liſ.* Etlingen.
Pag. 355, lig. 19, *après* le déguiſer, au lieu de la virgule, *mettez* un point.
Pag. 355, lig. 20, *après* talens, *mettez* une virgule.
Pag. 415, lig. 18, dès l'inſtant je paſſerai, *liſ.* dès l'inſtant que je paſſerai.
Pag. 420, lig. 15, Cheylades, *liſ.* Cheyladet.
Pag. 450. lig. 9, inquiete, *liſ.* inquiet.








DIEU
AU PREMIER